This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

QUID NON PRO PATRIA
QUA PANDI TUR ORBIS
Lieut. Gen.l Campbell of Monzie

A LA HAYE CHEZ PIERRE HUSSON.

N. Blouet del. 1714.

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

Par MADAME *de* C***.

OUVRAGE CURIEUX.

TOME PREMIER.

Cinquiéme Edition, revuë & corrigée.

A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.
M. DCC. XXXIII.

QUID NON PRO PATRIA
VIA RANDI TUROBBIS
Lieut. Gen.l Campbell of Monzie

ſouhaite que Vous les trouviez dignes de vous être offertes, & je ne me détermine à les donner au Public, que pour avoir par là occaſion de donner une marque publique de la conſidération que j'ai pour Vous : je me fais même un vrai plaiſir de penſer, qu'en dépit de ma mauvaiſe fortune, je ſuis pourtant en état de faire des Préſens à une Perſonne comme Vous. Il eſt vrai, MONSIEUR, que ce préſent n'eſt pas grand choſe,

AVIS AU LECTEUR.

Comme ces Lettres ont été écrites avant la Paix de Ryswick, le Lecteur ne doit pas être surpris si l'on parle des choses sur le pié qu'elles étoient dans ce tems-là. On ne donne ici qu'un Essai, qui, s'il est goûté du Public, sera suivi d'une continuation de pareilles Lettres, qui étant plus nouvelles auront encore plus d'agrément ; & les unes & les autres ne contiennent que des faits très véritables, connus pour tels dans les Païs d'où les Lettres sont écrites.

LET-

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES, DE DEUX DAMES,

Dont l'une étoit à Paris, & l'autre en Province.

LETTRE PREMIÈRE.

VOus vous trompez très fort, Madame, quand vous croiez que hors de *Paris* il n'eſt point de plaiſirs : vous êtes dans une

erreur pareille à celle où étoient les anciens Grecs quand ils traitoient de Barbares tous les autres Peuples : il en eſt, je vous aſſure, de bien polis dans les Païs que j'ai parcourus depuis que je vous ai quittés, & je ne penſe pas qu'il y ait au monde un ſéjour plus agréable que celui d'*Avignon*, où les affaires de mon Mari m'arrêtent pour quelque tems. Cette Ville eſt ancienne, on l'appelloit autrefois *Avenio*, elle appartenoit aux Comtes de *Thouloufe*; le Pape l'ôta à *Raimond* dans le tems des *Albigeois*; & *Jeanne* Reine de *Naples*, & Comteſſe de *Provence*, fille de *Robert* Roi de *Sicile*, lui en donna la propriété, & de tout le Comtat *Venaiſſin*, dont elle eſt Capitale. Les Papes y ont ſiégé ſoixante & dix ans depuis *Clément V.* juſques à *Grégoire XI.* qui fut le ſeptiéme Pape d'*Avignon*,

vignon, & qui disputoit la succession de Saint Pierre aux Papes de *Rome*. La situation de cette Ville est enchantée ; le *Rhosne* baigne ses murailles ; ce ne sont que Jardins & Prairies au dehors, & Bâtimens magnifiques au dedans ; les Maisons de Messieurs de *Mont-Real* & de *Grillon*, sont des plus belles qu'on voie. Dans la premiére il y a une Galerie dans laquelle les meilleurs Peintres de *Rome* ont représenté toutes les Avantures du Roman de *Cariclée* ; les Connoisseurs prétendent qu'il n'y a pas de plus belles Peintures à *Versailles*. La Maison de Mr. de *Grillon* est un peu plus à la moderne ; mais le Marquis des *Essards* que vous connoissez, vient d'en faire bâtir une qui l'emporte sur toutes les autres par la grace de la nouveauté. Des Couvens d'hommes & de filles, embel-

liſſent encore cette charmante Ville qui eſt ſous un très beau Ciel, & ſous la plus douce domination du monde, puis qu'elle ne reconnoît que l'autorité du Pape éxercée par un Vice-Légat qui eſt toûjours homme de Condition, & fort aiſé à ménager. Celui d'à préſent s'appelle *Delfini*, c'eſt un Noble Venitien fort poli : il poſtule dans ce poſte, celui de Nonce en *France*, & le Chapeau de Cardinal ; Dignitez auxquelles celle de Vice-Légat ſert ordinairement de degré. On ne ſait ici ce que c'eſt qu'Impôts & Capitation, tout le monde y eſt riche, & tout y reſpire la joie. Les Dames ſont galantes ; les Meſſieurs font de la dépenſe ; le Jeu, qu'on peut appeller le plaiſir univerſel eſt pouſſé ici auſſi loin que l'on veut. Outre les paiſibles Parties d'Ombre, on

en

en trouve de Baſſette, & de Lanſquenet dans des maiſons de Condition où tous les après-midi la Compagnie de l'un & de l'autre ſéxe ſe raſſemble. On voit là de très belles Dames miſes d'un fort bon air; les unes coupent au Lanſquenet, les autres pontent à la Baſſette, & d'autres ſe donnent des airs panchez ſur des Canapez, & pouſſent les beaux ſentimens avec des Cavaliers bien tournez. Outre ceux du Païs, il y a ici toüjours quantité d'Etrangers que la curioſité atire, & que l'agrément retient. Le Chevalier de *B*... n'en ſauroit partir; il en conte à la Marquiſe d'*Urban* fille de cette infortunée Marquiſe de *Gange*, dont vous ſavez ſans doute la fin tragique. Cette Dame eſt fort aimable, & l'on craint que la gloire d'avoir mis un Prince dans ſes chaînes ne lui coute ſa réputa-

tion, qui avoit été épargnée juſques ici, & qui eſt en très mauvaiſes mains, puis que comme vous ſavez le Chevalier de *B...* eſt le plus indiſcrét de tous les hommes, c'eſt ſon affaire. Le Duc de *Villars* a été ici quelque tems attaché à Madame de *Fortia* ſœur du Marquis de *Saſſenage*, que nous avons vû au Palais Royal. Cette Dame a un fort grand air, mais beaucoup de hauteur; & vôtre Ami le Marquis des *Eſſarts* a une ſœur qu'on appelle Madame de *Caſtellet* qui eſt infiniment plus aimable, & qui paſſeroit pour une des plus belles de ce Païs, ſi la jeune Veuve du Marquis *Daubignan* ſa fille qu'on a mariée depuis peu au fils de Mr. de *Blauvac*, ne lui diſputoit le prix de la beauté. Je crois même qu'on trouveroit des gens qui décideroient en faveur de la Mére. Mada-

me

me la Marquise de *Velleron* sœur du Cardinal de *Jansson*, a cinq ou six filles toutes Comtesses, ou Marquises. Enfin, il y a ici quantité de Femmes de Condition; le sang y est beau, & l'occupation la plus sérieuse dans le Païs, c'est de chercher à plaire: L'Amour n'y est point mal-faisant, on ne connoît ni jalousie, ni desespoir: les Maris mêmes pour la plûpart sont traitables là-dessus, & laissent à leurs Femmes la liberté qu'ils prennent eux-mêmes. Jugez, Madame, si dans un Païs qu'on pourroit apeller l'Isle de *Cythere*, où les Ris & les Jeux, que la misére du tems a chassez de *France*, se sont réfugiez; où l'on fait bonne chére, où l'on boit du vin de l'*Hermitage*, & de *Conte-Perdrix*, qu'on peut apeller Vin des Dieux, puis que c'est le même qu'on envoie à Rome pour la bouche

du Saint Pére : jugez, dis-je, ſi dans un Païs ſi délicieux je puis beaucoup m'ennuier, ſur tout étant avec ce que j'aime : car vous ſavez que je ſuis d'aſſez bonne foi pour avouer que j'aime mon Mari ; quoi qu'à *Paris* on regarde cette foibleſſe comme un des vices du tems de *Jean le Verd*, que les mœurs de ce Siécle ont corrigé. Que ce ſoit vice ou vertu, la choſe eſt ainſi. Ne me plaignez donc plus tant, puis que je ne connois ici d'autre chagrin que celui que vôtre éloignement me cauſe : je crois que vous ſupportez le mien en eſprit fort, & que vous promenez mon idée à l'Opéra, à la Comédie, & dans mille Parties de Plaiſirs ; j'en ſuis charmée, & je ne puis ſouffrir ces amitiez tiranniques, qui ſont faites comme la haine. Divertiſſez-vous donc de vôtre mieux ſans moi, comme je tâ-

che

che de me réjouïr ſans vous, en attendant que nous recommencions de nous réjouïr enſemble : je voudrois bien que ce fût dans ces Climats où l'on jouït d'une entiére liberté, où l'on peut chanter la *Maintenon* & *Noailles*, ſans craindre la *Baſtille*, & où je puis écrire ſur ma fenêtre, pendant qu'à l'heure qu'il eſt vous ſouflez, je gage, dans vos doigts. Si vous veniez ici je vous ménerois à cette célébre Fontaine de *Vaucluſe* tant chantée par *Petrarque*, & je vous ferois voir le Tombeau de la belle *Laure*, Maîtreſſe de ce fameux Poëte. Ce Tombeau eſt dans l'Egliſe des Cordeliers : on y voit des Vers que le Roi *François I.* fit en l'honneur de cette Héroïne, & qui ſont gravez en lettres d'or. Je croi que *Marot* auroit pû en faire de meilleurs ; mais des Vers de la façon d'un Roi,

ont toûjours leur mérite. Nous irions auſſi à l'Abbaïe des *Céleſtins*, où ſont les corps de Saint *Beneſet*, & de Saint *Pierre* de *Luxembourg*; le premier, par une inſpiration Divine, bâtit le Pons d'*Avignon*, & fut trouvé, lors que les glaces le rompirent, ſous une des arches de ce Pont, en chair & en os. Le dernier étoit un Cardinal du tems du Schiſme des Papes, attaché à celui qui ſiégeoit pour lors à *Avignon*; il eſt devenu fameux par un grand nombre de Miracles qu'il a faits apres ſa mort, dont le plus étonnant eſt la réſurrection d'un petit garçon qui étant monté ſur une des tours du Palais de Sa Sainteté, appellée la Tour de *Trouillas*, pour dénicher des oiſeaux, ſe laiſſa tomber en bas, & fut mis en marmelade. Sa mére, ſans s'amuſer aux cris & aux larmes, ramaſſa les membres.

bres fracaſſez de cet enfant, les mit dans un ſac, & les porta ſur le tombeau du Saint. Pendant qu'elle étoit en priéres, on vit grouiller le ſac & ſortir l'enfant, qui demanda où étoit ſon moineau. Voila le fait tel que je l'ai lû tout au long dans l'Egliſe des *Céleſtins:* je vous le donne comme je l'ai trouvé; & à vous parler franchement, je crois qu'on peut être ſauvé ſans le croire. Après avoir contenté vôtre dévotion & vôtre curioſité, on ſongeroit auſſi à vous faire bonne chére; les Perdrix rouges & les Ortolans ne vous manqueroient point les jours gras; & pour les maigres, je vous ferois manger des Biſques d'Ecrevices, & des Eturgeons admirables. C'eſt un Poiſſon que nous n'avons pas à *Paris*; il y en a quantité ici, il eſt plus gros qu'un Saumon; & je n'ai de ma vie

rien mangé de meilleur. Je voudrois bien que tout cela pût vous engager à venir ici : car je ne vois pas que je puisse retourner si-tôt à *Paris* ; mandez-moi, s'il vous plaït, ce qui s'y passe, en échange je vous offre des nouvelles Provinciales,

Et suis.

LET-

LETTRE II.

REPONSE.

VOtre Lettre m'a fait un vrai plaiſir, Madame : j'aime cet air ingénu avec lequel vous avouez que l'abſence de vos Amis ne vous eſt pas inſupportable, & j'admire vôtre tranquilité, ſans pouvoir tout à fait l'imiter. Ne croiez pourtant pas que j'en ſois la dupe; je n'ai point renoncé aux plaiſirs; mais il eſt ſûr que je ne les goûte qu'imparfaitement depuis que je ne les partage plus avec vous : & ſi j'étois maîtreſſe de mon ſort, j'irois de bon cœur à *Avignon* pour vous faire convenir que vous me devez céder la gloire de ſavoir aimer, comme je vous cede bien d'autres choſes. Je verrois

avec

avec plaiſir la Fontaine de *Vaucluſe*, le Tombeau de la belle *Laure*, & je m'accommoderois fort bien de vos mets en gras & en maigre ; mais pour vos Saints miraculeux, je n'en ſui pas encore là ; & j'aimerois beaucoup mieux aller dans les Aſſemblées dont vous me parlez, ponter à la Baſſette, ou tenir ma partie ſur un Canapé avec quelqu'une de vos belles Indolentes. A ce que je vois, on tire aſſez bon parti de la vie dans le Païs où vous êtes ; on y mange bien, on y joue, on y fait l'amour, & je pourrois dire comme *Colombine*, c'eſt tout comme ici. Les Maris ſont commodes, les Dames ſont traitables ; encore un coup, c'eſt tout comme ici. A ce que je vois le Chevalier de *B*... cherche à ſe conſoler de la diſgrace qui lui eſt arrivée : vous ſavez que la Princeſſe

ceſſe de *Turenne* ſa belle-ſœur, fille unique du Duc de *Vantadour*, à porté de gros Biens dans la Maiſon de *B...*, qu'il faut à préſent qu'on lui rende, puis qu'elle n'a point eu d'enfans. Pour éviter cette diſcuſſion, le Chevalier de *B...* s'aviſa d'en conter à ſa Belle-ſœur : elle eſt jeune & belle, & n'a d'autre défaut que celui d'être boiteuſe. Le Chevalier eſt fort joli, il pouvoit la voir à toutes les heures ſans choquer la bien-ſéance ; enfin, il réüſſit ſi-bien auprè d'elle, qu'il l'obligea à ſe déclarer en ſa faveur, & à dire hautement qu'elle le vouloit épouſer, & qu'il y avoit quelque choſe de plus que le cœur d'engagé dans cette affaire. Le Cardinal de *B...* qui a beaucoup de crédit à la Cour de *Rome*, contoit d'avoir une diſpenſe pour ce Mariage, puis qu'on l'accorde

en

en pareil cas aux Souverains, & que les Meſſieurs de cette Maiſon prétendent au même Droit. Enfin, toutes le meſures étoient priſes, Madame de *Vantadour* ne s'oppoſoit à rien; mais le petit Duc de *Vantadour* qui ſe divertiſſoit dans le *Vivarets* en partit dès qu'il eut appris qu'on tramoit cette affaire, & arriva furieux à *Paris* dans le deſſein de la rompre, ou de ſe couper la gorge avec le Chevalier. Dès qu'il fut à *Paris* il commença par prendre ſa fille & l'amener dans ſon Hôtel, où il l'a gardée à vûë juſqu'à ce qu'il l'a mariée au Prince de *Roban*, fils du Prince de *Soubiſe*. Ce Seigneur eſt fort bien fait, il a porté autre-fois le petit Colet, & eſt devenu l'aïné de la Maiſon par la mort de ſon Frére. Il n'a pas marqué beaucoup de délicateſſe ſur tout ce qui s'eſt paſſé avec le

Che-

Chevalier : Apparemment qu'il n'a crû là-dessus que ce qu'il devoit croire pour son repos. Quoi qu'il en soit, le Mariage s'est fait au grand contentement des Parties, & en fort peu de tems. Le Duc de *Vantadour* a marqué dans cette occasion plus de vigueur qu'on n'en auroit attendu de lui ; & le Chevalier se voiant abandonné est allé en Province promener ses ennuis que l'intérêt lui fait plus sentir que l'amour, car c'est l'homme du monde le moins capable d'attachement. Il est beau & bien fait, mais une honnête Femme ne se feroit pas ici honneur de sa conquête ; & quelqu'idée que vous vouliez me donner d'*Avignon*, il paroît que les Princes y sont rares, puis que le Chevalier de *B*... y fait tant de fracas, & qu'une Femme de condition fait gloire de le mettre

tre dans ſes chaînes. Je crois qu'elle en ſera mauvaiſe Marchande, & je la plains d'avance de s'être livrée à l'indiſcrétion du plus dépravé de tous les hommes. J'eſpére que nous en ſerons défaits pour quelque tems ; il n'eſt ni aimé, ni eſtimé à la Cour, & il a tenu de ſi mauvais diſcours du Roi, que je ne ſai comment il oſeroit encore ſoûtenir ſa préſence. Un jour on lui répréſentoit que le Roi étoit mécontent de ſa conduite, & qu'il lui gardoit *une dent de lait*, *bédas*, dit le Chevalier, *je ſuis bien malheureux, que la ſeule dent qui lui reſte, encore eſt-elle pourrie, lui ſoit demeurée pour me mordre.* Voiez ce qu'on doit attendre de la prudence d'un homme comme celui-là, & ſi une Femme eſt en bonnes mains avec lui : je meurs d'impatience de ſavoir comment Madame d'*Urban*

ban s'en ſera tirée; car je m'intéreſſe en ce qui la regarde, quoi que je ne l'aie jamais vûë, & j'ai été ſi touchée de la triſte fin de ſa Mére, dont on m'a fait autre fois le récit, que je ne ſaurois m'empecher d'avoir de la ſenſibilté pour les enfans de cette Belle infortunée. Je ſai qu'elle en laiſſa deux: nous avons vû ici le fils qu'on appelle le Marquis de *Gange*, qui eſt Colonel d'un Régiment de Dragons, il eſt fort bien fait. On dit que ce Marquis s'eſt marié fort avantageuſement dans ſa Province, & que Madame d'*Urban* ſa Sœur eſt belle Femme: voila tout ce que j'en ſai. Apprenez m'en, s'il vous plait davantage, car je veux connoître une Famille qui me tient au cœur Vous paſſez un peu trop légerement la Sœur du Marquis de *Saſſenage*, & je m'étonne que vous ne

ne me parliez point de celle du Marquis de *Caſtres* qui eſt mariée à *Avignon* avec un homme qui a de la naiſſance & de grands Biens. Dites-moi donc quelque choſe de plus particulier de vos Dames, de leurs plaiſirs, & de leurs intrigues, il n'en eſt plus ici que de Bourgeoiſes, & la Cour même ne ſauroit me fournir aucune jolie nouvelle. Madame de *Maintenon*, la Chaſſe, & quelques Promenades à *Marli*, bornent tous les Plaiſirs du Roi. Monſeigneur & Madame la Princeſſe de *Conti*, ont les leurs à part; Madame la * Ducheſſe n'en connoît qu'à table, le Vin eſt ſon Hypocréne, & quand elle a un peu trinqué, elle fait les plus jolis Vers du monde, & n'épargne ni le Roi ſon cher Papa, ni le petit Duc ſon Mari, ni qui que

* Elle eſt Fille du Roi & de la *Monteſpan*, & Femme du Duc de *Bourbon*.

que ce ſoit au monde: mais elle ſe déchaîne ſur tout contre le pauvre Marquis de *Laſſé*, qu'elle croit être le *Mercure* de ſon petit Mari. Le Roi *Jaques* vit content à Saint *Germain*; les Jéſuites diſent que c'eſt force d'eſprit: mais le reſte des gens impute à foibleſſe une ſi grande tranquilité. Son fils, ou ſoi diſant, eſt élévé avec ſoin, de même que ſa petite Sœur. La Reine paroît toûjours fort triſte d'être culbutée du Trône. En effet, c'eſt tomber de bien haut, & je rends graces à la médiocrité de ma condition, qui me garantit de pareilles chutes. On s'eſt baigné cet Eté à la Porte Saint *Bernard*; toute la Ville attirée par ce ſpectacle, avoit entiérement deſerté le Cours; & l'on ne voioit que Carroſſes ſur le bord de l'eau. Un jour les deux *Loiſons* ſe baignoient & avoient autour de leur Ten-

te

te Monſieur le Duc, & quantité d'autres Dieux marins ; la Femme d'un Conſeiller qui ſe baignoit aſſez près d'elles, dit à une de ſes Amies, voila les *Loiſons* : elles l'entendirent, & la Cadette répondit, voila qui eſt bien * *Robin*, hé bien Bourgeois ! Il eſt vrai, dit la Conſeillére, qu'on pourroit vous donner d'autres noms, & que ceux d'abandonnées & de malheureuſes vous conviennent fort. Les *Loiſons* prirent feu, quoi qu'elles fuſſent dans l'eau, & fortifiées par la préſence du Prince, elles criérent d'abord, Monſieur le Duc, à moi ! voiez comme on nous traite ! mais Monſieur le Duc leur dit, mes Dames, *je veux bien partager vos plaiſirs, mais non pas vos quérelles.* Cette réponſe a été trouvée fort jolie, c'eſt pourquoi je vous en fais

* Terme de mépris pour déſigner les gens de Robe.

fais part. L'Opéra & la Comédie vont toûjours leur train, & fourniſſent des Maîtreſſes à nos Princes. Monſeigneur a choiſi la *Raiſin*, & on dit que cette Comédienne à entiérement ſupplanté la Marquiſe du *Roure*, que le Roi à éxilée; vous pourrez la voir, car on dit qu'elle eſt à *Montpelier*. Le pauvre Comte *Doſmades* voudroit bien qu'il lui fût permis de chaſſer dans les Plaiſirs de Monſeigneur; mais il n'y à pas moien, & il à fallu décamper d'auprès de la *Raiſin*. La *Forence*, Danſeuſe de l'Opéra, à fait la Conquête du Duc de *Chartres*, qui n'a jamais eu de goût pour ſa Femme, quoi qu'il l'ait priſe de la main & de la façon * du Roi. Le Grand Prieur & *Fanchon Moreau*, font toûjours la même vie: elle à une Maiſon enchantée à *Cli-*

* Elle eſt Fille du Roi & de la *Monſpan.*

Clichi, où quantité de gens de Condition la vont voir, & où elles les régale très bien. Le Duc de *Valentinois* qui à une des plus aimables Femmes de la Cour, la néglige pour la petite du *Fort*, autre Danſeuſe de l'Opéra; tant on eſt à préſent dans le goût des filles de Téâtre. Adieu, on parle toûjours de la Paix, & tout le monde la deſire: on ſe reſſent ici des deſordres de la Guerre preſqu'autant que ſur la Frontiére; car tout le monde eſt ruïné, & la *France* auroit grand beſoin de vos faiſeurs de Miracles pour ſe relever du triſte état où elle eſt. Brûlez cette Lettre de peur qu'elle ne me faſſe brûler; & donnez-moi la Carte d'*Avignon*, afin que ſi j'y vais, je ne m'y trouve pas tout à fait étrangére,

Je ſuis.

LET-

LETTRE III.

JE ſuis fort aiſe, Madame, que vous preniez du goût pour nos plaiſirs de Province, & que vous ne m'ôtiez pas tout a fait l'eſpérance de vous voir ici. Vous ne ſerez jamais étrangére nulle part, & encore moins ici qu'ailleurs, puis que le mérite eſt de tous les Païs, & qu'*Avignon* eſt un de ceux où l'on fait le mieux lui rendre juſtice. Vous y trouverez le Marquis des *Eſſards*, & le Comte de *Suze*, vos anciens Amis; ils tiennent ici le premier rang, & ſont les Arbitres de la Galanterie: ils n'ont pourtant que des Amours paſſagéres; le Marquis a une Femme dévote qui prend en gré toutes les mortifications que les infidélitez de ſon Mari lui donnent; & il a ſoin de lui

fournir ſouvent matiére à mériter. Le Comte vit en garçon; il eſt ſéparé de ſa Femme, ſans enfans, & avec une Penſion de ſeize mille livres que ſes Colatéraux, auxquels il a d'avance remis ſa ſucceſſion, lui donnent, il tient table, & fait une figure de Prince: voiez ſi on brilleroit à ſi bon marché à *Paris*. Depuis qu'il a rompu les chaînes de l'enchantereſſe Madame du *Rhut*, il a couru de Belle en Belle, ſans s'attacher à aucune. Le Commandeur *Malduchini* qui commande ici la Cavalerie *Italienne*, & qui eſt Frére du Cardinal de même nom, eſt encore un de nos Héros. Sa Galanterie eſt un peu antique, mais ſa bourſe n'eſt pas épuiſée. Il a un fort joli Jardin où il régale les Dames, & qu'il prête auſſi quelquefois à ſes Amis, pour le même uſage. La Sœur du Marquis de *Caſtres*,

de

de laquelle vous me demandez des nouvelles, y alloit souvent avec le précédent Vice-Légat; *mais* elle n'a pas sû si bien ménager celui-ci. Fiére de sa prémiere Conquête, & de la Pourpre du Cardinal de *Bonsi* son Oncle, elle croioit que tous les Vice-Légats lui devoient leurs hommages, & que c'étoit une des Fonctions de leurs Charges; mais le *Signor Delfini* lui a fait connoître son erreur. Un jour qu'elle lui demandoit avec un peu trop de hauteur quelque grace pour une de ses créatures, il la lui refusa séchement; & comme elle s'en plaignoit avec aigreur, le Marquis d'*Onis* son Mari, qui n'ouvre jamais la bouche que pour dire des sotises, lui dit, *Madame, à quoi vous amusez-vous-là? laissez ce Pantalon!* Le Vice-Légat ne dit mot; mais dans le moment le Mar-

quis & ſon Epouſe eurent ordre de ſortir des Terres de ſa Sainteté. Cette nouvelle les déconcerta un peu. On fit une aſſemblée de Parens chez Monſieur de *Gau*, Pére du Marquis d'*Onis*, où il fut réſolu qu'on implorerait la clémence du Vice-Légat. Mais il fut inéxorable, & il refuſa toutes les ſatisfactions qu'on vouloit lui faire, quoi que l'Archevêque, qui eſt de l'illuſtre Maiſon de *Fieſque*, ſe fût mêlé de cet accommodement : il falut donc prendre le parti de ſa fuite. Le Marquis, avec ſon éloquence ordinaire, propoſa à ſa Femme de prendre la poſte en Litiére afin de s'éloigner plus vîte : enfin, ils trouſſérent bagage, & nourriſſe, & enfans. Tout leur train, moitié ſur mule, moitié ſur cheval, ſortit en fort grand deſordre d'*Avignon*. Le Marquis fit alors réfléxion au dan-

danger auquel ſon Caroſſe doré avoit échapé, & dit à quelques Amis qui le voioient partir, que le feu avoit pris peu de jours auparavant à ſes remiſes, & que ſon Caroſſe avoit penſé être brûlé *tout vif*; & comme on le félicitoit ſur l'embonpoint de ſes chevaux, & *qu'auroient-ils à être maigres!* répondit nôtre ſpirituel Marquis, *ils mangent du foin, que le Roi n'en ſauroit manger de meilleur.* Voila quel eſt l'Epoux de Mademoiſelle de *Caſtres*. Le Cardinal de *Bonſi* voulut le mener à *Rome*, il y a quelque tems, pour voir s'il pourroit faire mentir le Proverbe. * Quand ils furent à *Florence*, le Cardinal le préſenta au Grand Duc, & lui dit que c'étoit ſon Neveu, dont la Famille étoit ori-

* Jamais bon cheval, ni méchant homme, ne s'amenda pour aller à Rome.

originaire de *Florence*. Le grand Duc lui demanda depuis quand ſes Ancêtres avoient quité le Païs ? C'eſt, Monſeigneur, répondit le Marquis, d'un air de confiance, *depuis que les Médicis en ont uſurpé la Domination.* Le grand Duc ne fit pas ſemblant de l'entendre ; mais le Cardinal rougit juſques au bout des ongles, & jura de ne mener plus ce Neveu nulle part. Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois rapporter tous ſes *dits*, il y a des gens qui en ont fait des recueils : pour moi je n'ai jamais eu le plaiſir de l'entendre. Quand je fus arrivée ici j'allai voir ſa Femme ; il étoit préſent ; mais elle étoit ſi fort ſur ſes gardes, ſe doutant bien de mon intention, qu'elle ne le laiſſa jamais parler. J'eus beau lui adreſſer la parole, elle me répondit toûjours pour lui, & leur affaire arri-

arriva peu de jours après : mais je les laisse dans leur *exil* pour contenter vôtre curiosité sur le chapitre de Madame *Darban*. Vous avez sû quel fut le triste sort de Madame de *Ganges* sa Mére, qui perdit la vie par les mains de deux Fréres de son Mari, qui se servirent du fer & du poison pour le défaire de cette belle infortunée. On n'a jamais bien pû pénétrer leur motif; bien des gens ont crû que le Mari les avoit engagez à lui faire ce sacrifice; cependant le Parlement de *Thoulouse* se contenta de le condamner à un banissement perpétuel, & de confisquer ses biens; & l'on fut surpris de ce Jugement mitigé, qui est trop doux, ou trop rigoureux; & qui coûta la vie au Marquis de la *Douse*. Ce Marquis fut accusé du même crime, c'est à dire, d'avoir ordonné qu'on

fit mourir sa Femme ; il fut mené aux prisons de *Thoulouse* peu de tems après que le Marquis de *Ganges* en fut sorti ; & lors que ses Parens demandérent au Roi des Lettres de grace pour lui, Sa Majesté répondit, *qu'il n'avoit pas besoin de grace, puis qu'il étoit au Parlement de Thoulouse, & que Monsieur de* Ganges *s'en étoit bien passé.* Ces Messieurs crûrent qu'il falloit montrer qu'ils savoient punir. Monsieur de la *Douse* en fut la victime, & eut la tête tranchée quelque tems après, pendant que Monsieur de *Ganges*, qui étoit sans doute aussi coupable, demeura impuni. Voila comme le gibet est toûjours pour le plus malheureux. Les bourreaux de Madame de *Ganges* prirent la fuite ; le Roi donna confiscation à un de leurs Cadets qui étoit Page de Chambre,

& trop jeune pour avoir part au crime de ſa Famille. Madame de *Ganges* laiſſa deux enfans, dont l'un eſt ce jeune Marquis que vous avez vû à *Paris*, & l'autre la Dame dont il s'agit. Elle fut élevée par les ſoins de la Douairiére de *Ganges* ſa Grand-mére, & à douze ans on lui fit épouſer le Marquis de *Peraut*, qui étoit plus que ſeptuagénaire, & qui avoit été autrefois Amant de ſa Grand-mére. Cette jeune perſonne ſe donna à lui ſans répugnance. Il avoit de grands biens, de la naiſſance, & toute la politeſſe des Galans de la vieille Cour. Il avoit un frére qu'il croioit indigne de ſon amitié & de ſa ſucceſſion, & c'étoit pour la lui ôter, qu'il avoit pris le parti de ſe marier; mais il s'y étoit pris un peu trop tard. Il eut beau faire des vœux, il ne vint point d'héri-

tier. Ainſi connoiſſant ſon foible, il chercha à y apporter du reméde. Il aimoit paſſionnément ſon aimable Epouſe, & haïſſoit mortellement ſon Frére. Ces deux paſſions lui inſpirérent un deſſein qui paroit un peu étrange; il avoit un Page très joli, & qui étoit de fort bonne Maiſon; il le prit en particulier, & après lui avoir fait promettre un ſecret inviolable, & l'avoir engagé par quelques préſens, il lui ouvrit ſon cœur ſur l'envie qu'il avoit d'avoir un enfant, ſinon de lui, du moins de ſa Femme. Le Page trembla: il étoit amoureux de la Marquiſe, ſans avoir jamais oſé le dire; il s'imagina que ſon Maître avoit pénétré ſes ſentimens, & qu'il lui tendoit ce piége pour les mieux découvrir. Peu s'en falut qu'il n'avouât tout, & qu'il ne ſe jettat aux pieds de ſon Maître pour lui demander pardon,

& son congé. Le Marquis qui s'apperçût de son trouble, le rassura, lui promit d'autoriser tout ce qu'il feroit pour plaire à Madame de *Peraut*; & pour lui en faciliter les moiens, il lui donna celui de faire de la dépense. Vous croiez bien que nôtre Marquis trouva beaucoup d'obéissance dans son Page. Il ne l'avoit jamais servi de si bon cœur: le voilà dans trois jours magnifique; & l'ajustement joint à la joie qu'une Commission aussi agréable lui donnoit, le rendit plus beau de la moitié. Il étoit toûjours auprès de Madame de *Peraut*, empressé à la réjouir. Elle qui étoit jeune & éveillée, ne faisant point de façon de badiner avec lui; & toutes choses paroissoient bien disposées lors que le Page, après avoir fait parler quelque temps ses yeux, & ses soûris, voulut enfin parler lui-même

de ſa paſſion : mais il fut cruellement relancé, & menacé, s'il y revenoit de ſes jours, d'être livré à toute la vangeance du Marquis. Cette menace ne lui fit pas grand peur : il courut lui conter le mauvais ſuccès de ſa déclaration. Le Marquis lui dit de ne ſe point rebuter ; & c'étoit un cas aſſez nouveau de voir un Mari confident de ſon Rival, lui donner les conſeils, & le conſoler des rigueurs de ſa Maîtreſſe. Le Page devenu plus hardi par cette converſation, retourna encore à la charge : & un matin que Madame de *Peraut* étoit occupée à ſa Toilette, comme l'occaſion lui parut favorable, après avoir pleuré & ſoupiré, il ſe jetta à ſes pieds, & ſe donna de petites libertez qu'une paſſion pouvoit faire excuſer dans un homme de dix-ſept ans. La Marquiſe indignée, appella ſes fem-

femmes : mais le Page, par l'avis de ſon Maître, en avoit gagné une, & celle-là avoit fait écarter les autres. La Marquiſe fut fort ſurpriſe de ſe trouver ſeule avec le Page, & après l'avoir repouſſé & regardé d'un air menaçant, elle courut toute échévelée à l'Appartement de ſon Mari. Elle étoit plus belle que le jour dans ce deſordre ; le Page qui la ſuivoit paroiſſoit un *Adonis* ; elle l'accuſa devant ſon Mari, de lui avoir manqué de reſpect, & d'avoir voulu la ſeduire. Mais elle fut bien ſurpriſe, quand au lieu du reſſentiment qu'elle croioit voir éclater, le Marquis lui répondit froidement, que ce qu'elle diſoit n'étoit pas croiable ; que le Page lui avoit paru fort ſage ; qu'apparemment elle lui en vouloit, & qu'elle cherchoit ce prétexte pour l'obliger à le renvoier ;

mais qu'il la prioit de ne point éxiger cela de lui; que ce jeune homme lui étoit fort recommandé, & qu'il étoit d'obligation d'en prendre soin. La Marquise fut fort étonnée de cette réponse. Elle ne savoit qu'en penser; & ne trouvant plus de secours que dans sa sévérité, elle l'éxerça si fort sur le Pauvre Page, qu'il faillit à se desespérer. Il contoit tous les jours ses peines à son Maître, qui étoit au desespoir d'avoir une femme si vertueuse. Il est, dit-on, peu de Maris à l'heure qu'il est, qui se plaignent de pareille chose. Celui-là voiant que le cœur de sa Femme étoit inaccessible, puis que le plus beau garçon du monde ne pouvoit le toucher, se résolut enfin à tenter les derniers moiens; & après avoir donné le mot au Page, il se leva dans la nuit d'auprès

de

de ſa Femme, lors qu'elle étoit dans ſon premier ſommeil, & fit mettre le Page à ſa place. Comme il ne s'y mettoit pas pour dormir, la Belle s'éveilla, & s'apperçût bien-tôt que ce n'étoit pas là ſon Mari. Elle cria au ſecours! Et n'en voiant point venir, elle ſe leva & fit un tintamare éfroiable. Le Mari qui étoit aux écoutens, croioit toûjours que le Page appaiſeroit ſa Maîtreſſe, & que le vacarme ceſſeroit enfin. Mais voiant qu'il n'y avoit rien à faire, il entra dans la Chambre, & après avoir dévelopé tout le myſtére à ſa Femme, & lui avoir dit que le Page agiſſoit par ſes ordres, il la pria de lui donner un Succeſſeur, puis que pour lui être cher il ſuffiſoit qu'il fût à elle. La Marquiſe connut alors d'où procédoit l'indulgence de ſon Mari, & lui répondit, avec une fermeté

té au dessus de son âge, que le pouvoir qu'il avoit sur elle ne s'étendoit pas si loin, & que quelqu'envie qu'elle eût de lui plaire, ce ne seroit jamais aux dépens de son salut & de son honneur. Le Mari confus de trouver tant de vertu en une si jeune Personne, résolut de la laisser en repos. Il récompensa le Page de ses bonnes intentions, lui donna son congé, & mourut peu de tems après avec le chagrin de laisser son bien en des mains qu'il regardoit comme ennemis. Mais avant que de mourir il conta tout ce que je viens de vous dire à un de ses Amis intimes. Cet Ami avoit un fils fort bien fait; il regarda comme le plus grand bonheur du monde de pouvoir le marier à cette jeune Veuve: & comme la Maison de *Durban* est une des meilleures d'*Avignon*, ce Mariage se fit par

par l'entremiſe des Parens, dès que le tems du Dueil fut paſſé. Le jeune Marquis de *Durban* trouva dans cette charmante Veuve toutes les agrémens d'une fille, & elle trouva en lui toute autre choſe que ſon vieux défunt. Il n'eut pas beſoin de Page pour avoir des Succeſſeurs; & ſans aucun ſecours étranger il voioit tous les ans augmenter ſa Famille. Ils vivoient dans la plus belle union du monde lors que le Chevalier eſt venu la troubler. Trouvez bon que je les laiſſe là pour le coup; cette Lettre n'eſt déja que trop longue; ainſi ce ſera dans la prémiére que je vous écrirai, que vous apprendrez la ſuite de cette Hiſtoire:

Je ſuis.

LETTRE IV.

RE'PONSE.

VOus êtes une cruelle Perſonne de mettre les gens en goût, & de les laiſſer là ; en vérité, Madame, cela n'en eſt point : vous ſavez qu'elle eſt ma curioſité ſur les Avantures de Madame *Durban* : vous êtes en train de me les conter, & vous vous arrêtez tout d'un coup. Je vous aſſure que je ſerois d'humeur à me brouiller avec vous, ſi je ne voulois vous ménager pour ſavoir le reſte de l'Hiſtoire : apprenez-le moi donc promptement, & ne craignez point que vos Lettres me paroiſſent longues, elles me font trop de plaiſir pour cela, & ſi je n'étois pas en colére je vous en écrirois une de

dix

dix ou douze pages pour vous donner éxemple. J'aurois même assez de matiére pour la remplir. Monsieur de *Harlai* nôtre Archevêque est mort, & la douleur de Madame la Ducheſſe de *Lediguiéres*, sur cette perte, occupe nos Poëtes Satiriques. Le Roi a nommé, à la place de ce Prélat, l'Evêque de *Châlons*, frére du Maréchal Duc de *Noailles*, & a donné l'Evêché de *Châlons* à l'Abbé de *Noailles* leur frére. Voila une Famille bien à la mode, parce qu'elle a sû ménager les bonnes graces de Madame de *Maintenon*, qui est l'unique moien de gagner celles du Roi. Elle va marier sa Niéce, fille du Comte d'*Aubigné*, au fils du Duc de *Noailles*; il a déja marié une de ses filles au Neveu de Madame la *Valiére*; il ne lui manqueroit plus que d'en mettre une dans

la

la Famille de Madame de *Montespan*, afin de pouvoir s'appuier entiérement sur la gauche du Roi; mais le pauvre *Montespan* seroit à présent un foible appui. Le Roi l'a chassée de la Cour, après l'avoir chassée long-tems avant de son cœur; car on dit que depuis la mort de la *Fontange*, il ne pouvoit la souffrir; & qu'il attendoit seulement d'avoir établi ses enfans avant que de l'éloigner tout à fait. Il les a assez bien placez, comme vous savez, puis que l'aînée a épousé le premier, Prince du Sang, & la cadette, Monsieur le Duc de *Chartres*, Fils unique du Frére du Roi, & héritier de la Couronne, si les Enfans de Monseigneur venoient à manquer. Le Duc du *Maine*, tout clanpin qu'il est, a épousé la Fille de Monsieur le Prince, & jouït de la Principauté de *Dom-*

Dombes, & de tous les autres Biens de feu Mademoiſelle de *Montpenſier*. Le Comte de *Thoulouſe* eſt Amiral, & ne manquera pas de faire quelque grand Mariage. Enfin, Madame de *Monteſpan*, dans ſon malheur, à le plaiſir de voir ſés Enfans tenir le premier rang. Ce fut le Duc du *Maine* ſon Fils qui eut la dureté de lui annoncer qu'il faloit ſortir de la Cour, & que le Roi avoit beſoin de ſon Appartement, & le lendemain ce Fils y fut logé. Vous comprenez bien que cette Mére ſentit la choſe comme elle le devoit : Elle demanda à parler au Roi, pour la derniére fois, & voiant bien qu'elle n'avoit plus rien à ménager, elle s'emporta, & lui reprocha ce qu'elle avoit fait pour lui, & ſon ingratitude. Le Roi ſouffrit cet emportement, parce que c'étoit une fem-

femme, & parce qu'il voioit bien que ce seroit le dernier qu'il en essuïeroit. Elle passe ses jours tantôt chez l'Abbesse de *Fontevraux* sa Sœur, tantôt au Fauxbourg Saint *Germain*, dans la Communauté de Saint *Joseph* qu'elle à fondée. On dit que cet Archevêque nouveau veut la raccommoder avec son Mari; mais après toutes les scénes que celui-ci a données au Public, il donneroit la Farce s'il la reprenoit. Madame de *Maintenon* triomphe cependant, & le destin de l'Etat se décide dans sa chambre. Le Roi s'y renferme tous les jours au retour de la promenade, & y reste jusques à dix heures qu'il va souper: Monsieur de *Pontchartrain*, Contrôleur général des Finances, s'y rend: Madame de *Maintenon* file dans un coin sans paroître faire d'attention à ce qui se passe; mais

à toutes les propoſitions que ce Miniſtre fait, le Roi ſe tourne du côté de Madame de *Maintenon*, & lui demande, que dites-vous à cela, Madame? Elle donne modeſtement ſon avis, & tout ce qu'elle dit eſt fait. Il eſt étonnant que n'aïant ni beauté, ni jeuneſſe, on puiſſe inſpirer une ſi forte paſſion, & tant de conſtance? Mais, comme dit le Prince d'*Orange*, le *Roi eſt tout au rebours des autres Souverains; car il prend de jeunes Miniſtres, & une vieille Maîtreſſe.* Celle-ci ne paroît jamais en public, que lors qu'elle va à la Promenade avec le Roi: On la voit alors dans le fond du Caroſſe avec des lunettes ſur ſon nez, traviallant en tapiſſerie. Tous les matins elle va à Saint *Cyr*, donner des régles à cette Pépiniére de filles, que la miſére de leurs parens y envoie de toutes parts;

elle

elle en revient à l'heure que le Roi ſe léve, & il ne manque jamais de lui aller donner le bon jour. Madame de *Maintenon* va à la Meſſe dès l'Aurore pour éviter la foule que la curioſité & le beſoin attireroit auprès d'elle, & excepté Meſdames de *Chevreuſe*, de *Segnelai*, de *Montchevreuil*, la Princeſſe d'*Harcourt*, Madame d'*Udicourt*, & la grand Louvetiére, elle eſt inacceſſible à toute ſorte de perſonnes: j'ai pourtant eu l'honneur de lui parler quelquefois, & je l'ai trouvée fort douce, & fort honnête. Je ne ſai ſi dans la ſituation où elle eſt, elle craint d'exciter l'envie, ou ſi le rang qu'on lui pourroit donner lui paroît au deſſous d'elle; quoi qu'il en ſoient elle n'en prend point. On à même ſuprimé de ſon nom le titre de Marquiſe, & on ne l'appelle plus que Madame de *Main-*

Maintenon tout court : elle ne veut pas non plus être Ducheſſe, elle aſpire à quelque choſe de plus que cela ; & les projets qu'elle avoit faits là-deſſus, viennent de cauſer la diſgrace de l'Abé de *Fenelon* Archevêque de *Cambrai*, qu'on accuſa d'être *Quiétiſte*. On lui a ôté le Gouvernement du Duc de *Bourgogne*, & on voudroit bien pouvoir le dépouiller auſſi de ſon Archevêché. Comme c'eſt vôtre ancien Ami, je ſuis ſûre que vous voudriez bien ſavoir le détail de cette avanture, qui fait un fort grand bruit dans le monde ; mais voila juſtement un endroit pour me vanger du tour que vous m'avez joué dans vôtre derniére Lettre ; vous n'en ſaurez donc pas davantage pour le coup ; ce ſera pour une autre fois, & cependant vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de m'ap-

prendre la ſuite de l'Hiſtoire de Madame *Durban*. Au reſte il n'eſt rien tel que de voiager pour devenir habile, & l'Irondelle de *la Fontaine* n'y fit œuvre. Vous ſavez comment *Avignon* s'appelloit du tems de nos Aïeux, & ce qui s'y paſſoit dès le treizième Siécle ? Voila ce qui s'appelle une femme ſavante. Pour n'être point en reſte avec vous, je vous dirai que *Ceſar* nous apprend qu'on appelloit autrefois *Paris Lutefie*, & que le nom de *Paris* lui fut donné à l'occaſion de certains Peuples apellez *Pariſii*, ainſi nommez à cauſe de *Paris* fils de *Rhomus*, dix-huitiéme Roi des *Celtes Gaulois*. Vous voiez ce que fait l'émulation, je n'en aurois jamais tant fû ſans vôtre éxemple ; adieu, ſans rancune,

Je ſuis.

LET-

LETTRE V.

RE' PONSE.

JE vois bien, Madame, qu'il n'y a point de quartier avec vous ; ainſi, ſans débuter par des Complimens, qui auſſi-bien, ne ſont plus du bel uſage, je reviens à Madame *Durban*, que j'ai laiſſée, ce me ſemble, de bonne intelligence avec ſon Mari juſques à l'arrivée du Chevalier de *B****, qui a aporté la diviſion dans cette Famille ; il vît Madame *Durban* dans les Aſſemblées ; il la trouva fort à ſon gré, & dés qu'il ſût que la médiſance l'épargnoit, il voulut par vanité plûtôt que par tendreſſe, donner quelque ateinte à ſa réputation. Il lui marqua d'abord beaucoup d'attache-

ment. Monſieur *Durban* qui ſe croioit ſûr de ſa Femme lui laiſſoit une entiére liberté ; mais comme il eſt un tems pour toutes choſes, ſon heure d'aimer arriva, & cette grande vertu commença de s'ébranler, aux attaques de ce Prince. Il s'apperçut bien-tôt du progrés qu'il avoit fait dans ſon cœur ; & comme il ne cherchoit que le triomphe public, il eut ſoin d'en inſtruire toute la Ville. Il veilloit tous les jours chez elle, & en ſe retirant il couroit toutes les ruës juſques au matin, avec une ſonnette à la main. Les Bourgeois ſurpris de cette nouveauté, ouvroient leurs fenêtres, & les uns diſoient aux autres, c'eſt ce Prince qui fait l'amour à Madame *Durban* qui ſort de chez elle. Chacun y ajoûtoit ſon commentaire, & peu de gens croioient qu'ils paſſaſſent leurs ſoirées à

jouër

jouër à Lombre. Enfin, il la ménagea si peu, que les Parens de Monsieur *Durban* furent obligez de l'avertir qu'il étoit la Fable de la Ville. Il ouvrit alors les yeux, & défendit ce Commerce à sa Femme. Dès qu'il fut sorti, elle envoia chercher le Chevalier pour lui annoncer leur commune disgrace; mais il s'en falloit beaucoup qu'il ne la sentît aussi vivement qu'elle. Il lui dit que c'étoit sa faute, qu'elle n'avoit point de conduite, le traita de folle, & lui parla avec le dernier mépris. Cette pauvre Femme fondoit en larmes; cependant, le Mari qui avoit prié fort sérieusement le Chevalier de ne plus venir dans sa maison, fut averti qu'il y étoit entré, & vint avec dessein de lui faire un mauvais parti. Pour cela il prit la clef de la porte qu'il avoit fermée en dedans,

& l'attendit avec quelques Valets dans l'antichambre. Comme il étoit bien aiſe d'entendre la Converſation de ſa Femme avec le Chevalier, il s'approcha doucement de la porte de la Chambre où ils étoient, & n'en perdit pas un mot. Le Chevalier qui n'avoit pas beaucoup d'attention à ce que Madame *Durban* lui diſoit, prêta l'oreille de l'autre côté, & s'apperçût du tour qu'on lui préparoit. Pour l'éviter il ouvrit une fenêtre qui donnoit ſur la ruë, & après avoir dit à Madame *Durban*, tirez-vous d'affaires comme vous pourrez; il ſauta de là en bas ſans ſe faire aucun mal, & échappa par là au reſſentiment de Monſieur *Durban*. Son premier ſoin fut de conter cette derniére Avanture par tout; après cela il choiſit les jeunes gens les plus dépravez d'*Avignon*, & fut, avec

avec eux ſouper chez un Patiſſier nommé le *Coq*, frére de ce fameux le *Coq* de la ruë *Montorgueil*. Ce pauvre homme leur fit fort bonne chére, & ils ſe trouvérent ſi bien à table qu'ils y paſſérent la nuit. Madame *Durban* y fut timpaniſée de la belle maniére; enfin, ſur le matin, ne pouvant plus boire ni manger, parce qu'ils étoient crevez de l'un & de l'autre, ils apellérent le pauvre le *Coq*, & après l'avoir fait boire avec eux, le Chevalier lui dit, *qu'il étoit trop gras pour un Coq, & qu'il le voulois faire Chapon*; & après l'avoir fait tenir à quatre, & avoir aiguiſé deux couteaux l'un contre l'autre, il lui fit l'Opération d'*Origéne*, qui l'envoia dans quelques heures à l'autre Monde. Le Vice-Légat, que des remédes tenoient éveillé avant le jour, aprit

d'abord cette action, & en eut de l'horreur. La considération du Cardinal de *B...*, l'empêcha de faire arrêter le Chevalier sur le champ ; mais il lui fit dire, que s'il ne sortoit au plus vîte de la Ville, il le livreroit à la Justice. Le Chevalier ne demanda pas son reste, il fit graisser les roues de sa Chaise de poste, & pendant qu'on préparoit toutes choses, il lui prit envie de revoir Madame *Durban*. Après tous les éclats qui s'étoient faits il n'y avoit pas grands ménagemens à garder : Monsieur *Durban* n'étoit pas rentré dans la chambre de sa Femme depuis que le Chevalier en étoit sorti par la fenêtre ; & elle y étoit seule à pleurer son infortune, quand le Chevalier parut à la porte. La Femme de chambre que étoit dans ses intérêts l'avoit introduit sans bruit,

bruit, pendant que le reſte de la maiſon dormoit, car il n'étoit guére plus de ſept heures du matin. Madame *Durban* qui avoit une grand foibleſſe pour cet homme, le vît entrer avec plaiſir, & ſuſpendit pour quelques momens, la douleur dont elle étoit accablée. Il lui conta ſon malheur, ou plûtôt ſon crime; elle n'en acuſa que le vin, tant elle avoit de penchant à l'excuſer. Il lui dît qu'il la quittoit à regret, & ſe plaignit de ce qu'elle n'avoit pas eu le ſoin de lui donner ſon Portrait. Madame *Durban*, charmée de ce retour de tendreſſe, fit détacher un grand Portrait qui étoit dans ſa ruelle, auprès de celui de ſon Mari, & n'en aiant point d'autre pour donner au Chevalier, elle arracha la toile de deſſus le quadre, la roula, & pria le Chevalier de la mettre

dans sa poche ; il la posa sur la table, & après un adieu assez cavalière, sortit sans songer à la prendre. Dès qu'il fut parti, Madame *Durban* recommença tout de plus belle à pleurer. Le depart précipité du Chevalier lui donnoit un nouveau sujet d'affliction, & sa Femme de chambre ne trouvoit aucun moien de la consoler. Non, ma chére *Laure*, disoit-elle à cette fille, je ne saurois plus vivre avec honneur, ni avec plaisir ! je perds le seul homme que j'ai aimé ! je lui avois donné toute ma tendresse, & la sienne me coute ma réputation, la confiance de mon Mari, l'estime du Public, & je me trouve à present sans Amant & sans repos domestique ! heureuse, hélas ! si je pouvois aussi me trouver sans Amour. Pendant qu'elle poussoit ces plaintes,

elle

elle apperçut le Portrait que le Chevalier avoit laissé sur sa table. Ah ! s'écria-t-elle, que je suis malheureuse ! Le pauvre garçon se desespérera quand il verra qu'il n'a pas mon Portrait. Hélas ! il étoit si troublé qu'il ne s'est pas souvenu de le prendre. Je t'en prie, fais courir après lui, quoi qu'il coute, & qu'on le lui donne. *Laure* éxécuta promptement les ordres de sa Maîtresse : On chargea un homme de confiance, de cette Peinture. Cet homme prit la Poste, & ateignit le Chevalier, lors qu'il étoit prêt de changer de chevaux ; dès qu'il vît la Chaise, il cria de toute sa force au Postillon d'arrêter ; mais le Chevalier qui craignoit d'avoir les Archers à ses trousses lui ordonnoit d'aller encore plus vîte ; enfin, il fallut arrêter à la Poste, & cet homme descen-

dit de cheval, salua le Chevalier, & lui présenta fort respectueusement le Portrait dont il étoit chargé. Le Chevalier revenu de sa prémiére fraïeur l'envoia promener, & lui dit de reporter ce Portrait à Madame *Durban*, que pour lui il ne sauroit qu'en faire. Cet homme insista, & dit qu'il avoit ordre de le lui donner, & qu'il n'oseroit se présenter devant Madame *Durban* sans l'avoir éxécuté. Le Chevalier voiant que cet homme s'obstinoit à vouloir le suivre, demanda au Postillon quatre cloux & un marteau, & cloua lui-même le Portrait derriére la Chaise, à l'endroit où l'on met les Armes; après quoi il remonta dedans & donna le bon jour à l'Envoié de Madame *Durban*, qui s'en retourna très mal satisfait. A la seconde Poste, après avoir encore changé

de

de chevaux, le Postillon qui s'en retournoit demanda son argent? Le Chevalier dit qu'il n'en avoit point; enfin, par composition il lui donna le Portrait de Madame *Durban*. Le Postillon l'exposa dès le soir même en vente à *Avignon* où l'Avanture fut d'abord sûë. Cette circonstance augmenta le desespoir de Madame *Durban*, & la colére de son Mari: Elle en craignit des effets si terribles, que dès le lendemain elle disparut. On assure qu'elle à pris la route de *Paris*: les uns disent que c'est pour suivre le Chevalier qui s'y en retourne, & d'autres jugent plus charitablement, que c'est pour aller voir un Fils qu'elle aime beaucoup, & qui est en Pension chez le * *Jeune* au Fauxbourg *S. Germain*. Cependant, on ne

* C'est un fameux Maître qui tient des Pensionnaires.

parle dans la Ville que de cette affaire ; les Parens de Mr. *Durban* ont tenu une Assemblée, où il a été résolu qu'on demanderoit une Lettre de Cachet pour faire enfermer Madame *Durban*, & un des Parens qui partoit pour *Paris* avoit été chargé de cette Commission ; mais il s'en est excusé, & la chose pourroit bien en demeurer là. Tout le monde plaint le pauvre Mr. *Durban* ; mais on convient que son étoile l'a emporté sur la Vertu de sa Femme. En effet, il n'est pas naturel qu'après avoir marqué tant de fidélité pour un Mari septuagénaire, elle en eût manqué à l'égard de celui-ci, qui est jeune & bien fait, à moins que l'influence des Astres ne s'en fût mêlée. Les Parens du pauvre Patelier appaisez par deux cens Pistoles que des Amis du Cardinal de B...

leur ont comptez, publient que le bon homme eſt mort d'apoplexie, & que le crime du Chevalier eſt un conte fait à plaiſir : *Ainſi* le voila diſculpé, même dans l'eſprit du Roi, qui avoit voulu être informé de la vérité de la choſe, & qui a été fort aiſe quand on lui a dit que c'étoit une Fable. Il n'y a pourtant rien de plus réel ; mais *monnoie fait tout*. Voila ce que vous vouliez ſavoir de ces malheureux Amours : vous raiſonniez fort juſte quand vous diſiez qu'elles finiroient par quelque cataſtrophe. Tout cela s'eſt paſſé dans fort peu de tems, c'eſt à dire depuis ma derniére Lettre. Vous en auriez plûtôt reçû, ſi je n'avois été faire un Voiage dans un Etat voiſin, je veux dire, dans la Principauté d'*Orange*. Il me ſemble que je ſuis dans le Païs des Fées, où il y avoit tant de

Sou-

Souverains ſi voiſins les uns des autres, qu'ils ſe rencontroient quelque fois à la Chaſſe; & j'étois ſi étonnée de paſſer dans un même jour ſous trois dominations différentes, que je croiois qu'il y eût quelqu'enchantement. La beauté du Païs auroit pû auſſi me le perſuader, puis que la Campagne d'*Orange* eſt plus belle que tout ce qu'on peut imaginer, & que l'idée que Mr. *Durfé* à voulu nous donner des rives du *Lignon*. Je me fis un plaiſir de voir cette Ville, dont le Souverain a rendu le nom ſi illuſtre, & s'eſt ſi fort illuſtré lui-même, qu'on doute ſi chez nos Neveux, *Guillaume* ne l'emportera point ſur *Alexandre*. Il a, comme ce Héros de la *Gréce*, fait des Actions qui tiennent du Miracle, & trouvant comme lui, les Etats de ſes Ancêtres trop reſſerrez, il a étendu ſa do-

domination ſur trois grands Roiaumes : Ainſi, en entrant dans ce petit Etat, je le regardai comme la *Macedoine* de l'*Alexandre* de nos jours. Ce Païs a été ſi mal traité dans les derniéres Guerres, qu'il ne tient plus que de la nature, tout ce qui lui reſte de beau : Les fortifications de ſa Capitale ont été démolies, ſes murailles raſées ; enfin, c'eſt une pitié. En approchant d'*Orange* je vis dans le Fauxbourg un Monument que les *Romains* y ont laiſſé ; c'eſt un Arc de Triomphe qu'on avoit dreſſé en l'honneur de *Caius Marius*, lors qu'il revint victorieux des *Cimbres*, qu'il avoit défairs dans cette grande Plaine de *Provence* qu'on appella de ſon nom *Camargue*. Toutes les action de ce *Romain* ſont repréſentées au naturel ſur cet Arc ; on y voit ſes Batailles, ſes Trophées, & juſques

à une Magicienne qu'il menoit par tout avec lui: & quoi que cela ſoit fort vieux, car il a été bâti long-tems avant les Empereurs *Romains*, il eſt pourtant encore aſſez entier, & les Voiageurs en font grand cas. La Ville eſt petite, mais fort jolie: il y a beaucoup de Gens de Qualité fort polis; ils ſouhaitent fort de rentrer ſous la Domination de leur Prince, qu'ils traitent de Roi, quoi que la *France* ne l'ait pas encore reconnu pour tel; ils contentent qu'elle y viendra, diſant que c'eſt le Ciel qui l'a placé ſur le Trône, & là-deſſus ils me firent un Hiſtoire que j'aurois de la peine à croire, car je ne donne guére dans le merveilleux; mais ceux qui me la contérent étoient des Gens de conſidération, qui parloient pour avoir vû; & elle fut atteſtée par toute la Ville, tant

Ca-

Catholiques, que *Proteſtans*. On dit donc, que lors que le Prince qui régne à préſent en *Angleterre*, eut atteint ſa quatorziéme année, il donna une Amniſtie générale à ſes Sujets qui ne s'étoient pas trop bien ménagez pendant ſa minorité Cette Amniſtie fut publiée dans le *Cirque*, qui eſt au milieu de cette Ville, & qui eſt encore un beau reſte d'antiquité. On avoit élevé là une maniére de Trône où l'on avoit placé l'Efigie du Prince, & d'où il paroiſſoit que l'Amniſtie émanoit. Tout le Peuple étoit aſſemblé autour & comme on commençoit la Cérémonie, on vit paroître en l'air une Couronne qui vint s'arrêter vis à vis la chaiſe du Prince, à une fort petite diſtance, & qui y reſta trois heures. Tout le monde cria *Miracle* ! & dès ce moment ils ne doutérent point que leur Prince ne de-

devint Roi. C'eſt un fait qu'on ne ſauroit conteſter, quoi qu'il paroiſſe extraordinaire, car il eſt de notoriété publique, & on me l'a même confirmé à *Avignon* où je ſuis de retour depuis quelques jours, & où j'attens, s'il vous plaît, que vous m'appreniez ce qui a cauſé la diſgrace de Mr. l'*Archevêque* de *Cambrai*. J'en ai un vrai chagrin, & je le connois trop bien pour le ſoupçonner d'héréſie : ainſi, il faut qu'il y ait là quelque choſe que je ne puis comprendre. Adieu ; je tombe toûjours dans le défaut d'écrire de trop longues Lettres, par le plaiſir que j'ai de m'entretenir avec vous ; mais vous pourriez n'en pas trouver autant que moi, & vous ennuier à la fin d'une trop longue lecture.

Je ſuis. &c.

LET-

LETTRE VI.

RE'PONSE.

TAYLOR INST. OXFORD

VOs Lettres ne me paroiſſent jamais trop longues, Madame, ainſi ne vous faites plus, s'il vous plaît, de ſcrupule là-deſſus. Il me ſemble que Madame *Durban* s'eſt bien guérie des ſiens, & qu'elle a mal rempli l'idée qu'elle avoit donnée autrefois de ſa vertu. Elle a trouvé le ſecret de faire enrager deux Maris, qu'elle auroit pû contenter en anticipant ſa Coquetterie; & transférant ſa ſageſſe aux ſecondes Noces. Le tout ſeroit revenu au même, & il n'y avoit qu'à changer les tems: mais on a raiſon de dire, que nôtre ſéxe eſt fait au rebours, & qu'il fait toûjours qu'il contrediſe.

Je

Je la livre à ſa mauvaiſe conduite, & je n'y prens plus le même intérêt, quoi que ſa deſtinée me faſſe encore pitié. Les crimes du Chevalier me font horreur; on en ignore ici une partie, & il ſe montre comme auparavant. Je le trouvai dans un Bal le jour que je reçûs vôtre Lettre, & je l'intriguai fort quand je lui parlai de Madame *Durban*, & du Portrait cloué derriére la Chaiſe. Il nia tout, *car tous vilains cas ſont reniables*, & je m'éloignai avant qu'il pût me reconnoître. Mais je voi bien que Mr. de *Cambrai* vous tient au cœur, & qu'il faut vous conter ſon Avanture. Pour cela il faut développer un miſtére qui n'eſt ſû que de peu de perſonnes. Vous ſavez qu'on ne doute point ici que le Roi n'ait épouſé depuis long-tems Madame de *Maintenon*; cela a paru

paru à bien des marques, & au peu de ménagement qu'elle à gardé avec *Monſeigneur*, & avec Madame la Princeſſe de *Conti*. Enfin, on dit que l'envie d'être Reine déclarée lui à pris depuis quelque tems, & qu'elle en à fort perſécuté le Roi. Il a réſiſté quelque tems; mais enfin, dans un de ſes quart-d'heures de tendreſſe, il lui promit de conſulter ſon Confeſſeur là deſſus. Madame de *Maintenon* crut alors ſon affaire en bon train, ne doutant pas que le Pére la *Chaiſe* ne fût bien aiſe de lui faire ſa cour dans cette occaſion: mais il étoit trop bon Politique, & il ſavoit trop bien qu'on ne ſauroit ſe déclarer pour un Parti, ſans devenir la victime de l'autre; c'eſt pourquoi il eut aſſez d'habileté pour ſe tirer d'affaire en fin Jeſuite; & il dit au Roi qu'il ne ſe croioit

pas

pas assez bon Casuiste pour décider une question si importante, & qu'il le prioit de trouver bon qu'il consultât là-dessus une personne éclairée, & dont il lui répondoit. Le Roi ne vouloit point que son secret fût connu ; mais quand le Pére de la *Chaise* lui nomma Monsieur de *Fenelon*, il n'eut point de peine à le lui confier, & dit au Pére de l'aller chercher. Dès que cet Archevêque sût de quoi il s'agissoit, il fut fort chagrin, & dit au Jésuite, *que vous ai-je fait, mon Pére, vous me perdez ! N'importe*, ajoûta-t-il, *allons trouver le Roi.* Il les attendoit dans son Cabinet. Le Prélat se jetta à ses pieds en y entrant, & le pria de ne le point sacrifier. Le Roi le lui promit, & ensuite lui proposa le cas. Monsieur de *Fenelon*, avec sa droiture ordinaire, lui représenta le tort qu'il

qu'il ſe feroit en déclarant le Mariage; & les ſuites facheuſes que pouvoit avoir cette déclaration. Le Roi goûta la ſolidité de ſes raiſons, & réſolut d'en demeurer là. Madame de *Maintenon* eut beau le preſſer, il lui dît que cela ne ſe pouvoit. Elle lui demanda ſi c'étoit le Pére la *Chaiſe* qui l'en avoit diſſuadé ? Le Roi refuſa quelque tems de lui dire ce qui en étoit : mais enfin, par une foibleſſe qu'on ne peut que condamner, il dit la choſe comme elle s'étoit paſſée. Madame de *Maintenon* diſſimula ſon chagrin, & ſongea à la vangeance. Elle l'a d'abord fait tomber ſur le Prélat; mais le Jéſuite aura ſon tour, quoi qu'il ne ſoit coupable que du péché d'omiſſion. On a été long-tems embarraſſé a chercher par quel endroit on pourroit attaquer Mr. de *Cambrai*, qui n'a jamais donné de

prise sur lui. Enfin, Mr. l'Evêque de *Meaux*, qui étoit fâché que le Roi ne lui eût pas confié l'éducation de Monseigneur le Duc de *Bourgogne*, & que l'Abbé de *Fenelon* l'eût emporté sur lui, à force de feuilleter un Livre où le Prélat traite du pur Amour, il crut pouvoir, avec le secours de ses ruses, donner une mauvaise interprétation à certaines expressions, qui ne sont pas plus outrées que celles de Sainte *Thérèse*, & de quantité d'autres que l'Eglise révére. Il donna cet avis à Madame de *Maintenon*, qui lui avoit remis le soin de sa vangeance, & qui n'en a pas voulu manquer l'occasion. On craint qu'elle ne la pousse loin. Mr. de *Cambrai* est dans son Diocèse, qui en attend les effets avec la tranquillité que donne une bonne conscience. Il n'est plus Précepteur des Prin-

Princes. On a caſſé tous les Parens qu'il avoit dans le Service; & un de ſes Fréres qui étoit dans la Marine, a été auſſi renvoié. Les Jéſuites s'attendent à un pareil ſort; & je ne ſai par qu'elle Politique ils ont déja commencé les Actes d'hoſtilité; car ils font imprimer & vendent à *Lion* les Oeuvres de *Scaron*, que Madame de *Maintenon* avoit voulu faire ſupprimer. Peut-être que par ce peu de ménagement, ils croient l'obliger à en avoir pour eux, & ſe rendre redoutables: mais Madame de *Maintenon* pourroit bien abattre leur orgueil. Les Comédien *Italiens* ſe ſont reſſentis de ſa mauvaiſe humeur; on les a chaſſez pour avoir joué la *fauſſe Prude*, dans laquelle on dit que Madame de *Maintenon* s'eſt reconnuë. Tout *Paris* regrette cette perte, qui a penſé être ſuivie de celle de

la Comédie *Françoiſe*, & de l'Opéra, tant la ferveur de nôtre nouvel Archevêque le méne loin. Les Filles de joie l'en ont remercié par une fort jolie Requête qu'elles lui ont préſentée: comptant qu'elles auront bien plus de Pratiques dès qu'il n'y aura plus de ſpectacles pour amuſer tant de gens qui ſont deſœuvrez à *Paris*, elles lui offrent un Tribut pour les pauvres; & cette Requête lui a fait connoître le ridicule dans lequel il donnoit. Il a fait quartier aux Comédiens *François*, & à l'Opéra, moiennant un ſubſide qu'on éxige ſur chaque place, en faveur des Pauvres qui ont intérêt qu'il aille bien des gens dans ces endroits là; ainſi les Prédicateurs n'oſeront plus crier contre. Adieu, vous mavez parlé dans une de vos Lettres d'une *Enchantereſſe* appellée Madame du *Rhut*; cette

te Epitéte me donne de la curioſité, & il me ſemble que le caractére régne à préſent : faites-moi donc connoître celle à qui vous le donnez ; je ne doute point qu'il ne lui convienne, & que ſon Hiſtoire ne ſoit fort agréable. Faites-la moi donc, s'il vous plaît, & de mon côté je ne vous laiſſerai rien ignorer de tout ce qui ſe paſſera ici ; je ſuis, Madame...

LETTRE VII.

L'Hiſtoire de Monſieur de *Chambrai* me fait un vrai chagrin : il méritoit un meilleur ſort ; mais enfin, Madame, il ſouffre pour Juſtice, car qu'il auroit pû l'éviter, s'il avoit eu moins de ſincérité. Puis que vous voulez ſavoir qui eſt Madame du *Rhut*, je vais vous contenter le moins mal qu'il me ſera poſſible. Cette femme s'eſt renduë fameuſe par ſon adreſſe. Elle étoit mariée à *Carpantras*, petite Ville dépendante d'*Avignon*, ſituée ſur la Riviére de *Sorgu*. Elle n'a, je crois, jamais été belle, du moins il n'en paroit aucun veſtige ſur ſon viſage ; cependant elle a inſpiré de grandes paſſions, & fait les choſes du monde

monde les plus extraordinaires : ſon mari qui connoiſſoit qu'elle avoit plus de génie que lui la laiſſoit gouverner, & ſouſcrivoit aveuglément à tout ce qu'elle faiſoit. Lors que le Roi paſſa par *Avignon*, Madame du *Rhut* qui voulut faire valoir ſes talens, s'attacha à Madame de *Mazarin*, qu'on regardoit comme la Maîtreſſe future de ce Monarque. Madame de *Mazarin* la mena à la Cour, & c'eſt elle qui a écrit les Mémoires qui ont paru dans le monde ſous le nom de cette Ducheſſe. Madame du *Rhut* qui ne l'avoit ſuivi que pour chercher la fortune, la quita quand elle vit qu'elle tournoit d'un autre côté. Elle revint en Province où elle chercha à plaire au Comte de *Suſe*. Elle y réüſſit, comme elle a toûjours fait dans tout ce qu'elle a entrepris. Le Comte avoit

épouſé Mademoiſelle de *Merinville*, fille du Gouverneur de *Narbonnes*, & comme il a toûjours été le Singe de la Cour, il crut qu'il ne devoit pas s'amuſer à aimer ſa Femme, & donna à corps perdu dans l'intrigue. Madame du *Rhut* en ſavoit long, auſſi le mena-t-elle loin. Il avoit un Oncle qui avoit ſur lui une autorité de Pére, c'étoit l'Evêque de *Viviers*, Prélat vénérable par ſon âge, & recommandable par ſon mérite. La Comteſſe de *Suſe* qui ſoufroit impatienment les mépris de ſon Mari, s'en plaignit à Monſieur de *Viviers*, & cet Evêque les raccommoda ſouvent; mais ces raccommodemens duroient peu. Le Comte étoit fou de Madame du *Rhut*, & ne pouvoit ſoufrir ſa Femme, qui réſolut de le quiter. Elle fut à *Viviers* dire à l'Evêque

vêque qu'elle n'y pouvoit plus tenir, & qu'elle vouloit retourner chez ſon Pére. L'Evêque la pria de reſter quelques jours auprès de lui ? Elle le fit de fort bonne grace, & pendant ce tems là l'Evêque manda ſon Neveu, qui n'oſa manquer de ſe rendre auprès de lui. Après lui avoir fait une grande mercuriale, il le mena à la chambre de ſa Femme, & comme il étoit tems de ſe coucher, il l'y laiſſa, après les avoir exhortez à oublier le paſſé, & à faire meilleur ménage à l'avenir. La Comteſſe y conſentoit de tout ſon cœur : Elle étoit honnête Femme, & aimoit ſon Mari ; mais pour lui il étoit dans des ſentimens bien differens, & ne pouvant ſouffrir ſa préſence, dès qu'il fut hors de celle de ſon Oncle, il ſe fit donner, par le Maître d'hôtel, une

chambre ailleurs, sur quelque léger prétexte qu'il lui allégua. Ce fut alors que la Comtesse perdit patience : l'amour méprisé se change en fureur. Elle prit un flambeau, passa dans la chambre où son infidelle étoit couché, & mit le feu au lit. Le Comte s'éveilla assez tôt pour éviter d'être brûlé tout vif, & tout le monde fut bien-tôt alerte dans le Palais Epiſcopal pour arrêter les progrès du feu. L'Evêque se leva d'abord, surpris de cet incendie ; & quand il en sût la cause, il blâma l'emportement de la Comtesse, & plus encore le Comte d'y avoir donné sujet ; & voiant bien qu'il n'y avoit plus de lieu à la réconciliation, il consentit que la Comtesse se retirât chez ses Parens. Mais pour punir son Neveu, & tâcher de le tirer du malheureux attachement où il

il étoit, il lui fit tous les chagrins imaginables : il fit intervenir des Créanciers qui saisirent tous ses Biens, jusques à ses meubles, ne lui laissant pas un couteau pour mettre sur table. L'Evêque croioit le faire revenir à lui, mais il se trompoit; la seule Madame du *Rhut* pouvoit tout sur son esprit : cependant elle n'oublia pas ses intérêts, & remplissant les blancs signez qu'elle avoit tirez du Comte, des sommes qu'elle jugea à propos, elle parut aussi sur la scéne, comme Créanciére, & fit saisir une Terre de cinquante mille écus. Elle eut l'adresse de persuader au Comte, que c'étoit pour la lui conserver, & en même tems pour éblouïr son Mari, que leur commerce commençoit, disoit-elle, d'inquiéter. Le Comte donna dans le paneau, & on le vit solliciter les Juges,

en faveur de Madame du *Rhut* contre lui-même. Ce fut alors qu'on commença de croire qu'elle étoit Sorciére : le Comte tout dépouillé qu'il étoit, s'eſtimoit le plus heureux du monde quand il pouvoit être avec elle ; & on l'a ſouvent vû dans cette maiſon, où il ne reſtoit que les quatre murailles, envoier chercher une Poularde, & étendre ſon mouchoir ſur le parquet en guiſe de nappe pour la manger avec Madame du *Rhut*, par terre, à la maniére des *Orientaux*. Elle tâchoit de lui perſuader qu'un déſert avec lui ſeroit plein de charmes pour elle. Cependant elle eut la Terre qu'elle a toûjours bien gardée. Son Mari charmé de cette aquiſition s'embarraſſa fort peu des jugemens que le Public faiſoit là deſſus ; & le Comte ſe vit dépouiller avec plaiſir, tant il étoit

étoit enſorcelé par cette femme; & je croi qu'il l'auroit été toute ſa vie, ſi elle ne l'avoit quité après en avoir tiré le parti que je viens de vous dire. Le Comte ſentit alors la faute qu'il avoit faite, mais il n'étoit plus tems de la réparer; il écrivit à ſa Femme, qui ne voulut point revenir avec lui; & ſon Fils unique étant mort, il remit tous ſes Biens aux Enfans de ſon Frére, auxquels auſſi ils étoient ſubſtituez, & qui, par l'avis de l'Evêque de *Viviers*, qui étoit toûjours le Tuteur de toute ſa Famille, s'obligérent à lui païer tous les ans ſeize mille livres avec leſquels il brille ici, & fait le petit Maître. Cependant Madame du *Rhut* cherchoit fortune; & après s'être tournée de tous les côtez, elle ne trouva rien de mieux, que de s'attacher à Monſieur d'*Arnoux*, qui étoit fort

fort riche, & Ami intime de Mr. *Colbert*. Mr. d'*Arnoux* avoit une Femme fort vieille & fort infirme, & deux Enfans, un Fils qui avoit été élevé avec Mr. le Marquis de *Ségnelai*, & une Fille qu'on tenoit au Couvent. Madame du *Rhut* fut d'abord Maîtresse absoluë dans cette Maison, & passa, dans l'esprit du monde, pour l'être de Mr. d'*Arnoux*. Je ne sai ce qui en étoit; la vieille Madame d'*Arnoux* n'en prit pourtant point d'ombrage, & Madame du *Rhut* sût si-bien se rendre nécessaire, que cette bonne Femme ne pouvoit plus se passer d'elle. Ce Commerce dura quelque tems sans aucun trouble; mais lors qu'on y pensoit le moins, Mr. d'*Arnoux* mourut. Madame du *Rhut*, qui tournoit toûjours tout à son avantage, songea à mettre

tre cette mort à profit, quoi qu'il semblât qu'elle dût lui être desavantageuse : voici comme elle s'y prit. Elle avoit deux fils dont l'aîné s'apelloit Mr. de Saint *Sauveur*, & le cadet Mr. de *Soissons* : Madame d'*Arnoux* qui étoit prête à mourir, & qui vouloit renvoier cette affaire le plus loin qu'il seroit possible, avoit pour cela un Medecin toûjours pendu à sa ceinture, qui l'amusoit, & s'enrichissoit en l'amusant, car elle étoit fort opulente, & son Mari l'avoit laissée Maîtresse des biens de leurs Enfans. Madame du *Rhut* songea à gagner le Médecin, chose qui lui fut aisée, & elle l'obligea à persuader à Madame d'*Arnoux*, que pour guérir de tous ses maux, & reculer la mort, il falloit qu'elle se mariât, & qu'elle épousât un jeune homme sain & robuste ; l'assu-

l'assurant que ce jeune homme tireroit toutes ses infirmitez, & lui communiqueroit sa bonne santé. Il appuia son raisonnement de plusieurs argumens tirez de *Galien* & d'*Hippocrate*, & en étoit encore là quand Madame du *Rhut* entra dans la chambre. Ah! Madame, lui dit Madame d'*Arnoux*, après l'avoir fait asseoir, vous ne devineriez jamais quel est le reméde que Monsieur vient de m'ordonner? Je ne sai pas, Madame, dit froidement Madame du *Rhut*; mais je souhaite qu'il puisse rétablir vôtre santé, qui m'est, pour le moins, aussi chére que la mienne. Quand vous saurez quel est ce reméde, dit la bonne Femme, vous verrez bien qu'il ne me convient pas. He! pourquoi non? dit Madame du *Rhut*: quel est donc ce reméde si terrible? C'est

dit

dit Madame d'*Arnoux*, de me marier; encore faut-il que ce ſoit à un jeune homme : voiez à quoi je m'expoſerois, & ce que le monde penſeroit d'une pareille démarche, quand même elle ſeroit utile à ma ſanté; ce que je ne croi pas fort ſur. Madame, dit Madame du *Rhut*, je m'étois attenduë à quelque reméde plus difficile à prendre, & je ne ſai d'où vient que celui-là vous fait tant de peur; les circonſtances même ne le doivent pas rendre deſagréable, & la jeuneſſe d'un Mari n'eſt pas un grand défaut. Quoi! dit Madame d'*Arnoux*, vous donneriez là-dedans, & vous pourriez me conſeiller, après avoir vécu avec honneur dans le monde, de m'atirer le blâme du Public, & de m'expoſer au mépris de quelque jeune étourdi, qui ne m'épouſeroit que

que pour avoir de quoi vivre dans la débauche, & ne se donneroit guére de soins pour ma santé. Il faudroit être folle pour s'attendre à autre chose; à mon âge je ne dois pas prétendre de me faire aimer, & je me ferois siffler si j'étois capable de faire une pareille démarche; pour ménager du reste de vie, que les années ne me permettront pas de pousser loin; & ce n'est pas la peine pour si peu de donner une mauvaise idée de moi, & de ternir ma mémoire. Madame, dit Madame du *Rhut*, je n'ai point de conseil à vous donner là-dessus; pour ce qui est de l'effet du remède, Monsieur doit savoir son métier, dit-elle, en se tournant vers le Médecin, & vous le connoissez assez, Madame, pour juger si vous devez vous en rapporter à lui, du reste on ne

travaille plus tant, à préſent, à illuſtrer ſa mémoire; & on ſe moque de ces foux qui ceſſoient autrefois de vivre pour immortaliſer leur nom. Permettez-moi, Madame, de vous dire, que vous êtes un peu dans le cas, puis que c'eſt être homicide de ſoi-même, que de négliger le ſoin de ſa vie; & je ne ſai même ſi vous le pouvez en conſcience. Les gens raiſonnables qui ſauront vos motifs, n'auront garde de vous blâmer, & vous ne devez pas vous ſoucier de ménager l'approbation des autres. Le Public n'a point d'inſpection ſur vous, & vous tenez un rang qui vous met au deſſus de bien des choſes. Je vous avouë que l'autre conſidération me paroit plus forte, & que le danger de tomber en mauvaiſes mains m'étonneroit; mais Madame, il faut faire un bon choix;

choix ; les honnêtes gens ſont rares, mais on en trouve à force de les chercher ; & s'il n'y avoit plus que cette difficulté, on pourroit la lever aiſément ; & je vous offrirois mon Fils, qui eſt tel que Monſieur le Médecin le demande ; & qui donneroit tous ſes ſoins à éxécuter ſes ordonnances, & à rétablir une ſanté qui lui ſeroit précieuſe par bien des raiſons : il eſt honnête homme, il a de la piété, & cela vous garantit de tout. Voiez, Madame, je ne vous conſeille rien, mais je vous offre tout ce que je puis vous offrir, & tout ce que j'ai de plus cher. Le Médecin lui promit quaſi l'immortalité en faveur de cette affaire, & la menaça de l'abandonner ſi elle la manquoit. La bonne Dame étoit déja bien ébranlée, quand ſon Confeſſeur arriva : c'étoit

un

un Jésuite, il étoit du Complot, & dés qu'il entra il demanda sur quoi rouloit une conversation, qui lui paroissoit *fort vive*? On lui dit de quoi il s'agissoit, comme on l'avoit projetté. Le Pére en fit un cas de conscience à Madame d'*Arnoux*, & lui dit qu'il ne pouvoit point lui donner l'absolution si elle refusoit les moiens légitimes qu'on lui ofroit pour conserver sa vie, & pria Madame du *Rhut* d'envoier chercher son Fils. On le trouva bien-tôt, car il avoit ordre de ne se pas écarter : il se jetta d'abord aux piez de sa Maîtresse surannée, lui baisa tendrement les mains, qu'il dît être les plus belles du monde & l'assura d'une soûmission à toute épreuve. Madame d'*Arnoux* aimoit la vie ; elle trouvoit un moien fort doux pour la conserver, & le Ciel

& la Terre l'y engageoient ; ainſi elle conſentit à tout : & comme à *Avignon* on ſuit en tout le Concile de *Trente*, & que le conſentement ſeul fait le Mariage, on n'apporta pas plus de façon à celui-là, que le Confeſſeur benit ſur le champ, après avoir fait ſigner à la Dame une petite donation de certaine ſomme en faveur du Cavalier, lui diſant qu'en conſcience elle étoit obligée de récompenſer un homme qui ſacrifioit ſa jeuneſſe à ſon ſervice, & qu'elle ne devoit pas s'en rapporter à la diſcrétion de ſes Enfans. Il n'oublia pas un legs à ſon Couvent pour faire dire des Meſſes ; & après que tout cela fut fait, il laiſſa le Cavalier avec elle pour faire le reſte. Le Médecin ſortit avec Madame dû *Rhut*, qui lui paya comptant ce dont ils étoient convenus ; après quoi elle

elle fut dans l'apartement de Monsieur d'*Arnoux*, qui ignoroit ce qui venoit de se passer dans celui de sa Mére. Madame du *Rhut* après un petit préambule le lui conta, & le mit dans un étonnement & une colére épouvantable. Sortez d'ici, lui dit-il, *Mégére*, *Sorciére*, qui après avoir possédé mon Pére pendant sa vie, venez encore ensorceler ma Mére! Vous méritez d'être brûlée, & je veux emploier tout mon crédit à vous faire faire vôtre procès! Achevez, Monsieur, dit Madame du *Rhut*, sans s'émouvoir, achevez: quand vous aurez tout dit, je vous apprendrai le plus grand de mes crimes, que vous ne savez pas encore: je vous aime, Monsieur, vous avez toûjours été ma plus forte passion: malgré la disproportion d'âge & vôtre indiférence,

C'est

C'eſt un panchant auquel je n'ai pû réſiſter, quoi que ma raiſon ait pû me dire là-deſſus; c'eſt là ce qui m'a attachée à vôtre Maiſon; vôtre Pére m'aimoit, & je ne me ſuis ſervie du pouvoir que j'avois ſur lui, que pour vous rendre de bons offices: Vous le ſavez, Monſieur; mais de tout ce que j'ai fait pour vous, il n'eſt rien qui mérite tant de reconnoiſſance que ce qui cauſe vôtre emportement. Vous n'ignorez pas que Madame vôtre Mére a aporté de fort grands Biens dans vôtre Maiſon, & que Monſieur vôtre Pére l'a laiſſée Maîtreſſe des ſiens: vous ſavez la foibleſſe qu'elle a pour la vie. Son Médecin gagné par certaines gens, lui avoit perſuadé de ſe marier, & elle avoit fait un choix qui vous auroit ruiné; heureuſement je ſuis arrivée avant que le marché

ché fût tout à fait conclû, & ne pouvant pas la diſſuader de ſe marier, je l'ai du moins détournée de prendre le Comte *de* *** qui auroit bien-tôt écarté vôtre Bien, & j'ai ſacrifié mon propre Fils à vos intérêts : il ne ſera que ce que je voudrai, ou plûtôt ce que vous voudrez ; & c'eſt une Créature que vous aurez auprès de vôtre Méré, pour lui tourner l'eſprit à vôtre avantage. Voila, Monſieur, ce qu'a fait pour vous cette *Mégére*, cette *Sorciére*, & voila la récompenſe qu'elle reçoit de vous. En achevant ces mots, elle ſe leva, & le laiſſa ſi ſurpris de tout ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ne ſavoit où il en étoit. Comme il a un fort bon cœur, il courut après elle. Revenez, généreuſe Perſonne, revenez, crioit-il de toute ſa force. Non, dit Madame du *Rhut*, je vous

en ai trop apris pour vouloir une plus longue Converſation, & je vous livre à vôtre repentir. Le pauvre Monſieur d'*Arnoux* fut long-tems avant que de pouvoir faire ſa Paix avec elle. Enfin, quand elle crut qu'il en étoit tems, elle s'apaiſa. Cependant, le réméde auquel Madame d'*Arnoux* avoit eu recours n'opéroit point, & la bonne Vieille empiroit tous les jours. Madame du *Rhut* redoubla ſes complaiſances: le Mari n'en faiſoit pas moins; & tout cela parce qu'ils avoient leurs vûës. Enfin, Madame du *Rhut*, avec le ſecours de ſon Fils, trouva le ſecret de marier Monſieur de *Seiſſans* ſon Fils cadet, avec Mademoiſelle d'*Arnoux*: & comme elle avoit déja beaucoup de crédit auprés du Frére, elle lui fit entendre que ſa mére avoit deſſein de faire Mademoiſelle d'*Ar-*

d'*Arnoux* Héritiére, & de la marier à un Homme de Condition qu'elle lui nomma. Elle lui dit, que son Fils qui veilloit toûjours pour son intérêts, aïant découvert ce secret le lui avoit confié, & que le seul moien de détourner ce coup, étoit de marier Mademoiselle d'*Arnoux* avec Monsieur de *Soissans* son fils cadet. Monsieur d'*Arnoux*, que la crainte de perdre un grand Héritage avoit allarmé, consentit à tout. Monsieur de *Soissans* épousa la Demoiselle, & il fut fait Capitaine de Galères par le crédit de son Beau-frére, qui étoit Intendant de Marine. Après quoi, la bonne Madame d'*Arnoux* n'étant plus néceſſaire aux deſſeins de Madame du *Rhut*, on la laiſſa mourir, & Monsieur de Saint *Sauveur* se trouva fort à son aise par le bien qu'elle lui laiſſa, & il se maria ensuite pour lui-même

Monſieur du *Rhut* mourut auſſi fort à propos ; & ſa femme qui trouvoit la Maiſon de Monſieur d'*Arnoux* très bonne, & qui s'étoit aquis un pouvoir abſolu ſur cet Homme, réſolut de l'obliger à l'épouſer. Monſieur d'*Arnoux* avoit été élevé avec Monſieur de *Seignelai*, & avoit le malheur d'en être haï, parce que pendant leur enfance, Monſieur *Colbert* le propoſoit toûjours pour modelle à ſon fils: ſi-bien qu'après la mort de Monſieur *Colbert*, Monſieur d'*Arnoux* craignit quelque changement deſavantageux dans ſon fortune, dont l'équité de Monſieur de *Seignelai* le garantit ; car il étoit perſuadé que Monſieur d'*Arnoux* faiſoit ſon devoir. Quelque tems après que Monſieur *Colbert* fut mort : Monſieur d'*Arnoux* reçût un Ordre de Monſieur de *Seignelai* pour ſe rendre auprès de lui

Il montra cet Ordre à Madame du *Rhut*, qu'il consultoit toûjours sur tout; elle lui dit qu'il n'y avoit pas à balancer, & qu'il falloit aller trouver le Ministre: mais, Monsieur, dit-elle, comme il n'a jamais eu de panchant à vous aimer, il voudra vous faire acheter ses bonnes graces en vous mariant à quelqu'une de ses Créatures: si vous le refusez, vous vous en faites un Ennemi, de l'humeur dont on le connoit; & si vous le faites, vous ferez à coup sûr un mauvais Mariage. Je prévois tous ces inconvéniens, dit Monsieur d'*Arnoux*; mais quel moien d'y remedier? Il n'est rien de plus aisé, dit Madame du *Rhut*, épousez-moi; & quand Monsieur de *Seignelai* vous proposera de vous marier, vous lui direz que vous l'êtes déja; & ce Mariage qui ne dérangera rien dans

vôtre maniére de vivre, vous garantira de quelque mauvaiſe affaire. Vous ſavez que je vous aime depuis long tems ; toute ma conduite vous l'a aſſez marqué ; vous ne vous êtes pas juſques ici trouvé mal de ſuivre mes avis ; croiez-moi, ne négligez pas celui-là, c'eſt pour vôtre intérêt ſeul que je vous le donne, & ma tendreſſe pour vous, ne m'a jamais laiſſé enviſager le mien. Je ne vous contraindrai jamais ; vous aurez des Maîtreſſes, vous vivrez en Garçon, & je vous diſpenſerai même des tributs que l'himen éxige, pour peu que vous y aïez de répugnance, & vous ne vous ſouviendrez que vous avez une femme, que pour éviter de vous engager à une autre. Ah ! Madame, dit Monſieur d'*Arnoux*, ſeroit-il poſſible que j'euſſe de la répugnance pour une Perſonne

ſonne comme vous ? Non, vous triomphez de celle que j'avois toûjours euë pour le *Mariage*, & qui étoit la ſeule *raiſon* qui m'avoit empêché de vous offrir ma petite fortune ; depuis que la mort de Monſieur du *Rivet* m'avoit permis d'avoir ces vûës là, je croiois que nous pouvions paſſer nôtre vie enſemble ſans prendre de plus forts engagemens ; mais je vois bien que je me ſerois privé de bien de plaiſirs, & que je ne ſerai parfaitement heureux que quand je me ſerai donné entiérement à vous : Trop heureux encore que vous vouliez bien me recevoir, & me conſerver cette tendreſſe, que je n'avois point méritée, & que vous m'avez ſi généreuſement temoigné ! Allons, Madame, allons à l'Autel autoriſer tout ce que vous avez fait pour moi ? Quoi que mon in-

clination m'y entraîne, dit Madame du *Rhut*, je n'y iroïs jamais ſi je n'y voiois vôtre avantage, & vous vous ſouviendrez, Monſieur, que je ſuis la troiſiéme victime que mon Amour immole à vos intérêts. Oui, Madame, dit le reconnoiſſant Monſieur d'*Arnoux*, je me ſouviendrai toute ma vie que je vous dois tout; & vous verrez juſques où ira ma reconnoiſſance. Après cela, il s'aſſura d'un Prêtre qui les maria ſans bruit: & quelques jours après il prit la Poſte, pour ſe rendre auprès de Monſieur de *Seignelai*, au deſeſpoir de quitter ſa chéré Epouſe, qui avoit plus de ſoixante ans. Monſieur de *Seignelai* fut fort ſurpris d'un Mariage auſſi extravagant. Il ne douta plus que Madame du *Rhut* ne fût Sorciére, quoi qu'en diſe le Parlement de *Paris*: & Monſieur d'*Ar-*

d'*Arnoux* après avoir reçû les ordres de ce Miniſtre, revint trouver ſa chére Femme, plus amoureux que les *Amadis* des *Gaules*: & quoi qu'il y ait déja pluſieurs années qu'ils ſont enſemble, il ne s'eſt point démenti; il badine toûjours avec elle, la porte entre ſes bras; enfin, c'eſt une paſſion des plus fortes: Voila ce que je trouve de plus extraordinaire dans toutes les merveilles de la vie de Madame du *Rbut*, d'avoir ſû ſe faire aimer avec tant de paſſion & tant de conſtance dans un âge où l'on devroit cauſer que du dégoût. C'eſt le ſecond éxemple que le Siécle nous fournit; & je doute que l'on trouve le troiſiéme dans les ſuivans. Au reſte, Madame du *Rbut* à donné dans la dévotion; elle a fondé un Couvent d'hommes ſur une Montagne auprès de *Carpantras*,

ce ſont des eſpéces d'Hermitages. Elle a fait encore d'autres fondations ; & comme elle a beaucoup d'Amis, & de crédit, elle rend ſervice de fort bonne grace à quantité de perſonnes. Elle voit ſes Enfans bien établis : le Cadet recueillira tous les biens de Monſieur d'*Arnoux*, dont il à épouſé la Sœur ; & l'Aîné a lieu d'être content de ce que la vieille Madame d'*Arnoux* lui à laiſſé. Les ſentimens du Public ſont partagez ſur le chapitre de Madame du *Rhut*, à preſent Intendante d'*Arnoux*. Les uns la croient Sorciére, les autres Sainte ; & moi je crois qu'elle n'eſt, ni l'un, ni l'autre, mais ſeulement une Femme habile & adroite, qui a été aidée de la fortune. Vous en jugerez comme il vous plaira. Au reſte, il ſuffit ici d'être de *Paris* pour être obligé à ſavoir des nouvelles ;

velles ; les Dames de ce Païs ſont curieuſes ; on n'en eſt pas quite en leur aprenant des airs nouveaux, & en leur parlant de *Fontanges* & de *Falbalas* ; elles veulent ſavoir ce qui ſe paſſe à la Cour, & croiroient qu'on ne l'auroit jamais vûë que par le trou d'une lucarne, ſi on ne leur en déméloit pas toutes les intrigues. Comme je connois aſſez ce Terrain là, elles ont été juſques ici aſſez contentes de moi ; je leur ai dit tout ce que je ſavois ; mais enfin je ſuis épuiſée. Je liſois l'autre jour une de vos Lettres à une Dame qui me dit qu'elle avoit ouï parler du Marquis de *Laſſé*, que vous citez, & me pria de lui aprendre ſes Avantures, qui ont fait grand bruit dans le Monde. Je lui dis, comme il eſt vrai, que je n'en avois rien ſû que confuſément : mais je lui promis que je vous

prierois de me conter plus particuliérement ſon Hiſtoire. Elle s'y atttend, & je m'attens à cette marque de vôtre complaiſance. Je ne vous fais point valoir celle que j'ai euë de vous écrire une ſi longue Lettre, parce que j'ai beſoin que vous en aïez vous-même pour la lire. Adieu, aprenez-moi ce qui ſe paſſe ſur le ſujet de Mr. de *Cambrai*, & tous les travers que l'Archevêque de *Paris* ſe donnera par ſon zéle ſans connoiſſance: car, comme dit la Chanſon, tout *Noailles eſt imbécille.*

Je ſuis.

LETTRE VIII.

REPONSE.

JE vous tiens tout le conte que je dois de vôtre complaiſance, Madame. L'Hiſtoire de Madame du *Rhut* eſt ſi extraordinaire, que ſi je la tenois d'une autre que de vous, je la prendrois pour un Roman: je trouve que cette Femme a beaucoup de rapport avec l'Héroïne du tems; mais il ſeroit dangereux de preſſer trop la comparaiſon, & il eſt des gens dont il ne faut jamais parler: il ne tiendra pas à moi que vous ne contentiez la curioſité de vos Dames, & je vais commencer de la ſatisfaire ſur le ſujet du Marquis de *Laſſé*. Vous l'avez vû, & vous ſavez qu'il eſt bien fait, & a de fort

bonnes maniéres ; il quitta sa Province de bonne heure pour venir se montrer à *Paris* : il y fit de la dépense, se donna de grands airs, & par là il dérangea beaucoup ses affaires ; il avoit de l'ambition : & comme il crut que la Religion Protestante dans laquelle il étoit né, pourroit aporter quelque obstacle à sa fortune, il se fit Catholique pour se mettre à la mode. Son changement lui procura beaucoup d'Amis, & il étoit dans le plus beau chemin du monde, quand l'Amour l'arrêta : ce fut une Blanchisseuse nommée *Marie-Anne* qui fit cette belle Conquête. Cette Fille avoit un mérite infini, de la beauté, de l'esprit, un bon cœur ; enfin, il ne lui manquoit que de la naissance & du bien pour être une personne accomplie. Le vieux Duc de *Lorraine* avoit voulu l'é-

l'épouſer, & elle avoit refuſé de monter à ce rang, ne s'encroiant pas digne, & craignant de ne pouvoir pas s'y maintenir. Tout le monde avoit loué ſa prudence & ſa retenuë; & Monſieur de *Laſſé* qui l'aimoit à la fureur, débuta d'abord avec elle par propoſer le Mariage: mais il fut bien ſurpris quand elle le refuſa modeſtement. Elle étoit trop ſage pour qu'on pût imaginer d'autre moin de devenir heureux avec elle; ainſi Monſieur de *Laſſé* ſe trouva dans un fort grand embarras. Quoi! Mademoiſelle, lui dit-il un jour, vous ne voulez pas de moi, eſt-ce ma perſonne qui vous déplaît? Eſt-ce que ma fortune ne ſauroit vous acommoder? Il ne s'agit point ici des raiſons d'Etat, ni de Politique, je ſuis Gentilhomme, & non pas Prince; & outre que vôtre mérite répare

re ce qui pourroit manquer à vôtre naiſſance, celle d'une femme n'eſt pas fort néceſſaire, & il y a bien des Ducs & Pairs, & des Maréchaux de France, qui ont épouſé des Filles qui n'étoient pas de meilleure maiſon que vous, & qui à coup ſûr ne vous valoient pas. Enfin, je ſuis mon Maître, j'ai aſſez de bien pour vous rendre heureuſe, & pour ſupléer à ce que la fortune vous a refuſé: quelle raiſon avez-vous de me deſeſpérer? Et que faut-il faire pour vous plaire? Tout eſt fait, Monſieur, dît *Marie-Anne*, vous me plaiſez, je vous eſtime, je me croirois la plus heureuſe du monde avec vous; mais je ne veux pas acheter mon bonheur aux dépens du vôtre. J'ai refuſé les offres du Duc de *Lorraine* pour lequel je n'avois que la conſidération qu'on doit à ſon rang; vou-

lez-

kz-vous que je marque moins de généroſité à vôtre égard, & que je renverſe la fortune de l'homme du monde qui, ſi je l'oſe dire, m'eſt le plus cher : non, Monſieur, je ne vous conviens pas ; vôtre paſſion vous fait trouver toutes choſes aiſées : mais la mienne ne m'aveugle point : vôtre Maiſon eſt bonne ; mais il faut que vous faſſiez un bon Mariage pour la ſoûtenir, & le mien ne vous aporteroit ni Alliances, ni bien, & vous ne pourriez compter que ſur un repentir qui me mettroit au deſeſpoir, & auquel je ne veux pas vous expoſer : je ne vous demande qu'un peu de part dans vôtre eſtime, & je tâcherai de le mériter en n'abuſant point des bontez que vous avez pour moi. Après l'aveu que je viens de vous faire, vous voyez bien que je dois me

me défier de mon cœur : ainſi, Monſieur, je vous prie d'être généreux à vôtre tour, & de ne plus chercher à me voir. Monſieur de *Laſſé* eut beau dire, il ne pût jamais en tirer autre choſe ; & quoi qu'il fût au deſeſpoir de la reſolution de *Marie-Anne*, il ne pouvoit s'empêcher d'avoir de l'admiration pour elle. Elle évita avec ſoin les occaſions de le voir, & pour y être moins expoſée, elle ſe retira dans un Couvent. Il y avoit trois mois que Monſieur de *Laſſé* ne l'avoit vûë, quand il en reçut un Billet, par lequel elle le prioit de la venir trouver inceſſamment pour afaire preſſée. Il ne perdit pas un moment, & ſe rendit à la Grille avec tout l'empreſſement d'un homme fort amoureux, & l'eſpérance de trouver ſa Maîtreſſe dans les ſentimens qu'il avoit voulu lui inſ-

inſpirer : mais elle en avoit de bien plus deſintéreſſez. Dès qu'il entra elle lui demanda s'il l'aimoit encore? Et comme il lui faiſoit des proteſtations toutes paſſionnées : elle interrompit ſes tranſports & lui dit, que c'étoit par des actions, & non pas par des paroles, qu'elle voulut être perſuadé. Et comme il alloit lui promettre de tenter les entrepriſes les plus difficiles, & de prendre la Lune avec les dent pour ſon ſervice, elle éxigea de lui qu'il épouſeroit une perſonne extrêmement riche qu'elle lui avoit ménagée par les intrigues de quelques Religieuſes. Monſieur de *Laſſé* rejetta la propoſition ; l'Amour combattoit l'interêt dans ſon cœur : mais *Marie-Anne* ſe ſervit ſi-bien du pouvoir qu'elle avoit ſur le Marquis, que le Mariage ſe fit ainſi qu'elle l'avoit projetté.

Le

Le Marquis mena sa Femme dans ses Terres, & racommoda ses affaires par les grands Biens qu'elle lui apporta. *Marie-Anne* resta dans sa retraite, & pria le Marquis de ne la point troubler. Une année se passa toute entiére sans qu'il osât contrevenir aux défenses qu'elle lui avoit faites de lui écrire. Quand Madame de *Lassé* mourut, le Marquis qui n'avoit jamais eu pour elle que la considération qu'un honnête Homme doit avoir pour sa Femme, ne la suivit point au tombeau; & après avoir donné quelque tems à la bien-séance, il vint mettre aux piez de *Marie-Anne* son cœur & une fortune qu'elle avoit de beaucoup augmentée par ses soins. *Marie-Anne* hésita encore; mais enfin l'inclination qu'elle avoit pour Monsieur de *Lassé* l'emporta. Il tenoit d'elle tout le bien qu'il avoit

avoit eu de ſa prémiere Femme. Ainſi elle ne pouvoit plus ſe faire un ſcrupule de ne lui en point aporter, ni craindre qu'il en manquât, mais elle avoit d'autres délicateſſes : & quand il la preſſa de hâter ſon bonheur, elle ne put s'empêcher de faire ſes conditions. Si je vous aimois moins, lui dit-elle, je n'ouvrirois les yeux que ſur les avantages que vous m'offrez : mais, Monſieur, cela ne me ſuffit point, & mon bonheur dépend d'être aimée de vous : je veux croire que je le ſuis préſentement, & je ſerois ingrate ſi j'en doutois : mais qui me répondra de l'avenir ? Tout paſſe, & je vous aime avec tant de tendreſſe, que je ne pourrois, ſans mourir, voir la moindre diminution en la vôtre. Voyez, Monſieur, ſi vous pouvez vous accommoder d'une Femme qui

ſe donnant toute à vous, veut auſſi que vous ſoïiez tout a elle, & qui ne croiroit jamais pouvoir vous conſerver dans les tumultes d'une Cour auſſi déréglée que celle-ci : ma propoſition va vous faire peur, car c'eſt la même que le Miſantrope fit à ſa Maîtreſſe ; il faut, Monſieur, vous déterminer à venir paſſer des jours tranquiles dans vos Terres, ou renoncer pour toûjours à moi. L'amoureux Marquis conſentit à tout & devint poſſeſſeur de l'aimable *Marie-Anne*. Ils allérent à la Campagne faire retentir les Ecos, de leur bonheur. *Marie-Anne* n'en imaginoit point de plus grand, & n'auroit pas changé de condition avec la plus grande Reine de l'Univers. Mais le Marquis ſe laſſa de cette innocente vie, & trouva le moyen de faire revivre un ancien Procès, pour avoir

avoir un prétexte d'aller à *Paris*. *Marie-Anne* sentit vivement cette séparation. Elle avoit des pressentimens qui lui annonçoient quelque chose de funeste. Le Marquis tâcha de la rassurer par la tendresse de ses adieux, & partit fort content de revoir la Cour. Dès qu'il fut à *Paris*, il songea moins au Procès qu'à son plaisir. Dans le commencement il étoit régulier à écrire, mais après il se relâcha. *Marie-Anne* s'en plaignit tendrement, & dans sa mélancolie elle remplit des Bouts-rimez qu'elle envoia au Marquis, & que je puis aussi vous envoier, parce que je les sai par cœur. Les rimes sont assez mal-aisées, Madame *des Houliéres* les a remplis autrefois à la louange du Duc de *Saint Aignan*, les voici.

Je

Je vous aime Tircis, je l'atteſte,
Omnibus.
Vous n'en faites pas tant, & c'eſt ce qui me fâche;
Faut-il que vôtre ardeur chaque jour ſe relâche
Quand elle a de mes feux éxigé les Tribus.
Qui peut vous inſpirer un ſentiment ſi Lâche.
Que ne ſuis-je Daphné, *que n'êtes-vous* Phebus.
De quoi me ſert, mon rang, mon crédit, mon Quibus.
S'il faut que loin de vous ici mon frein je Mâche.
Vous ne m'écrivez plus, c'eſt un terrible Item.
Vous ne revenez point, voila le Tu autem.
Des peines de l'Amour l'abſence en eſt la Pire.
Vous à qui cet ingrat oſera dire Amo.
Ne vous y fiez pas, liſe qui voudra Lire.

Ce

Ce conſeil que j'écris, experto Calamo.

Le Marquis ne fut touché ni des Vers, ni de la Proſe de ſa Femme, qui ſût bien-tôt, par la renommée, que ſon Mari menoit à Paris une vie aſſez déréglée. Elle en fut ſi touchée, que, comme elle l'avoit bien prévû, toute ſa fermeté l'abandonna; elle ſe ſerra le cœur & mourut d'amour pour le plus ingrat de tous les hommes. Le Marquis reçut cette nouvelle dans le tems qu'il y penſoit le moins; & les remords qu'il eut d'avoir cauſé la mort d'une ſi vertueuſe Femme, réveillérent tout la tendreſſe qu'il avoit euë pour elle, & le mirent au deſeſpoir: il s'enferma dans un Couvent & vouloit ſe jetter à la Trape: mais comme les paſſions violentes ne ſont pas de durée, il ſe conſola &

revint tout de plus belle briller à la Cour, où il épousa la Fille naturelle de Monsieur le Prince. On ne dit pas qui est sa Mére ; mais tout le monde croit que c'est Madame la Comtesse de *Mare*, fille du Maréchal de *Grancé* ; & je vous renvoie pour sa Généalogie au Comte de *Bussi* qui a écrit les Amours de Monsieur le Prince, & de Madame de *Mare*. Voila, Madame, tout ce que j'en sai ; & c'est cette fraternité, quoi qu'à gauche, qui fait que le Marquis de *Lassé* est des plaisirs de Monsieur le Duc, & que Madame la Duchesse le soupçonne de lui en procurer qui ne sont pas à son avantage. Nôtre Archevêque fait toûjours des siennes. Il s'est joint à Monsieur de *Meaux*, pour seconder la vengeance de Madame de *Maintenon* : Il se mêle d'écrire contre

tre l'Archevêque de *Cambrai*, auquel on fait un nouveau crime d'un Livre intitulé, *Télemaque*, dont on le dit l'Auteur, & dans lequel on l'accuſe de parler contre le Gouvernement. Ce Livre eſt défendu, mais ſes défenſes ne ſervent qu'à le faire mieux vendre; tout le monde le veut avoir, & il n'y a rien de mieux écrit: c'eſt une imitation de l'Odyſſée d'Homére, & l'on prétend que ce ſont les Thémes qu'il donnoit à Monſieur le Duc de Bourgogne, qu'on a raſſemblez, & dont on a fait un volume. Il veut donner à ce Prince, né pour régner, l'idée d'une douce domination: & comme on n'y reconnoît pas celle d'à preſent, on croit que ce Prélat a voulu finement en faire la Critique. On feroit beaucoup mieux de profiter des conſeils qu'il fait

donner au Fils d'*Uliſſe* par *Mentor*, qui étoit la Déeſſe *Minerve* traveſtie en homme. Ce Livre eſt fort ingénieux, & l'on y peut trouver l'agréable & l'utile: je ne doute point que vous ne le voïez bientôt, ſi vous ne l'avez déja vû, & que vous n'en ſoïez contente. Adieu, continuons, s'il vous plaît, nôtre Commerce: je ne vous fais pas de complimens ſur la longueur de ma Lettre, que l'Hiſtoire de Monſieur de *Laſſé* a toute remplie.

Je ſuis.

LETTRE IX.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, de l'Hiſtoire de Monſieur de *Laſſé*: nos Dames l'ont lûë avec plaiſir. Nous plaignons le ſort de l'incomparable *Marie-Anne*, & blâmons fort la conduite du Marquis. Au reſte, je vous dirai pour nouvelle, que Madame d'*Urban* eſt de retour: elle fut d'abord à *Bagnols* chez un Parent de ſon Mari, le même qui avoit refuſé de demander une Lettre de Cachet pour la faire enfermer. Ce Parent l'a reçûë chez lui; & la planche étant faite, les autres n'ont point fait de façon de la voir; & ſon Mari qui l'aime toûjours, autoriſé par l'exemple de ſa Famille, a été la chercher à *Bagnols*, & l'a ramenée

menée chez lui. On n'a point parlé du passé. Madame d'*Urban* a donné à son Mari de bonnes raisons de son Voiage ; du moins il les a reçûës pour bonnes ; & ils sont de la meilleure intelligence du monde. La médisance ne la trouble point : & soit par la considération qu'on a pour Monsieur d'*Urban*, ou par principe de conscience, on garde un profond silence ; & il semble que le Rhône soit devenu le Fleuve *Lethé*, & que tout le monde ait perdu la mémoire dans *Avignon*. J'étois l'autre jour dans le Jardin du Commandeur *Maldachini*, qui est comme cette Maison de Polemon, dont il est parlé dans Cassandre, un vrai Théatre où il se passe tous les jours quelque nouvelle Scéne ; je m'y promenois en bonne Compagnie, quand nous vîmes arriver un Cavalier beau

&

& bien fait, qui chercha Madame d'*Urban* dans tous les coins du Jardin; & dès qu'il l'eût trouvée, il se jetta à son cou & l'embrassa tendrement. Comme Monsieur d'*Urban* étoit présent à ces caresses, elles ne pouvoient pas nous être suspectes; & nous crûmes qu'il falloit que ce Gentilhomme fût son proche parent. Il l'étoit éfectivement, car c'étoit son Pére: je ne fus jamais si surprise, que quand je l'apris. J'étois si fort prévenuë contre lui que mon imagination m'en avoit donné une idée affreuse: je me l'étoit imaginé à faire peur, avec des yeux hagards & une mine féroce. D'ailleurs, comme il y a long-tems que j'ai entendu parler de lui, je m'étois figuré qu'il devoit être décrépit, & j'étois étonnée de voir un homme qui ne paroissoit pas avoir quarante ans, quoi que je croïe

qu'il passe les cinquante, beau comme un Ange, & la phisionomie du monde la plus douce. Avec cela je me sentois une secrette horreur pour lui, quand je pensois à la fin déplorable de sa femme. Il avoit avec lui un homme petit, camard, & qui n'étoit ni beau, ni de si bonne mine que lui. Monsieur & Madame d'*Urban* leur firent beaucoup d'honnêtetez, & les menérent dans leur maison. Nous primes chacun aussi le chemin des nôtres: & dès le soir on ne parla dans *Avignon* que de l'arrivée du Marquis de *Ganges*, & de celle de son Frére; car le petit homme que j'avois vû, étoit le Comte de *Ganges*, Colonel du Régiment de Dragons du *Languedoc*, & Mari de cette belle *Gevaudan* Maîtresse du Cardinal de *Bonsi*, avec laquelle il venoit de se brouiller. C'étoit à lui à qui le

le Roi avoit autrefois donné la confiſcation des Biens de Monſieur de *Ganges*; & il avoit eu la généroſité de les rendre au Fils dès qu'il l'avoit vû en âge d'en pouvoir joüir. Ce jeune Marquis ſe maria, comme vous l'avez ſû, avec une Fille de Condition, riche & aimable, qu'il mena à *Ganges*, où il la laiſſa pour aller joindre ſon Régiment & remplir ſes devoirs. Monſieur de *Ganges* le Pére étoit dans ce Château, où on le toléroit, parce qu'on ne penſoit plus à cette affaire, & qu'il n'y avoit perſonne qui y fût aſſez intéreſſé pour vouloir ſe déclarer ſa Partie, & l'obliger à garder ſon Ban. Dans les commencemens il ſe tenoit caché: mais depuis quelque tems il avoit trouvé le ſecret de plaire à Monſieur de *Baville*, en forçant ſes Vaſſaux à aller à la Meſſe. Cet Intendant lui

écrivoit souvent là-dessus, & le faisoit même venir à *Montpellier* pour conférer avec lui, & cette Protection faisoit qu'il ne se cachoit plus. Son Fils lui recommanda tendrement son Epouse, qu'il laissoit sous sa conduite. Mais comme elle étoit nouvelle Catholique, & qu'il vouloit signaler son zéle, il lui ôta d'abord une fille qu'elle aimoit beaucoup, & qui étoit depuis long-tems auprès d'elle. La jeune Marquise dissimula son chagrin, & en reçut encore quelques-uns de cette nature : elle étoit seule dans le Château avec le terrible Beau-Pére, auquel tout obéissoit là-dedans, & elle ne pouvoit se voir tête à tête avec lui à table dans le même appartement où sa Belle-Mére avoit fini ses jours d'une maniére si tragique sans craindre pour les siens. Mais elle eut en-

encore bien plus de peur quand elle trouva dans ce Beau-Pére un Amant paſſionné. Elle fut extrémement embaraſſée ſur la conduite qu'elle devoit tenir. Son devoir & ſon inclination lui défendoient de flater une paſſion ſi criminelle ; mais il étoit dangereux d'irriter un homme chez lequel les paſſions produiſoient de terribles effets, dont on avoit de triſtes éxemples. La jeune Marquiſe ne ſavoit comment ſe tirer d'un pas ſi gliſſant. Si elle avoit propoſé quelque voiage, le prétexte de la Religion en auroit fourni à ſon Beau-Pére pour l'empêcher de partir ; elle ne ſavoit à qui ſe confier, tout lui étoit ſuſpect dans ce Château. Le Baron de *Moiſac* ſon Pére étoit nouveau Catholique comme elle, & avoit même beaucoup ſouffert pour la Religion ; & ainſi elle jugea bien

que ſi elle lui écrivoit, ſon Beau-Pére ouvriroit ſes Lettres, & s'en feroit un mérite auprès de l'Intendant, qui le loüeroit de cela, bien loin de l'en blâmer, car tout eſt permis quand il s'agit de contribuer à la propagation de la Foi. Il ne reſtoit plus qu'un reméde à tous les maux de la Marquiſe, encore n'en pouvoit-elle attendre qu'un effet bien lent: elle y eut pourtant recours; c'étoit décrire à ſon Mari. Il étoit ancien Catholique; ainſi il n'y avoit point de prétexte pour ouvrir les Lettres. Le Marquis reçut celle que ſa Femme lui écrivit là deſſus. Il frémit quand il ſongea au danger auquel elle étoit expoſée! & n'écoutant que ſon premier mouvement, il prit la Poſte & fut à Paris ſe jetter aux pieds du Roi, pour le prier d'obliger ſon Pére à retourner dans ſon éxil,

& promit à Sa Majesté de lui faire tenir tout ce qui lui seroit nécessaire dans quelque lieu du monde qu'il voulût se retirer. Le Roi parut surpris quand il aprit que Monsieur de *Ganges* avoit rompu son Ban, & ordonna, si on le trouvoit dans le Roïaume, qu'on lui fît tout de nouveau son Procès. L'action du Fils a été mal interprétée par ceux qui n'ont pas sû ses raisons : le Roi l'a blâmée ; & je ne saurois l'excuser, quoi que j'entre beaucoup dans sa peine. Cependant, le Comte de *Ganges* qui étoit à la Cour aprit ce qui s'y passoit contre son Frére, & vint en Poste à *Ganges* le tirer du Château pour le conduire à *Avignon*, où il ne faisoit que d'arriver quand nous les vimes entrer dans le Jardin du Commandeur *Maldachini*. Madame d'*Urban* fit tout ce qu'elle pût

pour engager ſon Pére à reſter à *Avignon*; mais ce ſejour ne convenoit pas à la ſituation dans laquelle il ſe trouvoit, & il choiſit celui de l'*Iſle* qui eſt une petite Ville anchantée auprés de la Fontaine de *Vaucluſe*. Le Comte de *Ganges* ſon frére que le chagrin d'être brouillé avec ſa Femme rend tout à fait ſolitaire, l'a ſuivi dans ſa retraite; & on a fait beaucoup moins d'attention à leur départ qu'à l'arrivée de Monſieur de *Phelippeaux* fils de Monſieur de *Pontchartrain*, Contrôleur général des Finances, & par conſequent fils de la Fortune. Quoi qu'il ne ſoit ni beau, ni gentil, toutes nos Dames ſe ſont miſes ſous les armes pour en faire la Conquête, & les Meſſieurs ſe ſont empreſſez à luì faire leur Cour. Le Marquis des *Eſſarts*, qui, quoique riche & ſans enfans, a pour-

pourtant toûjours quelqu'idée de Fortune dans la tête, a ſuivi ce petit Godelureau dans la tournée qu'il va faire, & il lui eſt arrivé auprès de *Montpellier* une Avanture aſſez drôle, mais qui n'étoit pas réjouïſſant pour lui. Monſieur de *Philippeaux* voulut aller viſiter le Port de *Cette*; Monſieur de *Baville* les accompagna, & le Courtiſan des *Eſſards* fut du voyage. On prit une Chaloupe pour faire certain trajet ſur l'Etang qui joint dans cet endroit la Mediterrannée. Le vent ſe trouva contraire; enfin l'on fut plus long-tems qu'on n'avoit compté à faire ce trajet. On ſe conſola de ce retardement, parce qu'on avoit fort bien dîné avant de s'embarquer, par les ſoins de Monſieur de *Baville*: mais le pauvre Marquis qui, comme grand mangeur, a beſoin, après la digeſtion, d'aller à la chai-

chaiſe percée, ſe trouva fort embaraſſé dans cette Chaloupe qui étoit fort petite, & où il n'y avoit pas le moindre petit recoin. Il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour ſe retenir, car il n'y avoit pas moien d'aborder nulle part: il pâliſſoit: il rougiſſoit, & on le voioit faire des contorſions éfroiables. On le frota d'Eau de la Reine de Hongrie; tout cela ne faiſoit rien; & enfin il tomba en foibleſſe, & l'on s'apperçut à certaines exhalaiſons, de la cauſe de ſon mal. Monſieur de *Phelippeaux* le blâma de n'avoir pas expoſé ſes beſoins; & pour y remédier lui permit de mettre ſon derriére à l'air, & de s'aſſeoir ſur le bord de la Chaloupe. Des *Eſſards* profita au plus vîte de cette permiſſion que la nature n'avoit pas tout à fait attenduë: car comme la ſcéne ſe paſſoit en public, on

vit

vit ſes Bas & ſa Culotte dans un fort grand deſordre, & il eut le chagrin de voir que toute la Compagnie rioit à ſes dépens. Monſieur de *Phelippeaux* n'en rit pas long tems; car en approchant les Galéres de *Cette*, l'éclat d'une certaine Machine qu'on avoit fait jouer pour lui faire honneur, lui fit ſauter un œil de la tête. Heureuſement c'étoit le poſtiche: mais ſi le coup avoit fait demi tour à gauche il l'auroit envoïé ſur le champ aux Quinze-vingts: ſon Valet de chambre tira d'un Portemanteau un œil pareil à celui qui venait d'être emporté, le mit en place, & un moment après il n'y parut plus. Voïez comme il eſt bon d'uſer de proviſions. Des *Eſſards* auroit bien voulu auſſi avoir fait proviſion de Culottes; mais il falut prendre patience, & reſter dans ſon ordure.

dure juſques à *Montpellier* où il changea de tout, & fut chez le Comte de *Broglio* qui donnoit une Fête magnifique à Monſieur de *Phelippeaux*. Ce Comte commande les Troupes en *Languedoc* : il eſt Beau-Frére de Monſieur de *Baville* Intendant de cette Province, qui trouve le ſecret, en faiſant prendre de tems en tems quelques Prédicans, de perſuader à la Cour que le ſéjour de ſon Beau-Frére en Province eſt fort néceſſaire, & lui donne par là le moyen de faire ſubſiſter & même d'établir une groſſe Famille, & d'amaſſer encore de l'argent. L'Intendant ne s'oublie pas non plus, il a ſoin de bien remplir les coffres ; & l'on prétend qu'il n'eſt pas moins avide d'argent que du ſang des Huguenots, & qu'il ne répand l'un que pour ramaſſer l'autre. La Comteſſe de *Ganges* étoit de

la Fête de Monſieur de *Broglio*. Quoi quil n'y ait pas grande amitié entr'eux, elle ne paroiſſoit pas chagrine, à ce qu'on dit, de l'abſence de ſon Epoux qui ſe conſume en regrets dans cette Contrée. On dit que cette Dame eſt très belle, quoi que ce ne ſoit plus un tendron. Je compte d'aller bien-tôt à *Montpellier*, & j'ai grande envie de voir cette Dame & ſon Cardinal qu'on dit être encore bien aimable. J'ai beaucoup entendu parler de leurs intrigues; & dès que j'en ſaurai les particularitez je vous en ferai part, puis que mes Nouvelles vous font plaiſir. Donnez-moi, s'il vous plaît, toûjours des vôtres. On me fait ici tous les jours cent queſtions ſur le chapitre de Madame de *Maintenon*: l'on me demande qui elle eſt? D'où elle ſort? quel ſont ſes Parens? j'avouë

que

que je ne sai pas tout, mais je n'oserois le leur avouer pour mon honneur : je sai qu'elle est Veuve de *Scaron*, & puis c'est tout ; & je n'ai jamais été curieuse de savoir sa Généalogie ; & excepté son Frére que tout le monde connoît, je l'avois toûjours regardée comme *Melchisédec*. Tirez-moi d'affaire là dessus en m'apprenant ce que vous en savez : informez-vous vous même de ce que vous ne savez pas ; & sur tout faites-vous donner de bons Mémoires : car il est essentiel dans les choses de fait d'accuser juste, sur tout en Province où on fait beaucoup plus d'attention à ces sortes de choses. Je suis, Madame, &c.

LETTRE X.

RE'PONSE.

VOus me demandez beaucoup plus que vous ne penſez, Madame, quand vous voulez que je vous faſſe l'Hiſtoire de Madame de *Maintenon*. Perſonne juſques-ici n'a oſé l'entreprendre; & l'entrepriſe eſt hardie à tous égards, puis qu'il y aura un jour de quoi occuper les meilleures Plumes, & que comme je vous l'ai déja dit, il eſt dangereux de parler de certaines gens. Toutes ces conſidérations ne m'empêcheront pas, comptant ſur vôtre diſcrétion, de vous donner des marques de ma confiance; & je vais vous dire tout ce que je ſai de Madame de *Maintenon*.

Elle

Elle s'appelle Françoiſe *Daubigné :* elle eſt Demoiſelle, & Monſieur *Daubigné* ſon Grand-Pére étoit homme de mérite & de conſidération : il étoit de la Religion Proteſtante, & ſon corps eſt enterré dans l'Egliſe Saint Pierre de Généve. Le Pére de nôtre Héroïne étoit fils de cet illuſtre *Daubigné*. Dans ſa grande jeuneſſe il eut le malheur de tomber dans les mains de la Juſtice : je ne ſai pas bien pour quel cas ; mais je ſai qu'il en auroit éprouvé les rigueurs, & qu'il alloit de ſa vie, ſi la fille du Concierge, touchée de ſon mérite, & de ſon malheur, ne ſe fût déterminée à lui procurer ſa liberté. Cette Fille étoit fort aimable & fort généreuſe. Monſieur *Daubigné* qui connoiſſoit ſon bon cœur, & le beſoin qu'il avoit de la ménager, prenoit grand ſoin de lui plai-

plaire, il y réüſſit. Et quand il crut pouvoir compter ſur ſa tendreſſe, il lui offrit une vie qu'il ne pouvoit conſerver que par ſon moïen, & lui jura que c'étoit l'eſpérance de la paſſer avec elle qui la lui faiſoit ſouhaiter. La Belle attendrie par un diſcours ſi obligeant s'aſſûra par des ſermens, des paroles qu'il venoit de lui donner, & lui promit de le faire ſortir de priſon, d'en ſortir avec lui, & de le ſuivre juſques aux Antipodes s'il étoit néceſſaire, pourvû qu'à la premiére occaſion il l'épouſât en bonne forme. Ainſi convenus de leurs faits, ils ne ſongerent plus qu'à leur liberté. Monſieur *Daubigné* s'en remit aux ſoins de ſa Maîtreſſe qui prit des meſures ſi juſtes, que peu de jours après, elle l'avertit de ſe tenir prêt pour la nuit ſuivante.

Elle

Elle en avoit choisi une fort obscure pour favoriser son dessein ; & après avoir fait passer son Amant à tâtons par des lieux où l'Amour lui servit de guide, enfin elle le mena dans une ruë où des chevaux les attendoient avec un homme de confiance qui les conduisit avec toute la diligence possible en lieu de sûreté, où Monsieur *Daubigné*, qui avoit les sentimens d'un fort homme de bien, s'aquita de la promesse qu'il avoit faite à sa Maîtresse, & l'épousa publiquement. Leur fuite avoit fait grand bruit dans le lieu d'où ils étoient partis: on avoit couru après eux ; mais enfin, voïant qu'il n'y avoit pas moïen de les ratrapper, il n'en avoit plus été parlé, & Mr. *Daubigné* & sa nouvelle Epouse jouïssoient dans leur azile, des douceurs de la liberté. Elle avoit pris tout

tout ce qu'elle avoit pû chez elle, & avoit plié la Toilette de ſa Mére. Ils firent argent de tout, & tant qu'il dura nos nouveaux Mariez ſe trouvérent les plus heureux du monde. Mais les fonds n'étant pas fort conſidérables, ils furent auſſi bien tôt épuiſez; & comme on ne vit pas de tendreſſe, Monſieur *Daubigné* ſe trouva dans un danger auſſi grand que celui auquel il avoit échappé, puis qu'il étoit à la veille de mourir de faim. Toute ſa douleur étoit de voir que ſa chére Femme y étoit expoſée, & une petite créature qui étoit le fruit de leurs Amours, & qui ſembloit deſtinée à perdre le jour avant que de l'avoir vû. Dans cette dure extrémité Monſieur *Daubigné* prit un deſſein bien dangereux: mais comme il n'y avoit du riſque que pour lui ſeul, il l'exécuta ſans conſul-

ter ſa Femme, & revint en *France* pour tâcher de ramaſſer quelques effets, & de trouver les moiens de la faire ſubſiſter, contant dès qu'il auroit pû faire une petite ſomme, de la venir retrouver. Il croioit même, comme on ne penſoit plus à lui dans le Païs, de pouvoir, par le moien de quelqu'Ami, y reſter *incognito*: mais tout cela lui réüſſit très mal, puis qu'il tomba en de mauvaiſes mains qui le trahirent & le livrérent de nouveau à celles de la Juſtice. Monſieur *Daubigné* n'avoit point pris congé de ſa Femme, & elle n'avoit ſû ſon deſſein que par une Lettre qu'il lui avoit écrite de la premiére couchée. Cette nouvelle la fit trembler pour la vie d'un Epoux qui lui étoit ſi cher, & elle étoit dans des inquiétudes terribles quand elle apprit le malheur qu'elle avoit eu

eu tant de raiſon de craindre, & qu'on lui manda que ſon Mari avoit été remis en priſon. S'il étoit vrai qu'on pût mourir de douleur, Madame *Daubigné* ſeroit ſans doute morte dans ce quart-d'heure là, mais elle s'arma de conſtance, & ne pouvant pas ce flater de le tirer une ſeconde fois du péril où il étoit, elle réſolut du moins de le partager avec lui; & quelque riſque qu'il y eût à ſe mettre en chemin dans une groſſeſſe avancée, elle ne voulut rien ménager, & partit en diligence pour ſe rendre auprès de ſon Mari, & ſe remit volontairement priſonniére avec lui. Ce fut là qu'elle accoucha de cette fameuſe Fille dont la fortune fait l'étonnement du Siécle. Les Parens de Monſieur *Daubigné* mécontens de ſa conduite & de ſon Mariage, l'avoient abandonné, & Madame de

Villete ſa Sœur fut la ſeule qui le vint viſiter. Elle fut touchée de l'état où elle le trouva, manquant des choſes les plus néceſſaires : mais ce qu'il y avoit de plus triſte, c'étoit de voir cette pauvre petite enfant couverte de méchans haillons expoſée aux horreurs de la faim, & qui par ſes cris languiſſans auroit attendri les ames les plus dures. La miſére & le chagrin avoient entiérement ôté le lait a Madame *Daubigné*, qui n'aiant pàs le moien de donner autre choſe à ſa fille, s'attendoit à tous momens à la voir expirer de faim dans ſes bras. Madame de *Villete* avoit une petite fille qui enſuite a été Madame de *Sainte Hermine*; & comme ſa nourrice avoit beaucoup de lait, elle emporta la petite *Daubigné* chez elle, & la nourrice de ſa fille les nourrit toutes deux. Madame de *Villete*

lete envoya auſſi à ſon Frére, du linge pour lui & pour ſa femme ; & quelque tems après Mr. *Daubigné* trouva moien, en changeant de Religion, de ſortir de priſon, & il en fut quite pour ſortir du Royaume. Comme il ne comptoit pas d'y remettre les piez de ſes jours, il tâcha de ramaſſer de quoi faire un long Voyage, & s'embarqua avec ſa Famille pour l'*Amérique*, où il a vécu en repos avec ſa Femme, donnant tous leurs ſoins à l'éducation de leurs enfans. Ils ont beaucoup mieux réüſſi dans ceux qu'ils ont pris pour la fille, qui eſt aſſurément un prodigue d'eſprit. Le Fils qu'on appellé à preſent le Comte *Daubigné* n'en manque pas : mais on peut dire avec vérité, que le mérite eſt tombé en quenouille dans cette Famille. Monſieur & Madame *Daubigné* moururent dans

leur éxil, & laiſſérent leurs enfans aſſez jeunes. La fille qui étoit l'aînée, & qui étoit déja fille faite, preſſée du deſir qui eſt commun à tous les hommes de revoir leur Patrie, & de l'eſpérance de pouvoir recouvrer quelque bien chercha les moiens de revenir en *France*; & trouvant un Vaiſſeau qui étoit prêt à prendre cette route, elle y entra & vint débarquer à *la Rochelle*. De là elle prit le chemin du *Poitou*, & fut trouver Madame de *Villete* ſa Tante, à laquelle elle ſavoit qu'elle devoit la vie. Madame de *Villete* la reçut tendrement; & après lui avoir dit qu'elle ne devoit pas eſpérer de recouvrer les biens de ſon Pére, qui avoient été tous diſſipez & conſumez par la Juſtice, elle lui dît qu'elle pouvoit reſter dans ſa maiſon, où elle ne manqueroit jamais de pain.

pain. Mademoiſelle *Daubigné* accepta l'offre de ſa Tante, & tâcha, par toutes ſortes de ſervices, de ſe rendre néceſſaire à une Perſone de laquelle elle ne pouvoit ſe paſſer. Elle s'attacha ſur tout à ſe faire aimer de cette Couſine dont elle avoit ſuccé le même lait; & pour leur plaire elle témoigna beaucoup d'envie de connoître la Religion de ſes Péres: elle demanda à voir des Miniſtres, & à aller au Prêche; & en peu de tems elle parut s'accommoder beaucoup de la Doctrine des Proteſtans, & l'on ne doute point qu'elle n'eût embraſſé cette Religion, ſi des Parens de ſon Pere qui étoient Catholiques, & qui l'avoient abandonné dans ſes diſgraces, & ne lui avoient pas offert à elle le moindre ſecours dans ſes beſoins, ne ſe fuſſent aviſez, pour faire leur cour, d'avertir les Puiſſances

du danger auquel le salut de Mademoiselle *Daubigné* étoit exposé, & de demander un ordre pour la faire mettre chez des Catholiques. Cet avis fut fort bien reçû de la Cour, qui ordonna que Mademoiselle *Daubigné* sortiroit de chez Madame de *Villete* pour être mise auprès de ses Parens officieux & zelez. L'ordre fut éxécuté, & Mademoiselle *Daubigné* fut arrachée avec violence des bras de Madame de *Villete* sa Tante, qui étoit la seule qui avoit pris soin d'elle. Elle pleura beaucoup en s'en séparant, & lui protesta, & à sa Cousine, qui avoit déja épousé Monsieur de *Sainte Hermine*, qu'elle conserveroit toûjours, avec le souvenir de leurs bienfaits, les impressions avantageuses qu'elle avoit prises de leur Religion, pour faire paroître l'un & l'autre en tems & lieu. Sa Tante

& ſa Couſine qui n'avoient jamais ſongé à faire aucune violence là-deſſus à ſes inclinations, quoi qu'on voulût les en accuſer, l'embraſſérent tendrement ſans oſer inſiſter ſur cet article. Elle fut conduite chez une Parente qui avoit un Procès à Paris, & qui étant obligée d'y aller, mena Mademoiſelle *Daubigné* avec elle, comptant que par ſon eſprit, & par les agrémens de ſa Perſonne, elle pourroit lui devenir utile dans ſes ſollicitations. Cette Dame prit à Paris une Chambre garnie dans la même maiſon où le fameux *Scaron* étoit logé. Elle fit connoiſſance avec lui, & le pria, un jour qu'elle devoit ſortir ſeule, de permettre que Mademoiſelle *Daubigné* deſcendît dans ſon appartement, le regardant comme un chaperon auprès duquel ſa Couſine pouvoit plûtôt gagner que perdre.

Chacun ſait que *Scaron* n'avoir rien de ſain que l'eſprit ; qu'il étoit *cul de jatte*, *torticoli*, & que toutes ces infirmitez lui avoient fait prendre le tître de *malade de la Reine*, tître qui lui valoit cinq cens écus de penſion. Ainſi la vertu d'une Demoiſelle ne couroit pas grand riſque avec lui. *Scaron* fut charmé de l'eſprit de Mademoiſelle *Daubigné*. Sa Parente la menoit avec elle quand elle ſortoit en Fiacre pour ſolliciter ſes Juges : mais quand elle alloit chez ſon Procureur, ou chez des Avocats, elle laiſſoit Mademoiſelle *Daubigné* auprès de *Scaron*, & ſortoit ſeule dans une Chaiſe à porteurs. *Scaron* qui avoit occaſion de voir ſouvent Mademoiſelle *Daubigné*, & qui découvroit tous les jours en elle de nouveaux agrémens, fut ſi touché des malheurs qui avoient com-

commencé à la persécuter, même avant qu'elle fût au monde, & qu'elle avoit eu l'adresse de lui conter d'une maniére à donner de la compassion aux plus insensibles, qu'il résolut de travailler à lui donner du repos en lui donnant de quoi se faire Religieuse. Mais après y avoir mieux pensé, il s'avisa de lui proposer une alternative à laquelle elle ne se seroit pas attenduë. Mademoiselle, lui dit-il un jour que sa Parente l'avoit, selon sa coûtume, laissée auprès de lui, je suis très sensible à tous les chagrins que vous avez eus, & à la situation où vous êtes, & il y a déja quelques jours que je rêve aux moyens d'y remédier. Je croi enfin en avoir trouvé deux, vous choisirez celui qui vous accommodera le mieux, ou les rejetterez tous deux, s'ils n'y en a point qui vous accom-

mode ; je voudrois être en état de vous procurer une fortune telle que vous la méritez ; mais la mienne eſt trop bornée pour cela : & tout ce que je puis vous offrir, c'eſt de la partager avec moi, ou de choiſir un Couvent où je païerai vôtre Dot. Je voudrois pouvoir faire mieux : voyez, Mademoiſelle, conſultez-vous, je ſai que je ſuis un vilain Monſieur, mais je ne puis pas me refondre, & je me donne tel que je ſuis ; je vous aſſûre même que tel que je ſuis, je ne me donnerois pas à une autre, & qu'il faut que je vous eſtime beaucoup pour que vous aïez pû m'inſpirer l'envie de me marier, qui eſt aſſurément la choſe du monde à laquelle j'avois le moins penſé. Voyez donc, déterminez-vous, ou à reſter comme vous êtes ſans vous en plaindre, puis que ce

ſera par vôtre choix, où à vous faire Religieuſe, où à devenir ma Femme. Mademoiſelle *Daubigné* remercia Monſieur *Scaron* comme elle le devoit. Elle ſentoit trop bien le deſagrément d'être ſur le compte d'autrui, pour ne pas ſouhaiter un établiſſement, qui, s'il ne pouvoit pas être fort avantageux, lui aſſurât du moins du pain: ainſi ne ſe ſentant pas ſans doute de vocation pour être Religieuſe, elle dît ſans héſiter à Monſieur *Scaron*, qu'elle lui avoit trop d'obligation pour ne pas choiſir le parti qui la mettroit en état de pouvoir, par ſes ſoins, lui témoigner ſa reconnoiſſance. *Scaron* qui ſe faiſoit une idée agréable de paſſer ſa vie avec une Perſonne qui lui plaiſoit beaucoup, fut fort content de ſa réponſe. Ils convinrent qu'il demanderoit dès

le ſoir même l'agrement de ſa Parente, qui le donna de tout ſon cœur; & ce Mariage qui fut bien-tôt fait, a été le commencement de la fortune de Madame de *Maintenon*. Elle vécut avec cet illuſtre Mari d'une maniére fort douce. Il avoit de quoi vivre, & ainſi elle ne manqua jamais de rien: mais comme ſes revenus étoient attachez à ſa vie, elle perdit tout en le perdant, & ſe retrouva dans le même état où elle étoit avant de l'avoir épouſé. Elle entra aux Hoſpitaliéres de la Place Royale, où les Amis de ſon défunt Mari prenoient ſoin d'elle. Ce fut là que commença l'amitié qu'elle à toujours conſervée pour une Religieuſe nommée Madame de *Saint Baſile* qu'elle va encore très ſouvent voir, au Couvent de la Raquette où elle eſt preſentement; car il

faut

faut dire à la louange de Madame de *Maintenon*, qu'elle a l'ame reconnoiſſante, & que dans ſa grande fortune elle s'eſt toûjours ſouvenuë de ſes anciens Amis, & des Perſonnes auxquelles elle a eu autrefois quelque obligation. Voiez tout ce qu'elle a fait pour Monſieur de *Villete*, & pour Madame de *Sainte Hermine*, quand le changement de Religion a levé l'obſtacle qui s'oppoſoit à l'envie qu'elle avoit de lui faire du bien. Elle a marié ſa fille au Comte de *Malli* & lui a donné des millions : elle a comblé de biens *Sainte Hermine*; Monſieur de *Villete* eſt dans les plus grands Emplois, & s'il n'avoit pas, ſur ſes vieux jours, gâté ſa fortune par un mauvais Mariage il auroit pû la pouſſer plus loin. Le petit *Murcé* ſon fils vient d'épouſer, par les ſoins de Madame de *Maintenon*, la

la fille de Monſieur le *Moine*, Lieutenant Général de *Chaumont*, qui eſt une très riche Héritiére. Une des conditions étoit, que Madame de *Maintenon* rendroit une viſite à l'Accordée, ce qui a été éxécuté de bonne foi; & Madame de *Maintenon* a été ſur le Quai d'*Alençon* chez le bon Homme Monſieur le *Moine*, qui avoit aſſemblé tous ſes Parens pour les rendre témoins de l'honneur qu'il avoit de la recevoir ſous ſon toict. Mais cette digreſſion m'a fait faire un peu trop de chemin, & il faut aller retrouver Madame *Scaron* dans le Couvent de la Place Royale, où nous l'avons laiſſée. Les Amis de ſon Mari faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour engager la Cour à lui continuer la Penſion dont feu Monſieur *Scaron* avoit joüi pendant ſa vie, & pour cela on préſentoit

toit des Placets au Roi qui commençoient tous par, *la Veuve Scaron ſupplie très humblement Vôtre Majeſté.* Tous ces Placets ne produiſoient rien, & le Roi en étoit ſi ennuyé qu'il diſoit quelquefois, entendrai-je toûjours parler de la Veuve *Scaron ?* Un ſi mauvais ſuccès ne rebuta point les Amis de Madame *Scaron.* Elle ſortit de ſon Couvent & fut loger à l'Hôtel d'Albert, où l'on avoit toûjours eu beaucoup de conſidération pour ſon Mari. C'eſt là que lui arriva une choſe fort remarquable, qui a été ſûë de peu de perſonnes, & que je puis vous garantir très vraie. Il y avoit des Maſſons qui travailloient à l'Hôtel d'Albert, aſſez près de l'apartement de Madame *Scaron.* L'un d'eux entra dans ſa chambre, & y trouvant deux ou trois Dames qui étoient venuës voir Madame

Sca-

Scaron, il la pria de lui donner une Audience particuliére. Elle le mena dans un cabinet où il lui dît tout ce qui lui devoit arriver. Je ne sai d'où lui venoît cette connoissance que l'événement a si-bien justifiée : mais Madame *Scaron* trouva si peu d'aparence à l'accomplissement de cette Prophetie, qu'elle n'y ajoûta pas beaucoup de foi. Elle parut pourtant un peu émûe quand elle vint rejoindre ses Amies qui lui dirent d'abord, il faut que cet homme vous ait apris quelque chose de bien agréable ; car vous paroissez plus gaie que tantôt ? J'aurois bien lieu de l'être, dit Madame *Scaron*, si je pouvois compter sur ce que cet homme m'a promis. Et que vous a-t-il donc promis, s'écriérent ces Dames, ne peut-on pas le savoir ? Non, dit Madame *Scaron* en riant :

mais

mais en cas que cela doive arriver vous ſerez bien de me faire d'avance vôtre cour. Les Dames curieuſes n'en pûrent jamais apprendre davantage : mais Madame *Scaron* fit confidence de tout ce que le Maſſon lui avoit prédit à une Amie pour laquelle elle n'avoit rien de caché, & c'eſt de cette Amie qu'on l'a ſû, quand il n'a plus été néceſſaire d'en faire un ſecret, & que l'évenement à rendu la choſe publique. Quelque tems après on conſeilla à Madame *Scaron* de chercher à s'inſinuer auprès de Madame de *Monteſpan*, qui étoit Maîtreſſe du Roi, & pouvoit tout ſur ſon eſprit. Madame *Scaron* lui fut préſentée & lui parla avec tant de grace, que Madama de *Monteſpan* touchée de l'état où elle la voioit, réſolut de l'en tirer, & voulut ſe charger de donner un Placet

cet pour elle au Roi. Voila les Placets de la Veuve *Scaron* qui reparurent tout de plus belle. Quoi ! dit le Roi en riant, encore la Veuve *Scaron* ! je ne verrai donc jamais autre chose ! En vérité, Sire, dit Madame de *Montespan*, il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler, & il est étonnant que Vôtre Majesté n'ait rien fait pour cette pauvre Femme qui mérite sans doute un meilleur sort par elle-même, & par la mémoire de son Mari. Le Roi qui ne cherchoit qu'à plaire à Madame de *Montespan*, accorda à Madame *Scaron* tout ce qu'elle demandoit. Madame *Scaron* vint remercier Madame de *Montespan*, qui la trouva si fort à son gré qu'elle voulut la presenter au Roi, & ensuite elle lui proposa de la donner pour Gouvernante à leurs Enfans. Le Roi

Roi y consentit, & Madame *Scaron* se servit si bien de son esprit, & de tous ses avantages, qu'elle gagna entiérement le cœur & la confiance de Madame de *Montespan*, & devint sa Favorite. Madame de *Montespan* qui n'avoit plus rien de caché pour Madame *Scaron*, la fit appeller un soir & lui dit, qu'elle se trouvoit dans un fort grand embaras. Elle venoit de recevoir un Billet du Roi auquel il falloit répondre sur le champ : Et quoi qu'elle ait beaucoup d'esprit elle ne savoit dans ce moment là comment s'y prendre. Il est quelquefois des tems où l'on ne sauroit appliquer son esprit, & Madame de *Montespan* étoit justement dans le cas. Cependant, celui qui avoit apporté le Billet du Roi attendoit la réponse, & Madame de *Montespan* se desespéroit. S'il n'avoit

voit fallu que de la tendreſſe, elle auroit peut-être pû en trouver dans ſon cœur; mais il falloit ſoûtenir l'honneur de ſon ſtile, & elle ne pouvoit rien tirer ce ſoir là de ſa tête. Enfin, elle s'aviſa de prier Madame *Scaron* de lui faire cette réponſe, & lui donna pour cela le Billet du Roi. Madame *Scaron* s'en defendit modeſtement: mais Madame de *Monteſpan* le voulut abſolument, & Madame *Scaron* n'oſant lui deſobéïr, répondit au Billet du Roi, de la maniére du monde la plus tendre & la plus ſpirituelle. Madame de *Monteſpan* en fut charmée. Elle copia ce Billet; & après l'avoir fermé, le donna à celui qui l'atendoit, & ſe coucha fort contente: mais le Roi fut bien content à ſon tour. Il trouvoit que Madame de *Monteſpan* s'étoit ſurpaſſée, & il atribuoit ce

ce redoublement d'esprit à un redoublement de tendresse. Il passa une bonne partie de la nuit à lire & relire ce Billet, trouvant à chaque mot un nouveau sujet d'admiration : chaque expression étoit d'un prix infini, & ce Prince s'estimoit le plus heureux du monde d'inspirer de si jolies choses à sa Maîtresse. Je croi que vous auriez grande envie de voir ce Billet ; mais il ne m'est pas possible de vous satisfaire, puis que je ne l'ai moi-même jamais vû. Je ne m'aviserai pas non plus d'en composer un, parce que je ne pourrois pas remplir l'idée que je vous en ai donné. Il s'en faut beaucoup que je n'aïe assez d'esprit pour cela. Je n'ai jamais sû exprimer les pensées d'autrui, & il faut que je sente les choses pour que je les puisse dire. Dès que le Roi fut levé, il courut chez Ma-

Madame de *Monteſpan*. Sur quelle herbe aviez-vous marché hier au ſoir, Madame, lui dit-il en entrant? Vous m'écrivîtes les plus jolies choſes du monde : on n'a jamais eu tant d'eſprit ; & ſi vous ſavez auſſi-bien ſentir la tendreſſe que la définir, je ſuis aſſurément le plus heureux de tous les hommes. Madame de *Monteſpan* eut quelque confuſion de recevoir des louanges qui étoient dûës à une autre, & rougit de ſe voir parée des plumes du Paon. Le Roi s'apperçut de ſon embaras ; & comme il eſt extrémement ſoupçonneux, il voulut en ſavoir la cauſe. Elle s'en défendit : mais le Roi voulut abſolument pénétrer ce miſtére, & Madame de *Monteſpan* fut contrainte de lui dire ce qui en étoit, de peur qu'il n'imaginât quelque choſe de pis. Le Roi fut très ſurpris,

mais

mais comme il eſt fort honnête, il ne dît point tout ce qu'il penſoit là deſſus. Il avoit déja remarqué la différence du ſtile ; ce dernier lui paroiſſoit plus aiſé & plus galant, & il voulut ſçavoir ſi Madame *Scaron* avoit autant d'eſprit en converſation qu'elle en marquoit dans ſes Lettres. Madame *Scaron* qui voioit avancer à grands pas l'accompliſſement des Prophéties du Maſſon, conçut de grandes eſpérances de l'envie que le Roi avoit de la voir : & quoi qu'elle eût paſſé ſa grande jeuneſſe, & qu'elle ne pût pas ſe flater d'être belle, elle eſpéra pourtant de faire l'illuſtre Conquête que ſa deſtinée lui promettoit. Elle a la taille belle, l'air noble, de beaux ïeux, les lévres fort vermeilles, & ſes ïeux & ſon eſprit ſont ſi-bien d'accord, que tout ce qu'elle dit va droit

au cœur. Celui du Roi déjà prévenu en ſa faveur ne ſe défendit point, & trois ou quatre converſations en chaſſérent la pauvre Madame de *Monteſpan*, qui ignora quelque tems ſon malheur, & qui enſuite vouloit ſe deſeſpérer quand elle ſongeoit qu'elle avoit fourni elle-même les armes qui avoient cauſé ſa défaite. Le Roi acheta à Madame *Scaron* la Terre de *Maintenon*: elle ceſſa alors d'être Madame *Scaron*, & on ne doute point ici que le Roi ne l'ait épouſée. Jamais faveur n'a été ſi grande que la ſienne. On ne peut avoir de fortune que par elle; & jamais *Livie* ne fut ſi abſoluë ſur l'eſprit d'*Auguſte*, qu'elle l'eſt ſur celui de *Louïs*. On dit que c'eſt elle qui a cauſé tous les maux des Proteſtans, & par conſéquent ceux auxquels tout le Royaume a été

été exposé par cette révolution: mais pour moi je ne le croi pas: prémiérement, parce que c'est l'ouvrage des Jésuites, & qu'elle ne les aime pas assez pour être de leur complot; d'ailleurs, il n'y a pas d'apparence qu'aiant eu autrefois du panchant pour cette Religion, & la connoissant un peu, elle puisse avoir pris une si grande aversion pour des gens qui ne lui ont jamais fait aucun mal, & qui, entre nous, ne sont pas si noirs, qu'on nous les veut faire, puis que nos Savans conviennent qu'ils croient tout ce que nous croions, & qu'il ne rejettent que des choses dont nous pourrions fort bien nous passer, & qui ne sont point d'institution Divine: mais je ne songe pas que vous êtes dans un Païs d'Inquisition, & que cette Lettre pourroit bien vous

OXFORD

faire des affaires ; j'espére que vous ménagerez vôtre intérêt & le mien là dedans. Au reste, Madame de *Maintenon* commence à attaquer les Jésuites, & se sert pour cela des Abbez *Tiberge*, & *Brisacier*, qui sont Supérieurs des Missions étrangéres, & qui accusent les Jésuites d'autoriser l'Idolatrie à la Chine, & d'adhérer à un Culte que ces Peuples rendent à un nommé *Confucius* qui étoit Païen, & qui est en vénération dans ce Païs-là. Les Jésuites se défendent avec leur adresse ordinaire ; & leurs différens qui doivent être décidez par la Sorbonne, & par le Saint Siége, font déja autant de bruit que ceux de l'Archevêque de *Cambrai*, avec l'Evêque de *Meaux*, & partent du même endroit & de la même cause. Madame de *Maintenon* n'oublie ni les injures, ni les bien-faits,

& le ſouvenir de ceux qu'elle a reçus autrefois du Duc de *Brancas*, fait qu'elle protége la Princeſſe d'*Harcourt* ſa Fille, & qu'elle ſouffre ſes impertinences. Elle en eſſuïa une au Voïage de *Namur* qui devoit la rebuter entiérement ; & quand on lui en parla, elle répondit, je lui pardonne, parce qu'elle eſt folle, & je lui rends ſervice, parce que j'en ai reçû autrefois de ſon Pére. La Maiſon de *Noailles* eſt celle qui ſe prévaudra le plus de la fortune de Madame de *Maintenon*, & le Mariage de la petite *Daubigné* ſa Niéce avec le Comte *Daguin* Fils du Maréchal de *Noailles*, va les unir entiérement d'intérêts. Ce Maréchal l'eſt devenu à ſi peu de frais, que Madame de *Maintenon* croioit pouvoir procurer le même honneur à ſon Frére, & le Roi auroit bien voulu lui donner cette ſa-

tisfaction ; mais le Comte *Daubigné* n'a pas voulu courrer le moindre risque pour en tâter ; & quoi qu'il ne fût question que de faire une Campagne, il a toûjours dit ;

je ne saurois,
j'en mourrois.

Voila qui est Madame de *Maintenon.* Je tiens tout ce que je vous en dis de fort bon endroit, & vous pouvez y ajoûter foi. Je suis, Madame, &c.

RE' PONSE.

MÉ voici présentement à *Montpellier*, Madame. Je croiois qu'on ne pouvoit rien trouver de si joli qu'*Avignon* : mais à certains égards *Montpellier* l'emporte. Cette Ville est bâtie sur une Montagne, ce qui fait que le terrain n'en est pas uni, & qu'on ne peut pas y faire deux pas de niveau. Les de-

dehors n'en ſont pas ſi beaux que ceux d'*Avignon* : ſes ruës ſont plus étroites, & il n'y a point de Fleuve qui lave ſes murailles : avec cela on y trouve des agrémens qu'on chercheroit inutilement ailleurs : & il me ſouvient que lors que je fus prendre congé de *Monſieur* pour ce Voiage, ce Prince me dit que j'allois dans le plus beau Païs du Monde, & qu'il me félicitoit ſi je devois faire quelque ſéjour à *Montpellier*, puis qu'il n'en avoit jamais trouvé de plus agréable ; & qu'après trente ans il s'en ſouvenoit encore avec plaiſir. On n'a jamais rien vû de ſi aimable que les femmes de *Montpellier* ; les plus laides ont des agrémens à ſe faire ſuivre. Jugez ce que ce doit être des Belles, dont il y en a bon nombre : elles n'ont pas l'air ſi grand que les Dames d'*Avignon*, mais elles

l'ont plus aisé & plus fin, & l'esprit brille dans leurs yeux & dans toutes leurs manéres. Elles ont l'humeur sociable & enjouée, & quoi qu'elles parlent presque toûjours leur jargon, c'est avec tant de grace, & une éloquence si naturelle, que je croi que celle de *Cicéron* leur auroit cédé. Une honnête liberté anime toutes leurs actions & y donne un nouveau charme. On les voit tous les jours dans une petite Place qu'ils appellent la *Canourgue*, avec des mouchoirs sur leur tête, se promener chacun avec sa chacune. Ces maniéres libres donnent d'abord des espérances aux Etrangers, qu'ils sont obligez de perdre dès qu'ils veulent trop s'émanciper. Il n'est point de lieu au monde où les Etrangers soient si bien reçûs qu'à *Montpellier*. On n'a que faire d'être connu pour être visité & recherché

cherché avec empreſſement, & pour être d'abord de toutes les parties. On joüe ici tout comme à *Avignon*, mais on y mange plus ſouvent enſemble: & pour moi je vous avouë que je ſuis plus ſenſible a ce plaiſir là qu'aux autres, parce que c'eſt le ſeul qu'on peut faire durer autant qu'on veut. Il y a quantité de Gens de condition à *Montpellier*, des Chambres de Juſtice, des Cours Souveraines, des Intendans de Provinces; & ceux qui y commandent les troupes y font auſſi leur ſéjour. L'air de *Montpellier* qui paſſe pour un des plus purs du Monde, & l'habilité des Médécins dont la faculté eſt ſi renommée, y atirent un grand nombre d'Etrangers de différens Roiaumes, ſur tout des Anglois, qui y guériſſent preſque tous d'un mal auquel ils ſont fort ſujets, qu'ils apel-

lent la *Conſomption* : c'eſt ce qui fait que pendant la Paix on y en voit toûjours venir. La Marquiſe *Donis* qui ne faiſoit que de revenir de ſon éxil, quand je ſuis partie d'*Avignon*, me donna une Lettre pour le Cardinal de *Bonzi* ſon Oncle, qui eſt le plus gracieux de tous les hommes : il me fit connoître la Comteſſe de *Gangi* dont j'avois entrevû le petit Mari au Jardin du Commandeur *Maldachini*. Les Amours de cette Dame avec le Cardinal ont fait grand bruit dans le monde : il a toûjours beaucoup d'honnêteté pour elle ; & je crois qu'il ſe retranche préſentement ſur l'eſtime & la conſidération. Voila par où preſque tous les longs Commerces finiſſent : celui-là a bien fait du tort au Cardinal & l'a bien gâté dans l'eſprit du Roi. La Maiſon de *Bonzi* a été autrefois une des meil-

meilleurs de Florence, mais elle n'eſt plus ſur le même pié, & le Pére du Cardinal avoit ſi fort dérangé ſes affaires, que l'Evêque de *Beziers* ſon Frére qui avoit été fort bien auprès de la Reine Marie de Médicis, & qui étoit riche, fut obligé de le décharger d'une partie de ſa Famille, en ſe chargeant de deux de ſes enfans, un fils & une fille. Il maria la fille au Marquis de *Caſtres* Gouverneur de *Montpellier*, & de ce Mariage eſt ſorti le Marquis de *Caſtres* que vous connoiſſez, qui a épouſé Mademoiſelle de *Vivone* Niéce de Madame de *Monteſpan*. Nôtre Marquiſe *Donis* eſt d'*Avignon*, & pluſieurs autres enfans. L'Evêque de *Beziers* deſtina ſon Neveu, qui étoit cadet de Madame de *Caſtres*, à l'Egliſe, & le fit élever dans cet eſprit: mais par un caprice de jeune hom-

me, l'Abbé de *Bonzi* quita le petit Colet, arbora un Plumet à son Chapeau, & s'en alla à *Florence* pour retirer du grand Duc des Biens qu'il prétendoit avoir apartenu à la Maison de *Bonzi*. Il n'eut pas un fort bon succès dans cette affaire; & pendant qu'il la poursuivoit, un habile Mathématicien l'aiant un jour regardé avec application, lui dit qu'il falloit se défaire de ce Plumet & de cette Epée inutile, que sa destinée l'apelloit à autre chose, & que pour la rendre heureuse il falloit rentrer dans l'état Ecclésiastique. Le Baron de *Castelnau*, car il avoit pris ce nom en quittant celui d'Abbé, fut fort surpris de ce que cet homme lui disoit; & voulant en sçavoir davantage, le Mathématicien après avoir mieux éxaminé son visage, regardé dans sa main, & fait toutes les grimaces

maces néceſſaires en pareil cas, l'aſſura que s'il reprenoit le petit Colet il auroit d'abord de bons Bénéfices, qu'il ſeroit enſuite Evêque, & puis Archevêque; qu'il ſeroit chargé de grandes Négociations auprès des Couronnes Etrangéres, & que lors qu'il auroit les ïeux rouges il ſeroit fait Cardinal. Il lui dit encore qu'il friſeroit la Tiare, mais qu'il ne ſavoit pas s'il l'emporteroit: il l'avertit de prendre garde à lui dans ſon année climatérique, qui riſquoit fort d'être la derniére de ſa vie. Le Baron ſe fit donner cette horoſcope, & quoi qu'il n'y ajoûtât pas beaucoup de foi, il la garda pourtant ſoigneuſement. Quelque tems après ſes Amis lui conſeillérent de ne pas s'obſtiner à plaider contre ſon Souverain, mais de chercher à gagner ſon amitié: & par compoſition le grand

Duc lui donna, avec quelques Bénéfices, la qualité de Résident pour lui à la Cour de *France* : voila le Baron de *Castelnau* redevenu Abbé de *Bonzi*. — L'Evêque de *Beziers* son Oncle charmé de cette métamorphose le vit revenir en *France* avec plaisir ; & quelque tems après aiant été fait Archevêque de *Narbonne*, il fit donner l'Evêché de *Beziers* à l'Abbé de *Bonzi* son Neveu, qui devint ensuite lui même Archevêque de *Narbonne* par la mort de cet Oncle, & par conséquent Primat des Gaules, & Président de la Province de *Languedoc*. Dans les mouvemens qui arrivérent en *Pologne* la Cour l'y envoia ; & on prétend que par ses Négociations il contribua beaucoup à faire monter *Sobieski* sur le Trône. Ce fut au retour de ce Voiage, qu'aiant gagné par la fatigue & le mau-

vais tems une fluxion sur les yeux, il écrivoit à Madame de *Castres* sa sœur, & en badinant lui disoit, je ne sai si je serai bien-tôt Cardinal, mais je sai bien que j'ai les yeux furieusement rouges : le reste ne tarda pas non plus. A son arrivée en *France* il trouva le Courier qui lui aportoit la *Barette*, & il fut fait Cardinal à la nomination du Roi de *Pologne* qu'il avoit si bien servi. Mais si son beau genie lui valut tous ces beaux avantages, sa bonne mine lui en procura aussi de bien grands : & la Reine de *Pologne* plus sensible au mérite de ce Prélat qu'aux obligations que le Roi son Epoux lui avoit, sentit pour lui plus que de la reconnoissance. Vous savez que cette Reine est Françoise, fille du Marquis d'*Arquin*, & sœur de Madame de *Bethune*. On dit qu'elle a de la beauté,

beauté ; & le nouveau Cardinal également bien servi par l'Amour & par la Fortune, jouoit le plus joli rôle du monde. Ce fut dans ce tems là que la Reine de *Pologne* ne pouvant plus soûtenir son absence résolut de venir aux Eaux de *Bourbon* pour avoir occasion de le voir ; & après s'être fait ordonner ce reméde par ses Médecins, sur des maux qu'Elle supposa, on commença à songer à son équipage. Les Gazettes ne parloient que des préparatifs qu'on faisoit pour cela : mais par le contre-tems le plus fâcheux du monde, le Pape s'avisa de mourir fort mal à propos pour les Amans ; car le Cardinal fut obligé d'aller à *Rome* pour assister au Conclave ; & la Reine qui ne venoit en *France* que pour le voir, rengaina son voiage. La Gazette prit soin de dire, que les

vents lui avoient été contraires, qu'Elle avoit été obligée de débarquer, & peu de gens ont ſû la vérité de la choſe. Cependant, le Cardinal à ſon retour de *Rome*, vint en *Languedoc*; & comme il aimoit tendrement Madame de *Caſtres* ſa Sœur, & qu'il ſe plaiſoit auſſi beaucoup à *Montpellier*, il y paſſoit ordinairement tout le tems qu'il reſtoit en Province; & ce fut là qu'il vit la Belle Mademoiſelle de *Gevaudan*. Cette Demoiſelle étoit de *Nîmes*: elle avoit une ſœur Marié à *Montpellier* avec un Préſident, & c'étoit chez cette ſœur que ſes parens l'avoient envoyée pour la guérir d'une inclination qu'elle avoit priſe dans ſa Ville & qui n'étoit pas de leur goût. Le Cardinal l'aima dès qu'il la vit, & comme elle étoit prévenuë pour un autre, & que d'ailleurs

leurs elle vit bien que la paſſion du Cardinal ne pouvoit avoir aucun but légitime, il auroit couru riſque de perdre bien des ſoupirs, ſi l'avarice de la Préſidente ne lui eût ouvert le chemin du cœur de ſa Sœur. Cette Femme qu'on apelle Madame de *Mariote* a un génie extraordinaire, & ſeroit capable de gouverner un Etat: elle ſait toutes les Langues, entend toutes les Sciences, & plus que tout cela, ce qui regarde ſes intérêts. Après avoir parlé Politique avec le Cardinal, elle lui arracha ſon ſecret, lui promit de ſervir ſon Amour, & après avoir négocié cette affaire, comme on traiteroit de la Paix entre deux Couronnes, elle fut conclûë. Le Cardinal devint poſſeſſeur de la Belle, & la Préſidente de *Mariote* de quantité de groſſes ſommes dont le Cardinal lui fit preſent.

Outre

Outre l'argent qu'il lui donnoit, il lui facilitoit encore les moiens d'en gagner conſidérablement : il ne ſe faiſoit aucune affaire dans la Province que par ſon Canal, & il ne s'en faiſoit aucune gratis ; ainſi la Préſidente ramaſſa bien-tôt des ſommes immenſes. Mademoiſelle de *Gevaudan* qui étoit en tutelle auprès de cette Sœur, & qui la craignoit plus que le Tonnerre, n'avoit garde d'entrer dans aucune diſcuſſion d'intérêts avec elle, & ſe contentoit des nipes & des bijoux dont le Cardinal lui faiſoit préſent, juſques à ce qu'un peu d'expérience lui fit ouvrir les yeux ; & comme elle vint à ſavoir que ſa Sœur avoit marié une fille fort avantageuſement par les bien-faits du Cardinal, elle commença de ſonger à elle : elle ſe fit donner des Meubles à part, de la Vaiſſelle qu'elle fit mar-

marquer à ſon coin; & enfin, elle ſongea à ſe bâtir une maiſon que la libéralité du Cardinal rendit magnifique. C'eſt ſur les maſures du Temple des Proteſtans qu'elle a été élevée, & il n'eſt point d'Hôtel à *Paris*, ni de Palais à *Gennes*, qui ſoient plus beaux. Tous les Arts y ont épuiſé leurs Sciences, & la fomptuoſité des Meubles répond à la magnificence des Appartemens. Madame de *Mariote*, qui regardoit cette Maiſon, comme devant un jour être à elle, où aux ſiens, voioit ſans chagrin toute la dépenſe qu'on y faiſoit; & étant trop habile pour s'éloigner d'une Sœur qui étoit pour elle une véritable vache à lait, elle l'engagea par l'aſcendant qu'elle avoit pris ſur ſon eſprit, à la loger avec elle, & le Cardinal le ſouhaita, ſe ſouvenant qu'il lui devoit tout le plaiſir de

de ſa vie. Cependant, ces Amours faiſoient un terrible bruit. Un frére de la *Gevaudan* qui croioit ſon honneur intéreſſé là dedans, en vint avertir ſon Pére & ſa Mére, & ces bonnes gens l'envoiérent à *Montpellier* pour s'éclaircir de la vérité. Mais l'habile Préſidente lui fit donner une Compagnie de Dragons, & la Majorité de Narbonne, & trouva par là le ſecret de lui fermer la bouche. Elle eut la même politique à l'égard de ſes autres Parens auxquels elle eut ſoin de faire du bien ſans qu'il lui en coûtât, & les engagea par là dans ſes intérêts. Tout cela n'empêcha pas le Public de beaucoup raiſonner, & les Poëtes de faire quantité de Satires. Un nommé *Vitral* qui étoit Ecuier à *Montpellier*, perdit mille écus que la Ville lui donnoit pour montrer à monter à cheval, par-

parce qu'il avoit fait des Vers un peu trop justes sur cette affaire. Dans ce tems là le Comte de *Ganges* qui venoit de rendre à son Neveu la confiscation des Biens de son Pére, arriva à *Montpellier*, & malgré tout ce qu'on lui dît de la *Gevaudan*, & tout ce qu'il en voioit lui-même, non seulement il ne devint fort amoureux, mais il lui offrit de l'épouser. La Présidente qui craignoit que ce Mariage ne fît quelque diversion à son desavantage, fit ses efforts pour le détourner, & n'eut pas beaucoup de peine, parce que la personne du Cavalier ne plaisoit pas à la Demoiselle ; mais il survint quelque tems après un cas qui fit que ces Dames furent trop heureuses de le trouver. Madame de *Mariote* qui avoit agi pour ses intérêts avec tant de politique, en manqua dans une occasion essen-

essentielle. Monsieur de *Baville* Intendant de cette Province, qui comme vous savez est fils de feu Monsieur de *Lamoignon* premier Président à *Paris*, étant arrivé à *Montpelier*, trouva une jeune & belle Dame qu'on apelle Madame *Daudessan*, fort à son gré; & comme il est dévot, ne voulant pas décendre de sa gravité pour faire auprès d'elle les démarches d'Amant, il trouva plus à propos de la faire devenir Amie de sa femme. Le voisinage aida beaucoup à cela. Madame de *Baville* est une bonne femme qui veut tout ce que veut son Mari: ainsi Madame *Daudessan* devint son Amie inséparable, & ils ne firent plus qu'une même Famille. Le Mari qui est un homme fort épais ne voiant que ce qu'on vouloit qu'il vît, n'avoit garde de se plaindre, & le Public

ébloui

ébloui par des apparences de dévotion, & par l'amitié de Madame de *Baville* pour ſa rivale, ne pénétroit point dans la vérité du miſtére, lors que Madame de *Mariote*, par l'envie d'avoir des compagnes, ſouhaita que ſes Amours devinſſent publics, & qu'on en cauſât comme on cauſoit de ceux de ſa Sœur, dans leſquels elle ſavoit bien qu'on lui faiſoit jouer le plus vilain rôle. Pour réüſſir dans ce deſſein, elle envoia des mémoires en *Hollande*; & quelque tems après la Gazette fit mention des Amours de Monſieur de *Baville* avec Madame *Dandeſſan*. Le ruſé Intendant diſſimula ſon chagrin, & donna tous ſes ſoins à découvrir qui lui avoit joué ce tour. Enfin il ſe donna tant de mouvemens, & fut ſi bien aidé, qu'on lui envoia de *Hollande* le manuſcrit

crit qui étoit écrit de la main de Madame de *Mariote*. Dès qu'il ſut d'où partoit le coup, il ne ſongea plus qu'à la vangeance; & elle fut ſi prompte, que ſans avoir entendu gronder le Tonnerre, la foudre tomba ſur la pauvre *Gevaudan*, & l'on vit arriver une Lettre de Cachet pour la faire enfermer. Le Cardinal, au deſeſpoir, partit en Poſte pour détourner cet orage, & ſe jetta aux piez du Roi pour le prier d'épargner la Demoiſelle, & de l'accabler plûtôt de toute ſa diſgrace. Le Roi étoit trop prévenu: il ne voulut rien écouter, & le Cardinal ne pût rien faire de mieux que de conſeiller à ſa Maîtreſſe d'épouſer au plus vîte le Comte de *Ganges*. Madame de *Mariote* qui en connut la néceſſité n'oſa plus s'y oppoſer, & le Comte étoit trop amoureux pour ne pas ac-

cepter la premiére propoſition qu'on lui en fit. Ainſi Mademoiſelle de *Gevaudan* devenuë Comteſſe de *Ganges*, ſe vit à l'abri des inſultes de ſes Ennemis, ſous le manteau de l'himen, qu'on peut appeller manteau de charité; puis qu'il couvre fort ſouvent une multitude de péchez. Ce Mariage a fait grand tort au Comte. On auroit crû que les grands biens de ſa Femme l'auroient tenté, ſi en reſtituant à ſon Neveu la confiſcation de ſes Biens, il n'avoit donné une grande marque de deſintéreſſement. On trouva auſſi Mademoiſelle de *Gevaudan* bien hardie d'entrer dans une Famille, où pour de ſimples ſoupçons on aſſaſſinoit les gens, elle qui avoit à craindre pour des choſes un peu plus avérées; on leur fit cent avanies, & entr'autres, le prémier ſoir de leurs Nôces on attacha

tacha ſur la porte un Portrait où on voioit un Belier aïant une Calotte rouge ſur ſes cornes avec ces mots, *au bon Mouton des Ganges*, faiſant alluſion aux Moutons de ce Païs là qui paſſent pour les meilleurs du monde Monſieur de *Ganges* ſe voiant mépriſé dans les troupes, quita le Service, & acheta, pour mieux remplir la vanité de ſa Femme, une Lieutenance de Roi dans la Province, & le Gouvernement de la Cité de *Carcaſſone*, où il fit deſſein de mener ſon Epouſe pour la tirer d'auprès de la *Mariote*, de laquelle il n'avoit pas lieu d'être content: mais Madame de *Ganges* ne fut pas de cet avis, & ce fut là deſſus qu'ils ſe brouillérent. Il ſortit de chez ſa Femme qui ne ſe mit point en peine de le retenir, ne l'ayant jamais aimé, & alla d'abord loger à un Ca-

baret à l'enſeigne du Chapeau rouge, ce qui fit encore dire mille plaiſanteries. Enfin, rebuté par tant de ſortes de mortifications, il quitta *Montpellier* & ſuivit ſon Frére aîné dans ſon ſecond éxil. Sa Femme eſt fort aiſe d'en être débaraſſée: mais le Cardinal a été fâché de ce divorce: la tendreſſe qu'il a euë pour cette Dame là eſt uſée par un commerce de longues années, & ſes indiſpoſitions lui donnent des penſées plus ſérieuſes, ſon horoſcope, je ne ſai par quel hazard, s'étant trouvée juſte en tous ſes chefs: ce Cardinal a été attaqué dès ſa ſoixante-troiſiéme année d'une Apopléxie de laquelle il ne ſe ſeroit point tiré, ſi ſe ſouvenant de ce que cet homme lui avoit prédit, il n'avoit eu la precaution, dès qu'il en fut tems, de ſe faire veiller toutes les nuits, & c'eſt à cette

cette précaution qu'il doit tous les ſecours qu'il reçut dans ſon mal, ſans leſquels il y auroit ſans doute ſucombé. Ces Dames y ont pris beaucoup de part: mais aiant eu ſoin de remplir leurs coffres, elles ſe conſoleront aiſément de tout ce qui en pourra arriver. Voila, Madame, ce que je vous avois promis de vous apprendre; une autrefois nous en dirons davantage, j'attens vôtre réponſe, & ſuis.

REPONSE.

LE Païs où vous êtes eſt un vrai Païs à Avanture: vous m'en avez conté des plus jolies, & on ne voit pas arriver ici de pareils évenemens. Il n'y a que l'Avanture de Madame la Ducheſſe de.... qui fait préſentement grand bruit à la Cour. Cet-

te Dame n'y voit que Mademoiſelle d'*Armagnac* qui ſoit plus belle qu'elle. Vous jugez bien qu'avec ces avantages elle n'a pas manqué de faire bien des Conquêtes dans une Cour auſſi galante que celle-ci. Monſieur de *Barbeſieux* fut un des prémiers qui lui rendit ſes hommages, & ce Miniſtre de la Guerre a eu quantité d'imitateurs: mais ce qui a extrêmement ſurpris tout le monde, c'eſt l'étrange confeſſion que cette Dame a faite à ſon Mari, qui eſt pire que celle qu'on fait faire à la Princeſſe de *Clèves*, puis que preſſée, à ce qu'elle diſoit, par ſes remords, elle lui avoua qu'elle avoit pouſſé l'infidélité un peu plus loin, & accuſa Madame ſa Mére d'avoir donné lieu au dérangement de ſa conduite. Ce pauvre Mari ſurpris d'une confidence de laquelle il ſe ſeroit bien paſſé, ne pût retenir ſes

pré-

prémiers mouvemens, & fit paroître tant de reſſentiment contre Madame ſa Belle-mére, que la colére qu'il a témoignée dans cette occaſion, en a fait découvrir la cauſe. Tout le monde blame la conduite de Madame de.... & plus encore ſon indiſcrétion. On dit que c'eſt par un deſeſpoir amoureux qu'elle a fait ce terrible aveu. Elle avoit fait un parti quarré avec Madame de *Châtillon*, & leurs Amans devoient ſe rendre le ſoir au Palais Roial, où ces deux Dames les attendoit. L'Amant de Madame de *Châtillon* y vint ſeul, & Madame de.... fut obligée de garder les manteaux ce ſoir là. Elle en eut tant de chagrin, que pour ſe vanger de ſon Amant qu'elle croioit infidelle, elle réſolut de le livrer au reſſentiment de ſon Mari. Voila ce qui l'obligea à lui dire ce qu'il auroit

peut-être mieux aimé ignorer, & ce qui fait préſentement raiſonner la Cour & la Ville. Il n'y a que l'Avanture du Marquis de *Barbeſieux*, & celle là, qui occupent le Public. Monſieur de *Barbeſieux* avoit épouſé en prémiéres Nôces la fille du Duc d'Uzès de laquelle il a une fille ; en ſecondes Nôces il s'eſt marié à la fille du Marquis d'*Alégre*. Cette Dame eſt jeune & jolie, & toute propre pour ſervir à la vangeance de quantité de Seigneurs que les Galanteries de Monſieur de *Barbeſieux* avoient irritez contre lui. Le Duc d'*Elbeuf* qui étoit ſans doute le plus fâché, fut celui qui parut le premier : c'eſt l'homme du monde le plus dangereux, non ſeulement parce qu'il eſt un des plus capables de plaire, mais auſſi parce qu'il veut toûjours perſuader au Public qu'il a plû. Il

ſe

ſe ſouvenoit que Monſieur de *Barbeſieux* lui avoit ôté une Maîtreſſe, & avoit même fait des plaiſanteries ſur ſon compte : c'eſt pourquoi il réſolut de s'en vanger & de lui faire tous les chagrins qu'il pourroit. Il vit Madame de *Barbeſieux*, & ſoit qu'elle fût douce, ou cruelle, ce que je ne ſais point il publia qu'il n'étoit point mal dans ſon eſprit : il n'en fallut pas davantage pour irriter celui de Monſieur de *Barbeſieux*, qui ſe porta aux derniéres extrémitez avec ſa Femme. Le Duc d'*Elbeuf* qui n'avoit pas prétendu pouſſer ſi loin ſa vangeance, eut du regret d'avoir cauſé un ſi grand trouble dans ce Ménage ; & pour y rémedier, il alla trouver le Roi & lui proteſta qu'il ne s'étoit rien paſſé entre Madame de *Barbeſieux* & lui, qui pût allarmer la plus ſévére vertu ; il lui

avoua même que pour chagriner un peu ce Marquis, il avoit fait quelque petite malice, & debité des choſes, qui quand elles auroient été vraies, n'étoient pas de grande conſéquence. Le Roi le blâma beaucoup, & cependant il crut, par cette déclaration, pouvoir remettre l'eſprit de Monſieur de *Barbeſieux*. Il l'envoia chercher & lui conta tout ce qu'il venoit d'aprendre du Duc d'*Elbeuf* lui-même : mais tout cela ne ſervit de rien, les premiers diſcours avoient trop fait d'impreſſion pour que les ſeconds pûſſent trouver quelque créance ; & croiant que c'étoit peut-être le Confeſſeur du Duc qui l'avoit obligé à cette maniére de ſatisfaction, il s'imagina que le choſe étoit allée juſques au péché mortel, puis que le Confeſſeur s'en mêloit. Il ne trouva que trop

de

de gens de son opinion, puis qu'il est sûr qu'on croit plus aisément le mal que le bien. Ainsi, Monsieur de *Barbesieux* n'écoutant plus que la fureur & croiant son honneur & sa vanité intéressez dans cette affaire, il résolut d'envoier sa femme à l'autre monde : elle étoit déja en chemin pour cela, & les chagrins qu'elle venoit d'essuyer l'avoient renduë dangereusement malade. On prétend qu'un matin, pendant qu'une de ses femmes lui accommodoit un bouillon, Monsieur de *Barbesieux* y mit un peu d'une certaine poudre, & ordonna à cette femme de chambre de la porter à sa Maîtresse. Cette femme avoit grande répugnance à le lui donner, se doutant bien de cette poudre ne devoit pas être fort bonne à la santé : mais il n'y avoit point de *fiat* avec Monsieur de

Barbeſieux, & cette femme le connoiſſoit trop bien pour ne pas prévoir qu'elle expoſeroit ſa vie ſi elle vouloit ménager celle de ſa Maîtreſſe, ainſi il fallut porter le bouillon. Le Marquis la ſuivit juſques dans la chambre de ſa Femme, & tout ce que pût faire l'officieuſe ſuivante, fut de dire, auſſi bas qu'elle pût, à ſa Maîtreſſe, de ne pas avaler tout. Madame de *Barbeſieux* n'entendit pas d'abord ce que cette Femme lui diſoit : mais enfin, l'aiant compris, elle laiſſa la moitié du bouillon au fond de l'écuelle, & c'eſt ce qui fut cauſe qu'il ne fit pas un effet ſi prompt. Madame de *Barbeſieux* tomba en langueur : les Médecins en ſoupçonnerent la cauſe, & le Marquis d'*Alégre* au deſeſpoir de la voir dans cet état là, la reprit chez lui, & ſe plaignit au Roi, qui lui répondit,

pondit, que puis que Monſieur de *Barbeſieux* étoit à ſon ſervice, on ne pouvoit pas le croire capable d'un crime comme celui dont il venoit l'accuſer. Le Marquis mécontent de cette Réponſe, eut encore le malheur d'avoir déplû au Roi, par ſa plainte, & ſe vit diſgracié peu de jours après. Ainſi, il lui en coûtera peut-être ſa fille qui eſt toûjours très mal, & ſa fortune. Il court dans le monde une Lettre de l'Archevêque de *Cambrai* à Madame la Marquiſe d'*Alegre*, ſur ce ſujet, qui eſt la plus belle du monde. Vous ſavez que ce Prélat n'en écrit pas d'autres. On a remarqué que les filles de la Maiſon d'*Alegre* n'ont jamais été heureuſes avec des Miniſtres. La premiére Femme de feu Monſieur de *Segneley* portoit ce nom, & paſſa très mal ſon tems avec lui.

lui. Comme c'étoit une grande Héritiére, Monſieur *Colbert* l'avoit couchée en jouë pour ſon Fils : mais Madame d'*Alegre* ne trouvant pas que cette Alliance lui convint, s'y oppoſa, & il fallut ſonger à gagner les ſentimens de ſa Fille : on eut de la peine à y réüſſir, parce qu'elle étoit extrémement prevenuë contre l'humeur de Monſieur de *Segneley* : & lors que le Roi lui-même lui en parla, cette Demoiſelle lui répondit qu'elle ne pourroit jamais s'accoûtumer à eſſuier les bruſquaries d'un homme qui lui étoit fort inférieur. Le Roi l'aſſura qu'il n'en auroit jamais avec elle, & qu'au moindre ſujet de plainte qu'il lui donneroit, elle n'avoit qu'à lui venir faire les ſiennes. Mademoiſelle d'*Alegre* perſuadée par le Roi, épouſa Monſieur de *Segneley* :

mr.l-

malgré la répugnance que Madame sa Mére avoit témoignée pour ce Mariage; & Monsieur de *Segneley* fier, comme chacun l'a connu, ne fut pas long-tems sans faire paroître sa mauvaise humeur. Un matin il fut à la Toilette de sa Femme, & comme il avoit grand chaud il ôta sa Perruque & la jetta sur la Toilette; Madame de *Segneley*, soit que cette Perruque eût dérangé quelque boëte à mouches, ou par quelqu'autre motif, la jetta par terre, & Monsieur de *Segneley* choqué par ces maniéres un peu trop hautaines, prit la liberté de donner un soufflet à sa Femme. Ce soufflet eut des suites fâcheuses. Madame de *Segneley* s'en plaignit au Roi: le Roi envoia chercher Monsieur *Colbert*, & lui témoigna tant de mécontentement de la conduite de son Fils, que Monsieur

Col-

Colbert, au deſeſpoir, alla trouver Monſieur de *Segneley* & le régala de quelques coups de bâton qu'il ſouffrit fort impatiemment. Madame de *Segneley* qui étoit groſſe, fit une fauſſe couche, & mourut; & par cet accident Monſieur *Colbert* eut le chagrin de reſtituër les grands biens que ce Mariage avoit fait entrer dans ſa maiſon. Ainſi, par ces deux éxemples on voit que les Demoiſelles d'*Alegre* ne ſont pas fort heureuſes avec des Miniſtres; & ce qui fait croire que le nom influë quelque choſe là dedans, c'eſt que Monſieur de *Barbeſieux* avoit fort bien vécu avec ſa premiére Femme, & que Monſieur de *Segneley* a fait fort bon ménage avec ſa ſeconde, qui eſt fille du Marquis de *Matignon*: elle vient de ſe remarier avec le Comte de *Marſan*, frére de Monſieur d'*Armagnac*.

magnac. Lors qu'il fut demander au Roi ſon conſentement pour ce Mariage, Sa Majeſté lui dit, que Madame de *Segneley* trouveroit une grande difference ſortant des mains de l'homme du monde le plus bruſque, de tomber en celles du plus doux, & du plus poli de tous les hommes; ce Mariage eſt fort heureux. On avoit fait courir ici des bruits qui ſe ſont ſans doute répandus en Province, ſur le compte de Madame de *Segneley*; on diſoit que le Roi l'avoit aimée, & que pendant ſon veuvage, elle étoit accouchée d'un Fils qu'on appelloit le Comte de *Namur*; mais à tout cela il n'y a pas un mot de vrai, & Madame de *Segneley* pleuroit ſon Mari dans le tems qu'on ſuppoſoit qu'elle étoit en intrigue. Ce ſont de ces gens dont vous parliez il y a quelque tems, qui n'ont ja-

jamais vû la Cour que par le trou d'une lucarne, qui s'amuſent à forger ces ſortes de fables : car ceux qui la connoiſſent de plus près, ſavent un peu mieux ce qui s'y paſſe. Le Livre de l'Archevêque de *Cambrai* a été condamné à *Rome*, & ce Prélat a reçû cette nouvelle avec une réſignation admirable ; il a fait lui-même un Mandement pour en défendre la lecture dans ſon Dioceſe. Les Jéſuites ne marquent pas tant de modération, & ſe déchaînent contre Meſſieurs des Miſſions étrangéres qui travaillent à leur faire ſubir le ſort de Monſieur de *Cambrai*. Voila à peu près tout ce qui ſe paſſe ici : mais au reſte, il faut que nous ſoïons bien ſûres de l'amitié que nous avons l'une pour l'autre ; car il me ſemble que nous ne nous mettons guére en peine de nous en renouveller

veller les assurances, & que nos Lettres ne sont plus remplies que des affaires d'autrui : pour moi je me trouve fort historienne, & je n'en aurois jamais tant attendu de moi. C'est vous qui avez fait ce miracle, continuons, je vous en prie, ce petit Commerce, il n'est rien de plus amusant : à quoi bon dire toûjours la même chose ? les répétitions sont ennuyeuses ; & je vous assure, une fois pour tout, que je vous aime jusques au dédit. Mais vous voulez bien que je vous dise que vous faites de terribles enjambées, & que vous allez d'*Avignon* à *Montpellier* tout d'une haleine, sans vous arrêter à *Nîmes*, que je sai être à moitié chemin. Je m'attendois que vous me parleriez un peu de cette Ville si célébre par son ancienneté, & par les Monumens que la magnificence

gnificence des Romains y a laiſſez, & que pluſieurs Siécles n'ont pû détruire: & de la maniére dont vous aviez débuté en arrivant à *Avignon*, j'avois lieu d'eſpérer un détail un peu circonſtancié de toutes les curioſitez de cette Ville là, & je ne vous en tiens pas quitte. Je vous prie auſſi de me donner des nouvelles de l'Abbé *Fléchier* qui en eſt Evêque; vous ſavez qu'il eſt depuis long-tems de mes Amis, & je ne doute point que vous ne l'aïez vû en paſſant à *Nîmes*: vous êtes de trop bon goût pour négliger les occaſions de connoître un homme auſſi extraordinaire que celui-là, & d'un génie ſi élevé. Je vis l'autre ſoir Mademoiſelle de *Scuderi*; elle venoit d'écrire à ce Prélat, & elle s'étendit ſi fort ſur ſes louanges, que je ne crois pas qu'elle finiroit; les éloges

ges de *Sapho* ne donnent pas un petit relief. Elle eſt toûjours la même pour l'eſprit, & il y a autant de feu dans les Vers qu'elle fait encore dans toutes les occaſions, que dans ceux qu'on voit dans *Clelie:* mais pour le corps cette dixiéme Muſe eſt terriblement baiſſée; & la prémiére fois que je la vis, je crûs voir la *Sibile Cumée*, puis que comme elle, il ne lui reſte plus que la parole. Je n'ai jamais été ſi ſurpriſe! Je trouvai dans ſa chambre deux ou trois Demoiſelles, dont l'une, après m'avoir fait aſſeoir, prit une plume & de l'ancre, & s'appuiant ſur une table, commença à tracer quelque choſe ſur un papier, & de tems en tems s'arrêtoit, me regardoit fixement, & à chaque mot que je diſois, elle recommençoit ſon griffonnage. Je ne ſavois ce que tout cela vouloit

loit dire, & je croiois que cette Demoiſelle deſſignoit ma figure ! J'avois quaſi envie de me fâcher quand je m'apperçûs que dès que je ceſſois de parler elle donnoit le papier à Mademoiſelle de *Scuderi*, qui après l'avoir regardé répondoit fort juſte à tout ce que j'avois dit, ainſi je connus que Mademoiſelle de *Scuderi* étoit ſourde, & que cette Demoiſelle écrivoit tout ce que je diſois, afin que Mademoiſelle de *Scuderi* pût le ſavoir & y répondre : voila quelles ſont les converſations qu'on peut avoir préſentement avec elle. Je ne laiſſai pas pourtant d'être fort aiſe de l'avoir vûë, & de pouvoir m'en faire honneur à la poſtérité. Je pourrai même me vanter de quelque choſe de plus ; car je ne ſai comment cela s'eſt fait, mais j'ai eu le bonheur de lui plaire, & elle m'a

m'a écrit plusieurs Lettres; elle me prie même de l'aller voir, & se plaint toûjours de ses fluxions & autres infirmitez qu'elle garde comme des accidens, au lieu d'en accuser quatre-vingt-douze ans qu'elle a sur la tête. Voila une foiblesse que je n'aurois pas crû devoir trouver dans un esprit fort: mais il faut convenir que chacun a les siennes, & je n'en trouve pas de plus grande que la fureur avec laquelle on suit les modes. On pousse si loin les choses, que parce qu'on est à présent dans le goût des Porcelaines, il y a des gens qui y mettent tout leur bien, & s'exposent à être ruinez par quelque faux pas de leur chat. Il n'est point de chambre, qu'un étranger qui y entrera, ne prenne pour un Magasin de Fayence: & l'on peut dire que les Fayenciers ont trouvé le secret de

de faire que tout le monde ſoit devenu de leur métier, par l'étalage qu'on a ſoin de faire de cette Marchandiſe dans tous les apartemens. Je voudrois bien ſavoir ſi l'on eſt auſſi fou que cela en Province.

Je ſuis.

LET-

LETTRE XIII.

JE ſuis charmée, Madame de vous trouver d'humeur à ſecouer le joug des complimens ; ils ne conviennent point à des perſonnes comme nous. Vous devez être ſûre de mon amitié ; & ſi je juge de vôtre cœur par le mien, je ne ſaurois douter de la vôtre : aimons-nous donc juſques au dédit. J'accepte ce Parti, & pour m'exprimer à mon tour en joueuſe, je me contenterai de vous dire de tems en tems, comme ceux qui parient au Lanſquenet, *va toûjours*. Revenons donc à nos petites Relations ; il faut, pour vous faire celle de *Nîmes*, que je retourne ſur mes pas : j'y conſens, puis que vous le ſouhai-

tez; & je conviens que j'ai eu tort de passer sous silence une Ville aussi célébre & aussi ancienne que celle la. L'opinion la plus générale est, que *Nemausus*, petit-fils de *Noé*, en fut le Fondateur, & l'on tire de là l'étimologie de son nom. D'autres prétendent qu'elle a été bâtie par un Fils du grand *Hercule*; & les uns & les autres ne sauroient disconvenir qu'elle n'ait été une des plus fameuses Ville des *Gaules*. Les Romains y ont fait un long séjour, & ont pris plaisir à l'embellir. L'Empereur *Antonin* y est né. *Adrien* y fit bâtir une *Basilique* pour servir de Tombeau à l'impératrice *Plotine* sa bienfaitrice, Veuve de *Trajan*. Les Connoisseurs disent, que c'est un Ouvrage achevé. On y voit des colonnes avec des chapiteaux de l'Ordre Corintien, qui sont d'une beauté en-

enchantée. Enfin, on pourroit, pour me ſervir des termes de *Scaron*, dire que cette *Baſilique* eſt le Chef-d'œuvre des Romains, & le dernier éfort de leur Architecture. Le Roi en a fait préſent aux Péres Auguſtins, & c'eſt à l'heure qu'elle eſt l'Egliſe des trois Rois. Outre ce Monument, il y a encore à *Nîmes :* un Amphitéatre des plus entiers qui ſoit au Monde ; on l'appelle dans le Pais, les *Arenes :* c'étoit là où ſe faiſoient les Combats des bêtes & des gladiateurs. Sur l'Egliſe Cathédrale on voit des Aigles Romaines auxquelles on a tranché la tête. On prétend que ce fut par l'ordre d'*Alaric* qui vouloit donner par là des preuves de ſes Victoires à la poſtérité. J'ai vû auſſi ce qu'on appelle le Temple de *Diane*: il eſt hors de la Ville auprès d'une Fontaine qui fournit ſeule

de l'eau à tous les Habitans, & fait même moudre leur blé. Ce Temple, ou plûtôt cette Maſure, fait l'admiration des curieux. Les uns diſent que c'étoit un Temple de *Veſta*; d'autres aſſurent qu'il eſt plus ancien que *Rome*, & prétendent qu'il a été bâti en l'honneur de *Diane*. La proximité de la Fontaine ſemble même authoriſer cette opinion: car il nous paroît que *Diane* aimoit le bain, témoin l'avanture d'*Acteon*; quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt pas la peine de diſputer, & je crois que le premier vent achévera de ruiner cette précieuſe Relique, dont, à vous parler franchement, je ne fais pas grand cas, non plus que de leur *Tour-Magne* que l'on dit avoir été extrémement haute, & qui l'eſt encore aſſez pour être apperçûë de loin. Voila, Madame, tout ce que

je

je puis vous dire des Antiquitez de *Nimes*; ſi vous en voulez ſavoir davantage, vous vous donnerez, s'il vous plaît, la peine de lire ce que Meſſieurs *Guirand* & *Deiront* ont écrit là deſſus dans les Livres intitulez, *les Antiquitez de Nimes*, compoſez par ces deux Meſſieurs. J'aime beaucoup mieux vous parler de l'Evêque : il me ſemble même que je puis juger plus finement d'un beau Sermon, que de tous ces vieux bâtimens; & à n'en pas mentir; un mérite vivant me touche plus que toute l'antiquité enſemble. Pour en revenir donc à Monſieur *Flechier*, je vous dirai qu'il eſt toûjours le même; c'eſt à dire, le plus éloquent de tous les hommes. Je fus au Sermon qu'il fit pour l'ouverture des Etats de la Province, & j'en fus enchantée. Enfin, jugez

de ſon mérite, puis que contre ce que dit le Proverbe, on y rend juſtice dans ſon propre Païs : car l'Abbé *Fléchier* eſt d'une petite Ville qu'on appelle *Perne* tout auprès d'*Avignon*, & par conſéquent pas loin de *Nîmes*. Je ne ſaurois vous dire ſi ſa Famille eſt Noble, mais je ſçai bien qu'il l'a fort illuſtrée : dans ſa jeuneſſe il fut pére de la Doctrine Chrétienne, & quelque mécontentement l'aïant rebuté de ce genre de vie, il demanda à être ſécularisé. Il fut enſuite à *Paris* auprès de Monſieur le Duc de *Montauſier* où il eut occaſion de faire connoître ſon mérite, puis que ce Duc, dont il devint l'Aumonier, étoit Gouverneur de Monſeigneur : Monſieur *Fléchier* fit ſon chemin dans cette Cour ; l'Oraiſon funébre de Monſieur de *Turenne* y contribua. Les connoiſſeurs

noiſſeurs diſent que c'eſt une Piéce d'éloquence achevée : vous l'avez lûë ; ainſi je ne vous en dirai pas davantage. Après avoir brillé long-tems à la Cour, Monſieur *Fléchier* fut fait Evêque de *Lavaur*, & enſuite de *Nîmes*. Les nouveaux Convertis qui ſont en grand nombre dans cette Ville, ſe louoient beaucoup de lui dans le commencement : mais la Politique l'a enſuite emporté ſur la douceur de ſon inclination ; & pour faire ſa Cour & ſuivre l'éxemple de ſes Confréres, il a quelquefois agi contre ſon panchant. Je l'ai vû en paſſant à *Nîmes*, & je le vois ici tous les jours ; car il eſt obligé d'y être pendant la tenuë des Etats. On prétend qu'il s'en faut beaucoup qu'il n'ait autant d'eſprit en Converſation qu'en Chaire ; & l'on fait même des contes là deſſus qui tourne-

roient tout autre que lui en ridicule. Cependant, il eſt ſûr qu'avec ſes vrais Amis, & lors qu'il eſt ſans façon, c'eſt un charme de l'entendre parler, & jamais homme ne fut plus agréable. Il me conta hier une ſaillie de Monſieur de *Torci* Evêque de cette Ville, qui me paroît un peu bien vive. Le Cardinal de *Bonzi* dont je vous ai parlé dans mes précédentes, fut attaqué il y a quelque tems d'une Apopléxie; Monſieur de *Montpellier* le fut voir, & enſuite lui porta le Saint Sacrement. Comme c'étoit pendant la tenuë des Etats, dont Monſieur le Cardinal eſt Préſident, tous les Seigneurs qui compoſent cette Aſſemblé ſe rendirent dans ſa chambre, où l'on avoit orné une table en maniére d'Autel pour ſervir de repoſoir au Saint Sacrement. Dès que l'Evêque l'eut expoſé à l'adoration

doration des assistans, il s'approcha du malade & lui dit, qu'aiant scandalisé la Province par le commerce qu'il avoit eu avec Madame la Comtesse de *Ganges*, il devoit en faire une réparation publique, & promettre solennellement à Dieu, au cas qu'il voulût lui redonner la santé, de rompre entiérement avec cette Dame? Là dessus abusant de quelque signe équivoque, que le Cardinal fit par hasard, il dit tout haut, que son Eminence demandoit pardon à Dieu, & à la Province, des scandales qu'il avoit donnez, & promettoit de rompre tout commerce avec Madame de *Ganges*, à laquelle il envoya sur le champ le Curé de la part du Cardinal, pour lui défendre à l'avenir sa maison. La Comtesse reçut ce compliment sans s'émouvoir, & se contenta de dire au Curé, qu'elle sa-

voit d'où partoit ce coup, & qu'elle agiroit là dessus comme elle le jugeroit à propos. Cependant, le Cardinal revint de son Apopléxie, & fut fort surpris d'apprendre tout ce qui s'étoit passé pendant son mal, & les démarches qu'on avoit faites en son nom : mais comme il est extrémement politique, il ne manqua pas d'aller remercier l'Evêque du soin qu'il avoit pris de lui administrer les Sacremens, & pour lui faire voir qu'il desavouoit tout ce qu'on avoit prétendu lui faire dire, il cria tout haut à ses Porteurs d'aller chez Madame de *Ganges*. Cette Comtesse le reçût assez froidement, quoi qu'elle ne dût pas l'accuser d'une chose à laquelle il n'avoit nulle part : & après le premier compliment, elle lui dit, que l'air de la Campagne aideroit au rétablissement de sa santé.

té. Son Eminence prit cela pour un éxil, & voulant s'y soûmettre, elle partit dans le moment pour *Valmagne*, qui est une de ses Abbaïes. Voila ce qui s'appelle être poli & honnête; & voila ce que Monsieur *Fléchier* me conta hier bien plus agréablement que je ne vous le rapporte: mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à *Corinthe*. Nous parlâmes beaucoup de vous avec cet illustre Prélat; je lui fis voir l'endroit de vôtre Lettre qui le regardoit: il me pria de vous assurer qu'il est toûjours bien de vos Amis: je me flate aussi qu'il me fait l'honneur d'être un peu des miens. Il m'a procuré mille bonnes connoissances dans ce Païs. Je fus l'autre jour au *Vignogue*; c'est une Maison de Bernardines dont la Sœur du Marquis de *Calvisson* est Abbesse, & dont toutes les

Religieuſes ſont filles de Condition : elles ſont parfaitement bien logées ; mais leur chagrin eſt de ce que la Maiſon ne leur appartient pas en propre, & qu'elles ne peuvent que l'affermer. Je leur demandai à quoi il tenoit qu'elles ne l'achetaſſent, & là deſſus elles me contérent la choſe du monde la plus étonnante. Il y a environ vingt ans, me dit la charmante Madame de *Bernis*, bonne Amie de l'Evêque de *Nîmes*, que le Maître de cette Maiſon, qu'on appelloit Monſieur de *Regnac*, après un longue étude des livres de Magie, ſe détermina à faire un ſacrifice au Diable : il avoit lû que pour être parfaitement heureux, il falloit lui immoler la perſonne qu'on aimoit le plus tendrement ; par bonheur pour ſa femme elle ne ſe trouva pas dans le cas requis, d'ailleurs il falloit une victi-

victime plus jeune, & ce malheureux ſort tomba ſur un petit garçon le plus joli du monde, qui n'avoit pas encore ſept ans. Monſieur de *Regnac* l'enferma dans ſon cabinet, & le ſacrifia à la maniére des Payens; c'eſt à dire, qu'auprès l'avoir égorgé, il lui arracha le cœur & les entrailles, les mit dans un braſier, & laiſſa le corps tout ouvert ſur une table qui lui avoit ſervi d'Autel, & ſur laquelle étoient les livres où il avoit puiſé ces horribles myſtéres. Dès qu'il eut achevé cette affreuſe cérémonie, il monta à cheval & emporta avec lui la clef de ſon cabinet. Cependant on cherchoit le petit garçon par tout, & l'on commençoit à croire qu'il étoit tombé dans quelque puits, qui ſont ici extrémement profonds, lors qu'on s'apperçut qu'il y avoit quelque choſe de corrumpu dans

la maiſon. Comme la mauvaiſe odeur venoit du cabinet, & qu'on n'en avoit pas la clef, on n'héſita pas à faire enfoncer la porte, & l'on vit avec horreur le triſte ſpectacle dont je viens de parler. On trouva dans les Livres, l'explication de tout, mais on n'a jamais trouvé l'auteur d'un ſi déteſtable crime; ſon procès lui a été fait par défaut; on l'a condamné au dernier ſupplice; ſes biens ſont confiſquez, & c'eſt ce qui fait qu'on ne peut pas acheter cette maiſon avec ſûreté. On l'appelle encore la maiſon du ſacrifice; mais j'eſpére, ajoûta Madame de *Bernis*, que ceux qu'on y célébre tous les jours l'ont ſuffiſanment purifiée. Je le crois comme cela, lui dis-je; mais je vous avouë que j'aurois bien eu de la peine à y venir loger. Cela nous en a fait un peu dans les commencemens,

mens, me dit elle, mais à présent nous n'y pensons plus, & nous serions très fachées d'être obligées de déloger. Après cela elle me conta, qu'à peu près dans le même tems une femme de Condition nommée Madame *Fucard* avoit fait étrangler son Mari. Qu'un Mari, sur un soupçon jaloux, avoit coupé la gorge à sa Femme; & que tant d'avantures tragiques avoient si fort épouvanté Madame la Ducheſſe de *Verneuil* qui étoit pour lors en Province, qu'elle regardoit *Montpellier* comme ces Païs qui produisent des monstres. Il y a pourtant de très jolies personnes, dis-je alors, Madame: & comme j'avois envie que la conversation roulât sur quelque chose de moins lugubre, je priai ces Dames de me conter quelque nouvelle un peu plus réjouïssante? Volontiers, con-

continua Madame de *Bernis* : le Marquis de *Guiſſac* vient de donner une Scéne au Public, qui ſans doute ſera vôtre affaire. Ce Gentilhomme épouſa l'année paſſée une jeune & belle perſonne, & qui étoit héritiére, par deſſus le marché; rien ne manquoit à ſon bonheur: il avoit été Amant avant que d'être Mari, & s'il eut pû être Mari ſans devenir jaloux, ſa félicité auroit ſans doute été parfaite: mais en eſt-il dans la vie? Le Marquis de *Guiſſac* que tout le monde regardoit ici avec envie, tomba dans une mélancolie éfroïable. Je vous ai déja dit que ſa Femme étoit belle; pour de l'eſprit, cela n'eſt par rare ici chez les Dames; ainſi vous prouvez croire qu'une perſonne élevée avec ſoin n'en manquoit pas, & qu'elle ne manquoit pas non plus d'adorateurs. La plûpart des femmes

mes ici ne font consister le mal que dans le mal même, & ne s'embaraſſent pas beaucoup des aparences, qui dans d'autres Païs pourroient être mal interprétées. La Marquiſe de *Guiſſac* ne ſe fit pas ſur ce pié là un ſcrupule d'écouter les raiſons du Baron *Daumelas* qui étoit un jeune homme très joli : c'étoit tous les jours des petits partis de plaiſir, des promenades, des cadeaux, juſques à ce que le Mari laſſé de ce manége, & n'aïant pas de ſujet aſſez légitime pour former des plaintes contre ſa Femme, ſe mit en tête de l'obſerver de plus près pour tâcher de la trouver en faute, & fit ſi bien qu'il découvrit enfin un commerce de lettres entr'elle & le Baron *Daumelas*. Quoi qu'il s'en doutât, il voulut en être entiérement convaincu : & comme il crut que la femme de chambre

bre de ſa Femme étoit confidente de cette intrigue, il fit tout ce qu'il pût pour la gagner, & n'ayant pû y réüſſir, il ſe réſolut à la ſuivre toutes les fois que ſa Maîtreſſe l'envoieroit en ville; ainſi il ne fut pas long-tems ſans trouver ce qu'il cherchoit, & ce qu'il n'auroit peut-être pas voulu rencontrer; c'eſt à dire, qu'il vit la femme de chambre qui cauſoit dans la ruë avec le Baron, & qui cachoit dans ſon ſein un papier que ce jeune homme venoit de lui donner. Il y en avoit là plus qu'il n'enfalloit pour achever de mettre le Marquis au deſeſpoir, auſſi n'en attendit-il pas davantage. Il courut chez lui attendre le retour de la femme de chambre; & dès qu'elle entra il la mena dans une ſalle-baſſe, où après lui avoir demandé d'un ton abſolu le Billet qu'on venoit

noit de lui donner, il lui préſenta d'une main quatre louïs, & de l'autre un piſtolet, dont il lui jura qu'il alloit lui faire ſauter la cervelle. Cette pauvre fille éfraïée ſe jetta aux piez de ſon Maître, & lui donna, toute tremblante, ce fatal Billet, promettant de ne plus ſemêler de pareilles affaires. Ce n'eſt pas tout, dit le Marquis, en lui donnant les quatre louïs, puis que vous avez gardé le ſecret à vôtre Maîtreſſe, je veux que vous me le gardiez à moi, & que vous ne parliez point de ce qui vient de ſe paſſer entre vous & moi: prenez-y garde, ajoûta-t-il, en lui montrant toûjours le piſtolet, après cela il la quitta pour aller méditer ſa vangeance. Le Billet ne lui avoit pas appris grand choſe, mais il lui en faiſoit terriblement ſoupçonner. C'étoit une paſſion exprimée

avec

avec les termes du monde les plus tendres. La Marquise ne croïoit pas manquer par là à ce qu'elle devoit à ſon Mari ; & comme elle lui réſervoit ſes droits à part auxquels elle ne permettoit pas qu'on touchât, elle croïoit pouvoir diſpoſer du reſte ſans crime. Prévenuë de cette erreur, elle ne ſe faiſoit pas le moindre petit reproche ſur l'irrégularité de ſa conduite, lors qu'elle vit entrer ſon Mari furieux dans ſa chambre, tenant d'une main le piſtolet, & de l'autre un grand verre plein de Limonade : allons, Madame, lui dit-il, après avoir fermé la porte, il fait grand chaud, & je vous apporte ici un petit rafraîchiſſement qu'il faut, s'il vous plaît, avaller tout à l'heure ; & comme il vit qu'elle vouloit s'en défendre il lui préſenta le piſtolet & lui dît qu'il falloit abſolument

lument choiſir des deux. La pauvre femme ſe ſouvint alors de la fin tragique de Madame de *Ganges*; & après avoir eu recours inutilement aux priéres, elle ſe détermina, dans cette cruelle alternative, à avaller le calice: mais dès qu'elle l'eut vuide à moitié, le Marquis le lui arracha des mains; c'eſt aſſez, dit-il en bûvant le reſte, je ne veux pas que vous mourriez ſeule, je vous veux ſuivre à l'autre monde, pour vous y reprocher éternellement vôtre infidelité. La Marquiſe lui jura fort ingénûment qu'elle ne lui avoit jamais fait aucun tort, & lui demanda pour toute grace, de lui faire venir un Confeſſeur, & d'envoier chercher ſon Pére & ſa Mére, afin qu'elle pût avoir la conſolation de les voir avant de mourir: cela lui fut accordé. Le Pére & la Mére trouverent toute la mai-

maiſon en allarme, & leur fille preſque aux abois : les horreurs de la mort étoient déja peintes ſur ſon viſage. Son Mari qui étoit étendu ſur un lit auprès d'elle, paroiſſoit dans un grand accablement, & c'étoit un ſpectacle bien triſte pour le Pére & la Mére. Pendant que ces bonnes gens ce deſeſpéroient auprès de leur Fille, le Confeſſeur ſongeoit à la mettre en bon état. Elle dit que n'aïant plus que quelques momens à vivre, elle vouloit faire une Confeſſion publique, pour la conſolation de ſes Parens, & pour l'honneur de ſa mémoire, & commença à s'accuſer tout haut des péchez qu'elle avoit commis. Le Mari qui étoit fort attentif, n'entendant pas parler de ceux qu'il avoit craint, parut fort content, & dès que la Belle mourante eut reçû l'abſolution, il ſe

se tourna du côté de son Beau-Pére & de sa Belle-Mére : essuiez vos larmes, leur dit-il, vôtre Fille m'a donné assez de chagrin pour qu'elle doive me pardonner la peur que je lui ai faite ; je suis ravi d'avoir connu son innocence dans ces momens où la dissimulation n'a plus de lieu. J'ai présentement l'esprit en repos : courage, dit-il, Madame, il n'y a jamais eu de poison dans ce que nous venons de boire, rassurez-vous La Marquise ne savoit ce qu'elle en devoit penser ; elle avoit si bien cru être empoisonnée, que la force de son imagination lui avoit déja fait sentir toutes les douleurs qu'on sent en pareil cas. Dès qu'on lui eut assuré qu'il n'en étoit rien, elle se porta le mieux du monde, & cette Scéne finit beaucoup plus agréablement qu'on n'auroit osé l'espérer ; je

suis

[redacted]
ſuis même ſûre, [redacted]
me de *Bernis*, que vous ne vous attendiez pas à un pareil dénoûment. Il eſt vrai, dis-je alors, Madame, que je murmurois déja un peu de ce que vous me faſſiez paſſer de Tragédie en Tragédie, après m'avoir préparée à quelque choſe de réjouiſſant : & je vous avouë que la fin de cette Hiſtoire m'a ſurpriſe d'une maniére bien agréable ; car j'avois un grand regret de voir mourir cette pauvre petite Femme à ſi bon marché. Elle eſt préſentement de ſi bonne intelligence avec ſon Mari, continua Madame de *Bernis*, que pour ne lui plus faire de peine elle a réformé tout ce qu'il pouvoit y avoir de trop libre dans ſes maniéres. Le Baron *Daumelas* a été congédié dans les formes, & les Billets doux n'ont plus de cours chez cette Belle.

elle. Je remerciai Madame de *Bernis* de la bonté qu'elle avoit euë de me faire toutes ces Hiſtoires ; & après avoir pris congé de la Communauté, je fus paſſer la ſoirée avec l'Evêque de *Nîmes*, auquel je rendis compte de ma journée. Je ſuis fort aiſe, me dit-il, que vous ſoyez contente de Madame de *Bernis* ; vous ne le ſeriez pas moins du reſte de ſa Famille, ajoûta-t-il, ſi vous la connoiſſiez ; leur maiſon n'eſt qu'à une heure & demie de *Nîmes*, j'y vai très ſouvent, & je n'ai jamais trouvé de Société plus agréable. Madame de *Bernis*, Mére de l'aimable Religieuſe dont nous parlons, avoit quatre Filles, & un Garçon tout à fait joli : on mit deux Filles au Couvent, on en garda deux pour le monde ; & comme le Fils mourut, l'aînée de ces deux ſe trouva l'héritiére d'u-

ne maiſon où il y avoit vingt-deux mille livres de rente, ce qui, joint à ſon mérite perſonnel, la fit rechercher des meilleurs Partis de la Province. Monſieur de *Monpeſac* fit tout ce qu'il put au monde pour l'obtenir, de même que Monſieur de *Tourville* à préſent Maréchal de France, & quantité d'autres qu'il eſt inutile de nommer, & dont auſſi les recherches furent inutiles. Le cœur de la Demoiſelle prévenu dès l'enfance en faveur du Marquis de *Toiras* ſon Couſin-germain, étoit trop généreux pour changer avec ſa fortune; & quoi que par la mort de ſon Frére elle ſe vît en état de faire un Mariage plus avantageux du côté de l'intérêt, elle ne voulut pourtant jamais y donner les mains: quelque choſe que ſes Parens puſſent faire pour l'y obliger, elle a perſiſté

té vingt-deux ans dans ces sentimens, éludant toûjours tous les Mariages qu'on lui proposoit, sans pourtant sortir du respect qu'elle devoit à ses proches. Une constance si rare dans le siécle où nous sommes, auroit sans doute pû fournir un nouveau modéle d'Héroïne à Mademoiselle *Scuderi*, aussi a-t-elle été enfin couronnée: car après la mort de Monsieur de *Bernis* Pére de la Demoiselle, je persuadai enfin Madame sa Mére, à ne plus s'opposer à cette afaire, qui se termina au grand contentement des Parties; je leur donnai la bénédiction nuptiale. Tout le Païs prit part à la satisfaction de ces Amans: mais hélas! que les plaisirs de la vie sont courts! Un même Printems vit naître & mourir ceux de nos Epoux. Le Marquis de *Tairas* étoit trop brave pour rester auprès de sa

Femme, lors que ſon devoir l'apelloit ailleurs; auſſi la quita-t-il trois jours après l'avoir épouſée, pour aller joindre Monſieur de *Luxembourg* en *Flandres*, où les éloges que le Roi lui avoit donnez quelque tems auparavant lui coutérent la vie: car pour faire voir qu'il les méritoit, il fit des choſes extraordinaires à l'afaire de *Leuſe* où il reçut le coup mortel. On le porta bleſſé dans ſa tente: il avoit un tronçon d'épée dans la poitrine: & comme on lui dît qu'il pourroit bien mourir lors qu'on le lui tireroit, il voulut, avant de ſouffrir cette opération, ſe confeſſer, après quoi il demanda du papier & de l'encre, & m'écrivit deux mots d'une main tremblante pour me recommander ſa chére Epouſe, & me prier de la conſoler & de ne la pas abandonner dans ſon aflic-

tion:

tion : il ordonna ensuite que dès qu'il seroit mort on prît son cœur & qu'on le portât à sa Femme. Il auroit bien voulu pouvoir lui écrire pour lui dire le dernier adieu ; mais les forces lui manquérent, & il fut obligé de se livrer entre les mains des Chirurgiens. Ce qu'on avoit prévû arriva : le tronçon d'épée entraîna une si grande abondance de sang après lui, que le pauvre Marquis de *Toiras* en fut étouffé. Jamais homme ne fut plus embarrassé que moi lors que j'appris cette triste nouvelle ! Je ne savois par où m'y prendre pour l'annoncer à cette pauvre Veuve. Je prévoiois l'état où elle la mettroit : & comme on la croioit grosse, j'en craignois des suites fâcheuses. Enfin, il fallut pourtant se déterminer : je partis au plus vîte de *Nîmes* pour me rendre à *Bernis* : je

dis à Madame de *Toiras* que ſon Mari étoit bleſſé, & je tâchois à la préparer à quelque choſe de pis; mais elle, ſans s'amuſer aux cris & aux larmes, triſte reſſource des perſonnes de ſon ſexe, ſe fit préparer promptement une Chaize de poſte & ſe détermina ſur le champ à aller joindre ſon Mari en *Flandres* pour lui donner tous ſes ſoins. Je fus épouvanté de ſon deſſein: mais comme il n'y avoit pas moien de l'en détourner, je fus obligé de lui dire naturellement ce qui en étoit: elle ſoûtint ce choc avec une fermeté héroïque, ſans qu'il lui échappât la moindre parole qui ſentît le murmure. Sa douleur quoi que vive a été muette: elle a même pris tous les ſoins qu'on a éxigé qu'elle prît pour ſa conſervation, & pour conſerver en même tems la gage qu'elle portoit de la ten-

tendreſſe de ſon Epoux. Elle accoucha enſuite d'une petite fille, que, ſi elle vit ſera une grande héritiére : car Madame de *Toïras* ne veut point entendre à de ſecondes nôces. Elle eſt toûjours à *Bernis* dans une grande retraite auprés de Madame ſa Mére, & de Mademoiſelle de *Bernis* ſa Sœur, qui eſt auſſi une perſonne trés raiſonnable. Je vais ſouvent les voir ; c'eſt à dire, autant que mes occupations me le peuvent permettre. Tout leur plaiſir eſt de ſe promener quelque fois hors du Village ſur le chemin qui va de *Nîmes* à *Montpellier*. C'eſt une route fort fréquentée : & Madame de *Toïras* me conta il y a quelque tems une Avanture aſſez plaiſante qui lui étoit arrivée avec le Marquis de *Caſtelloſrios* Ambaſſadeur d'Eſpagne. Ce Miniſtre alloit de *Madrid* à *Paris* à grandes

journées avec la fierté & la gravité ordinaires à ceux de ſa Nation, lors que de *Montpellier* à *Nîmes* il rencontra ſur ſon chemin des Dames miſes de bon air ſuivis de quantité de laquais, qui ſe promenoient doucement à pié, pendant que leur carroſſe les attendoit d'un autre côté. Il ne douta point que ce ne fuſſent des Femmes de conditions: & la vanité Eſpagnole lui perſuada que ces Dames venoient au devant de lui, & ſe trouvoient ſur ſon paſſage pour lui rendre l'honneur qu'il croioit lui être dû. Dans cette penſée, il deſcendit lui-même de carroſſe pour les remercier de leur honnêteté, & Madame de *Toïras* fut celle à qui il adreſſa la parole. Il dérangea tout le Firmament pour lui faire un compliment à la mode de ſon Païs, & pour lui témoigner combien il étoit ſenſible

ſible à la bonté qu'elle avoit euë de ſe trouver ſur ſa route. La Marquiſe eut l'honnêteté de ne le point tirer d'une erreur qui le flatoit auſſi agréablement ſi-bien que prévenu de la penſée de ce qu'il croioit qu'on faiſoit pour lui, il ne ſavoit comment exprimer ſa reconnoiſſance. D'ailleurs, il fut charmée de l'eſprit & de la perſonne de la Marquiſe; & la voiant en deuil il prit la liberté de lui en demander le ſujet. Comme ils ſe promenérent longtems enſemble, elle eut le loiſir de lui conter toute ſon hiſtoire. L'Ambaſſadeur en fut d'autant plus touchée, qu'il ſe trouvoit dans le même cas: il venoit de perdre une Femme qu'il avoit aimée pendant quinze ans, & qu'il n'avoit obtenuë qu'auprès mille traverſes, & après s'être battu avec quantité de rivaux: enfin, il en

avoit triomphé, & lors qu'il étoit au comble de sa joie par la naissance d'un beau garçon, cette chére Femme mourut en couche. N'est-il pas vrai, me dit Monsieur de *Nîmes*, qu'il y avoit quelque chose de bien particulier dans cette conformité d'avantures. L'Espagnol en fut si touché, de même que du mérite de la Dame, qu'il lui proposa de mêler leurs douleurs afin de se donner une consolation réciproque, & ajoûta qu'elle aiant une fille, & lui un garçon, ils pouvoient par un double Mariage, faire durer leur union jusques par de là le tombeau. Quoi que Madame de *Toiras* ne fût pas de cet avis, elle le remercia pourtant fort obligeamment de ses offres; & sans les accepter ni les refuser expressément, elle fût, en se retranchant toûjours sur son affliction, le renvoier

le

le plus content & le plus amoureux de tous les hommes. Il lui demanda permiſſion de lui écrire de *Paris* : & ce fut en me montrant une de ſes Lettres que Madame de *Toiras* me conta ce que je viens de vous dire. Dès que Monſieur de *Nîmes* eut fini ſon recit, je jugeai qu'il étoit tems de finir ma viſite, & je crois qu'il eſt tems auſſi que je finiſſe ma Lettre : je ſouhaite qu'elle vous faſſe plaiſir. Je voudrois avoir quelque nouvelle à vous apprendre : mais ce ſeroit faire remontrer le cours de la Riviére, puis que vous êtes à la ſource. Mandez moi donc ce qui ſe paſſe à *Paris*, & à quoi ſe termineront enfin les Conférences de *Ryſwick* ; on craint beaucoup ici qu'il n'en ſoit comme du conſeil tenu par les rats dont parle la *Fontaine*. Tout le monde ſouhaite la Paix.

marquez-moi s'il y a lieu de l'espérer : & croiez que je suis toûjours, Madame, vôtre très humble & très obéïssante servante.

LETTRE XIV.

JE n'aurois pas tant tardé à vous répondre, Madame, si une indisposition qui n'a pourtant pas eu de suites fâcheuses, ne m'en avoit entiérement ôté le moien. Je ne fais que d'arriver de ma maison de campagne, où j'avois été pour achever de me rétablir, & j'ai apris en arrivant que nous sommes à la veille de perdre Monsieur le Prince de *Conti*. Il vient d'être élû Roi de Pologne. Vous n'ignorez pas sans doute que ce Royaume est électif : ainsi comme le Trône est va-

vacant par la mort de *Sobieski*, toutes les Troupes & quantité de Seigneurs de ce Païs là ont proclamé hautement le Prince de *Conti*. Il doit partir au prémier jour pour ſe mettre en poſſeſſion de cette Couronne : & quoi que l'Electeur de *Saxe* ait auſſi ſon Parti, & qu'il ſe ſoit même fait Catholique pour lever tous les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à ſon Election, on eſpére pourtant que le Prince de *Conti* l'emportera. Le Roi paroît s'intéreſſer fortement pour lui. Je ne ſai ſi cela eſt ſincére ! L'évênement juſtifiera tout, & j'aurai ſoin de vous en inſtruire. Nos Plénipotentiaires s'aſſemblent toujours à grand force à *Ryſwick*, & ceux qui croient qu'il n'y ſera pas plus conclû qu'au conſeil tenu par les rats, ne ſavent guére bien la Carte. Le Roi ſouhaite la

Paix & la fera assurément à quelque prix que ce soit. L'intérêt de ses Peuples accablez par une longue Guerre semble le porter à cela : mais les clairvoians assurent qu'il agit pour les siens propres, & que la Monarchie d'Espagne, qu'il couche en joue depuis long-tems pour un de ses Petit-fils, est le vrai motif qui le porte à la Paix. Le bon *Charles d'Autriche* est, à ce qu'on dit, Moribond, & le Roi a besoin d'Amis & de forces pour se mettre en état de recueiller cette belle Succession. Ainsi si le secour du Prince d'*Orange* lui est présentement nécessaire, il ne faut pas douter qu'il ne le reconnoisse pour le Roi de la *Grande-Bretagne*, après l'avoir traité d'Usurpateur, & malgré l'intérêt du Roi *Jaques*, ce qui fait bien voir que nous sommes toûjours les dupes des quérelles

relles des Princes. Le Duc de *Savoye* vient de terminer la sienne à son avantage, puis que par la Paix qu'il a faite en son particulier, on lui a restitué tous ses Etats, & que sa Fille va devenir Duchesse de *Bourgogne*. Madame la Duchesse du *Lude* que le Roi a nommée premiére Dame d'honneur de cette Princesse, est allée la chercher en *Savoye* avec un beau Cortége. Mais c'est assez raisonné politique, & parlé d'affaires d'Etat, revenons aux nouvelles particuliers. Un Gentilhomme de *Bordeaux* nommé *Corbian*, après avoir fait ici une belle figure, & y avoir paru avec ce qu'on appelle un Equipage de *Jean de Paris*, se trouvant enfin, par les révolutions du Lansquenet extrémement brouillé avec les espéces, résolut pour se racrocher avec la fortune, d'épouser quelque ri-

riche Veuve : c'étoit l'unique reſſource qui lui reſtoit, & ſa bonne mine pouvoit lui être d'un grand ſecours dans ſes deſſeins. Après avoir cherché quelque tems ce qui lui convenoit, il trouva juſtement ſon fait, & Madame *Moulliet* fut celle à qui il adreſſa ſes vœux. Elle n'étoit ni jeune, ni belle, mais elle avoit de grands biens, qui étoit tout ce que *Corbian* cherchoit. Le voila donc à filer le parfait Amour auprès d'elle : les ſoûpirs vrais ou faux ne coûtent rien à un Gaſcon, non plus que les complaiſances ; ainſi *Corbian* jouoit ſon rôle à merveilles. Il étoit bien fait ; la Dame n'étoit pas inſenſible & n'avoit pas beaucoup de tems à perdre, c'eſt pourquoi elle ſe dépêcha promptement de le rendre heureux : il le fut effectivement dans le commencement de ſon Mariage. La Dame,

me, parmi les libertez qu'elle lui permettoit de prendre, lui donnoit celle de fouiller de tems en tems dans le coffre fort; mais comme on s'oublie dans la bonne fortune, *Corbian* ne se mit pas en peine de ménager sa Femme; dès qu'il se vit en argent il reprit son premier train de vie. On ne le voioit quasi plus au logis, & il n'y rentroit ordinairement qu'au jour, ce qui n'accommodoit nullement la Dame. Elle ne l'avoit pas pris, disoit-elle, pour passer les nuits au jeu, & elle croioit être en droit, pour son argent, de se faire servir à sa mode. La voila donc qui s'érige en plaignante. *Corbian* qui croioit avoir toûjours de quoi l'apaiser dans le besoin, ne fit pas toute l'attention qu'il auroit dû faire à ses plaintes; & comme la passion du jeu le possédoit entiérement

il

il continua toûjours de même : mais il fut bien ſurpris, lors que ſe retirant à quatre heures au matin, après avoir frappé longtems à ſa porte, un Laquais qui parut enfin aux fenêtres refuſa de lui ouvrir, & le régala d'un grand *Neſcio vos*. *Corbian* ne ſavoit que penſer de cette Avanture, qui auroit eu quelque rapport avec celle d'*Amphitrion*, ſi on en avoit pû trouver entre ſa Femme & *Alcmene* : mais ce n'étoit nullement le cas. Cependant, comme l'impatient *Corbian* continuoit toûjours à frapper, Madame parut elle-même, & après lui avoir demandé pourquoi il s'aviſoit de frapper à ſa porte à une heure indue, & de ſcandaliſer le voiſinage, elle le menaça de faire venir le Commiſſaire du Quartier pour lui apprendre à inſulter une Veuve. A ce mot de Veuve *Corbian* ſe récria

cria très fort & lui demanda si elle ne le connoissoit plus? Mais tout cela fut inutile, la Dame ferma la fenêtre & le laissa se morfondre dans la ruë jusques au jour. *Corbian* lui fit parler le lendemain par des Prêtres; il y envoia ensuite des gens de Justice, & tout cela inutilement. Elle avoit eu la précaution, avant que de lever le masque, de se saisir du Regîstre du Curé de la Paroisse, & elle en avoit arraché la feuille où son Mariage étoit écrit. De vous dire comment elle fit cela je ne saurois; on ne doit pas croire qu'un Curé fût capable de livrer les Regîtres de son Eglise pour de l'argent: cependant, il est sûr que Madame *Corbian* arracha cette feuille, & qu'après l'avoir jettée au feu, elle dit hardiment qu'elle n'étoit point mariée, & redevint Madame *Moulliet*. Le pauvre *Corbian*

bain n'aiant pas de preuves, demanda à être reçû à ce qu'on appelle voie d'enquête, pour faire voir qu'ils avoient habité ensemble comme Mari & Femme. La Dame n'en disconvint pas, & s'accusa publiquement d'avoir eu un commerce criminel avec lui: mais elle dît en même tems, que les remords de sa conscience l'avoient obligée à le rompre, & qu'elle ne croioit pas qu'on dût s'opoſer au dessein qu'elle avoit de se repentir. Une déclaration aussi hardie que celle-là ferma la bouche aux Juges, & il n'est resté à *Corbian*, de toute sa bonne fortune, que le regret de l'avoir laissé échapper par sa faute. Il y a encore une autre afaire qui fait grand bruit ici, c'est le Procès d'un nommé *Boissergent*, qui a un Emploi considérable dans les Troupes; il vient d'être fait pri-

priſonnier à la requête d'une de ſes Femmes: je dis d'une, parce qu'il a été convaincu d'en avoir trois. Je le vis l'autre jour à la Conciergerie: & comme j'avois toûjours crû que la poligamie étoit un cas pendable, je le croiois un homme pendu: mais il eſt bien des choſes dans la vie qu'on croit bonnement, parce qu'on les a ouï dire: celle-là en eſt du nombre, puis que la poligamie n'eſt un cas pendable que chez *Moliére*, ainſi il n'y va point de la vie de *Boiſſergent*. Ce qui embaraſſe les Juges, c'eſt ſeulement de ſavoir à quoi ils doivent le condamner: car encore faut-il bien le condamner à quelque choſe, & c'eſt ce qui fera durer le Procès. Pour moi ſi j'étois à leur place, je n'y ferois pas tant de façons, & j'obligerois *Boiſſergent* à vivre en même maiſon avec ſes trois Femmes. Je croi

croi qu'elles feroient un beau carillon, & que le pauvre Diable ne soufriroit guére moins que celui qui étoit autrefois livré aux Harpies. Franchement c'est là le supplice qui lui conviendroit, & je doute qu'on en puisse imaginer de plus rude: mais voici un cas bien différent. Dans le tems que *Boissergent* se contentoit à peine de trois Femme, une Femme trouvant qu'elle avoit trop d'un Mari, résolut de s'en défaire. Elle prit pour cela le tems que tout son domestique étoit absent; & comme il falloit nécessairement qu'elle se confiât à quelqu'un, elle persuada à une espéce d'homme d'affaires, d'être de moitié de ce crime, & lui promit pour récompense de l'épouser d'abord après. Ce malheureux accepta le Parti. Le bon Homme fut assassiné dans

dans le tems que, ſur divers prétextes on avoit, comme je l'ai déja dit, éloigné tout le monde de la maiſon; enſuite le corps fut mis dans un ſac, que le complice de cette méchante femme chargea ſur ſon cou, après quoi ils furent enſemble ſur le Pont-neuf dans le deſſein de jetter ce fardeau dans la Seine: mais lors que l'homme prit ſes meſures pour s'en débarraſſer, la bonne Dame avoit couſu le ſac avec ſon juſtaucorps, & l'un entraîna l'autre dans la Riviere, ainſi elle ne craignit plus que ſon crime fût découvert. Elle reviht chez elle où elle a reſté tranquillement ſix mois, demandant à toute la terre des nouvelles de ſon Mari: elle diſoit qu'il étoit ſorti le ſoir de chez ſui, & qu'elle ne pouvoit pas comprendre ce qui l'avoit empêché d'y revenir. Chacun

cun raiſonnoit là deſſus à ſa maniére, & perſonne ne raiſonnoit juſte : car on n'avoit garde de la ſoupçonner. Enfin, ſix mois après ; & dans le tems du dernier Jubilé, cette femme s'aviſa d'aller à Confeſſe & s'accuſa de tout ce que je viens de dire. Le Confeſſeur trouva le crime ſi énorme qu'il ſe crut obligé d'en avertir la Juſtice. On mit la femme en priſon ; & comme elle étoit ſûre qu'on ne trouveroit point de preuves contr'elle, elle nia le fait. Le Confeſſeur lui fut confronté : mais il fut bien ſurpris lors qu'il ſe vit lui-même tiré en cauſe. La criminelle demanda qu'il fût puni ſelon les Loix, comme aiant révélé la Confeſſion, ou comme calomniateur s'il diſoit l'avoir ſû par quelqu'autre endroit, à moins qu'il ne pût le prouver clairement. Voila le pauvre Prêtre en priſon,

ſon, il ſoûtint ce qu'il avoit déja avancé, & fut condamné à être brûlé tout vif. Les Loix ſont formelles là-deſſus, & un Confeſſeur eſt obligé au ſecret, à moins qu'il ne s'agiſſe de la Perſonne du Roi. La femme a été relâchée & déclarée innocente juſques à ce qu'il ſe trouve d'autres accuſateurs. Le Confeſſeur en a apellé au Parlement, & l'on ne ſait pas ce qui en arrivera. Voila qui nous prouve ce que dit le Proverbe, que le gibet n'eſt que pour les malheureux; & voila qui prouve auſſi que *Montpellier* n'eſt pas le ſeul lieu qui produit des monſtres de cette eſpéce. Au reſte, depuis ma derniére lettre j'ai été pour ma part d'une Banqueroute qu'un nommé *Boulanger* Receveur Général des Finances de Bretagne vient de faire. Heureuſement je n'y ſuis pas pour grand choſe:

se: mais la Banqueroute est de huit cens mille francs que ce misérable fait perdre, & qu'il a employez à entretenir le luxe & la vanité de sa femme, qui étoit la plus franche coquette de *Paris*. Elle avoit une maison, ou plûtôt un Hôtel dans la rue Saint Marc Fauxbourg Richelieu, un train de Duchesse, carosse pour Monsieur, carosse pour Madame; une table des plus délicates où l'on pouvoit aller manger comme chez un Gouverneur de Province, sans être prié, aussi y voioit-on tous les jours des Ducs & des Princes; car la Financiére avoit donné dans le grand Monde, & dans les petits Maîtres. Elle regardoit son Mari comme son Commis, ou son Homme d'afaires; & sous prétexte de quelque indisposition dont elle l'accusoit de lui avoir fait part, & qu'elle avoit peut-être

gagnée ailleurs, elle se donnoit des airs de fierté avec lui, & lui vendoit chérement ce qu'elle étoit obligée de paier aux autres. Outre son Mari, elle avoit encore quantité d'Amans subalternes, qui fournissoient à l'apointement, qu'elle a aussi ruinez. Parmi ces derniers, il y en avoit un dont la Femme n'entendoit nullement raillerie sur l'article; c'étoit une Gasconne fort vive qui ne pouvoit soufrir qu'une petite créature de rien, qui n'avoit que le mérite de savoir mettre à propos quelques couches de blanc & de vermillon sur son visage, & dont tout l'esprit consistoit à savoir à fonds tout le manége des Coquettes; elle ne pouvoit y dis-je, soufrir qu'une femme qui lui étoit si fort inférieure à tous égards, lui enlevât le cœur de son Epoux, & qu'il fût assez fot de gâter ses afai-

res & ruïner sa famille pour avoir seulement l'honneur de partager les faveurs de Madame *Boulanger* avec Monsieur le Duc celui-ci ; & Mr. le Prince celui là. Voila pourtant quelle a été la folie de quantité de Bourgeois, qui ont tous été la duppe de l'Avanture, & qui ont tout loisir à présent de s'en repentir. Le Mari de la Dame dont je viens de vous parler, voudroit bien à l'heure qu'il est avoir suivi les avis de sa Femme, il en est pour cinquante-deux mille francs ; & comme il avoit encore souscrit des Billets, il est obligé de se cacher, de peur qu'on ne s'en prenne à lui ; & que ne trouvant plus *Boulanger*, on ne le force à paier ce dont il a répondu. Franchement cela est bien triste, & je plains de tout mon cœur la Dame en question qui est une Femme de mérite

& qui a toûjours été de mes bonnes Amies. Elle me disoit l'autre jour, que j'étois bien heureuse de ce qu'il ne m'en coûtoit que de l'argent; qu'elle n'en avoit pas été quitte à si bon compte, puis que son Mari avoit fait des dissipations de plus d'une espéce chez cette Coquette; & là dessus il lui prit un mouvement de dépit, & une saillie *Gasconne* qui lui fit faire sur le champ une espéce d'Epigrame qu'elle envoia promptement à Madame *Boulanger*, & que je vous envoie aussi, parce que je l'ai trouvée plaisante: les rimes n'en sont pas riches, mais la pensée est assez naturelle; la voici telle qu'elle est.

Trop orgueilleuse Boulangére,
Vous donnez donc du nez en terre!
Pour le coup vous nous étonnez:
On est surpris de vôtre chute:

Car vous faisiez la cullebute
Jadis ailleurs que sur le nez.

Ces Vers quoi que mauvais coururent bien-tôt tout *Paris*, & furent un surcroît de chagrin pour la *Banqueroutiére*, que ſes Amans de Cour ont abandonnée, & qui ſe verra réduite à l'avenir aux Sous-fermiers. Ainſi ſe paſſe la gloire du monde. Je fus hier chez la Comteſſe de *Furſtemberg* où je trouvai le Marquis de *Gravel* qui, comme vous ſçavez, fut envoié à *Cologne* lors que le Roi ſouhaitoit que le Cardinal de *Furſtemberg* en fût Electeur, vous ſavez auſſi qu'il ne tint pas aux ſoins de ce Marquis que la choſe ne réüſſit, & que l'on fut fort content à la Cour de ſa Négociation. A ſon retour le Roi lui fit un fort bon accueil: Sa Majeſté dît même un jour à Madame la *Dauphine*,

ne, que Monsieur de *Gravel* parloit aussi bon Allemand que François, & il lui procura par là l'honneur d'avoir une conversation avec cette Princesse, qui, quoi qu'elle ne fût pas fort contente de lui dans le fonds du cœur, ne laissa pas de dire qu'elle lui avoit trouvé beaucoup d'esprit, aussi en a-t-il infiniment, & de la politesse autant qu'on en puisse avoir. De *Cologne* il fut envoyé dans bien d'autres Cours d'*Allemagne* : & lors que le Roi le nomma pour aller en *Pologne*, tous ses Amis le croioient en train de faire une grande fortune : cependant ce fut l'écueil où il échoua. Comme je me suis toûjours intéressée en ce qui le regarde, je priai Madame la Comtesse de *Furstemberg*, lors qu'il se fut retiré, de me conter son Avanture, dont je n'avois jusques alors oüi par-

ler que confuſément. La Comteſſe voulut bien ſe donner cette peine : & comme Monſieur de *Gravel* eſt entiérement dévoué à ſa Maiſon, elle eſt inſtruite de ce qui le regarde. Voici donc de quoi il s'agit. Monſieur de *Gravel* eut ordre en partant pour la *Pologne* d'éxaminer la conduite du Marquis de *Bétune* auquel le Roi donnoit de groſſes Penſions pour ménager ſes intérêts dans cette Cour là, & qui cependant étoit ſoupçonné de n'agir que pour les ſiens propres. Ce Marquis étoit Beau-frére de la Reine, Femme de Sobieski, ou du moins paſſoit pour tel, puis que ſelon la commune opinion, cette Princeſſe étoit Fille du Marquis d'*Arquin*, Pére de Madame de *Bétune*. Ceux qui prétendent être mieux inſtruits du ſecret de ſa naiſſance, aſſurent que la feu Reine de-

Po-

Pologne étoit ſa Mére, & que Monſieur & Madame d'*Arquin* auxquels elle s'étoit confiée dans les ſuites embaraſſantes d'une Avanture de Galanterie, avoient pris ſoin d'en dérober la connoiſſance au Public, en faiſant paſſer la petite Fille pour un de leurs enfans. La tendreſſe que la Reine eut pour elle ſembleroit favoriſer cette opinion; car elle la fit monter par degrez juſques auprès du Trône qu'elle occupoit, & la mit en état de pouvoir s'y placer après elle. Ses projets ont été remplis comme chacun ſçait; & ſoit que la Reine de *Pologne* dont le Mari vient de mourir, doive le jour à la Reine qui l'a précédée, ou au Marquis d'*Arquin*, il eſt très ſûr qu'elle a toûjours regardé ce dernier comme ſon Pére, & que ſur ce pié là elle a eu ſoin d'avancer toute ſa Famille. Ou-

tre la Marquise de *Bétune* il y a encore une autre Fille du Marquis d'*Arquin* à la Cour de *Pologne*, que la Reine a mariée au grand Tréſorier du Roiaume, & c'eſt là celle qui a cauſé la diſgrace du pauvre Marquis de *Gravel*. La Reine de *Pologne*, quoi que Françoiſe, n'entroit pas autant qu'elle l'auroit dû dans les intérêts de la *France*, & ſans ſe ſouvenir qu'elle n'auroit jamais été Reine, ſi la *France* n'eût appuié fortement le Parti de *Sobieski* ſon Epoux, elle écoutoit moins les ſentimens de reconnoiſſance, que ceux que ſa vanité lui inſpiroit, & jalouſe de la grandeur de nôtre Monarque, avec lequel elle prétendoit devoir aller de part, elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour contrebalancer ſon autorité. Le Marquis de *Bétune* qui lui étoit entiérement dévoué,

n'a-

n'agiſſoit que par ſes mouvemens, & les intérêts de la *France* étoient, comme vous voiez, en bonnes mains. Le Marquis de *Gravel* qui avoit eu ordre d'examiner les choſes, pénétra bien-tôt ce miſtére; & malgré tout ce que la Reine lui dit d'obligeant, il comprit qu'elle n'avoit rien moins que le cœur François. Le Marquis de *Béthune* qui n'auroit pas voulu perdre les Penſions de la *France*, étoit fort fâché qu'elle eût envoié un Miniſtre ſi clairvoiant; & n'eſpérant pas de pouvoir, avec toutes ſes diſſimulations, lui en donner à garder, il réſolut de le perdre, & voici de quels moiens il ſe ſervit. Monſieur de *Gravel* étoit amoureux de la grande Treſoriére, Sœur, ou ſoi diſant, de la Reine de *Pologne*, & cette Dame répondoit à ſa tendreſſe. L'intrigue étoit formée, le commerce des

lettres établi, & les Amours de Monſieur de *Gravel* étoient dans le meilleur train du monde, lors que la Dame s'aviſa de lui donner un Rival, c'étoit un nommé *Sardis* Italien, & par conſéquent homme à tout faire. La Faction ennemie de Monſieur de *Gravel* ſe ſervit, pour le perdre, de cet Italien. On le chargea de retirer des mains de la grande Tréſoriére, toutes les lettres que Monſieur de *Gravel* lui avoit écrites. *Sardis* ſe ſert pour cela de toute ſon adreſſe, fait le jaloux, l'Amant délicat, & obtinet enfin le ſacrifice. L'inconſtante Tréſoriére lui livre toutes les lettres de ſon premier Amant, & celui-ci charmé du ſuccès de ſes ruſes, courut en rendre compte aux perſonnes qui le faiſoient agir. On examina toutes ces lettres; & la dificulté étoit de trouver de quoi faire un crime

à

à celui qui les avoit écrites : on les tourna pour cela de tous les côtez sans pouvoir en venir à bout. Il n'y étoit point parlé d'affaires d'Etat : tout rouloit sur les beaux sentimens, & l'on desesperoit quasi d'en pourvoir faire usage, lors que l'Italien imagina un moien de s'en servir utilement. Il n'y avoit point de dessus à ces fatales lettres ; la grande Trésoriére, n'y étoit point nommée, & le Marquis de *Gravel* ne la traitoit que de ma Princesse. L'expédient fut donc de dire au Roi, que le Ministre de *France* étoit amoureux de sa Fille qui est à présent Duchesse de *Baviére*, & de jetter les lettres en question dans la Cassette de cette Princesse. On se servit encore d'une femme de chambre qui déclara, que Monsieur de *Gravel* lui avoit souvent donné des paquets qu'elle avoit remis à la

Princesse. Ces papiers étoient des Airs notez que Monsieur de *Gravel* faisoit venir de *France*, & qu'on eut soin d'ôter de la Cassette, en y mettant les lettres dont je viens de parler; ainsi tout contribuoit à faire croire à *Sobieski*, que Monsieur de *Gravel* avoit eu la témérité d'en conter à sa Fille: & ce Polonois furieux méditoit une vangeance terrible, lors que la Trésoriére qui n'avoit pas pensé que ses lettres dussent faire un si mauvais éfet, déclara hautement que c'étoit à elle que le Marquis de *Gravel* les avoit écrites. La Faction opposée dit que son témoignage ne devoit pas être reçû; qu'un retour de tendresse pour un Amant qu'elle avoit autrefois aimé la faisoit parler; que le lieu où l'on avoit trouvé les lettres marquoit assez ce qu'on en devoit croire. La

grande

grande Tréſoriére ſoûtint toûjours qu'elle les avoit données à *Sardis*, & je crois que le mauvais uſage qu'il avoit fait de ce ſacrifice cauſoit de grands repentiers à cette Dame, & lui faiſoit connoître la différence qui étoit entre ces deux Amans: auſſi fit-elle tout ce qu'elle pût pour ſauver le Marquis de *Gravel* du péril qui le menaçoit. Il proteſta de ſon côté qu'il n'avoit jamais fait donner à la Princeſſe que des Chanſons qu'elle lui avoit demandées, & qu'il avoit fait venir de *Paris* par ſon ordre. La choſe fut éclaircie autant qu'elle pouvoit l'être. *Sobieski* fut convaincu de l'innocence de Monſieur de *Gravel*; mais ceux qui avoient juré ſa perte n'en demeurérent pas là. On donna de nouveaux ſoupçons à ce Roi, & on l'obligea à donner ordre à ce Miniſtre de ſortir dans vingt-qua-

tre

tre heures de ſa Cour, & dans huit jours de tous ſes Etats ; cet Arrêt étoit ſans appel. Le pauvre Marquis fut obligé de trouſſer bagage ; il n'y avoit point là de raillerie, & on l'avertit même de déloger ſans trompette. Il profita de cet avis & partit dans la nuit en Poſte par un chemin détourné, pendant que ſon équipage marchoit d'un autre côté. L'événement fit voir qu'on ne lui avoit pas donné de faux avis, puis qu'à une journée de *Warſovie* ſon caroſſe fut attaqué par quatre cens hommes qu'on avoit poſez en embuſcade ſur ſa route, & qui n'étoient pas là dans le deſſein de lui faire un bon parti : ainſi il peut conter qu'il l'a échapé belle : ſes Ennemis furent fort fachez d'avoir manqué leur coup ; mais comme ils étoient défaits de lui, ils ſe conſolérent. Cependant, les mau-

mauvaiſes manieres de la Reine de *Pologne*, & le peu d'égards qu'elle a eu pour le Roi, dont elle eſt née ſujette, ſont cauſe que dans cette conjoncture il n'a point fait pour le Fils ce qu'il fit autrefois pour le Pére; & par là le Prince de *Conti* va ſe prévaloir de toute la Protection du Roi très Chrétien. Je ne ſçai, Madame, dis-je alors à la Comteſſe, ſi c'eſt tout de bon qu'il doit y compter; ce Prince a le péché originel, & la qualité de Prince du Sang n'eſt pas d'un grand relief ſous ce Régne ci; ainſi je doute que le Roi le vît monter avec plaiſir ſur un Trône d'où il pourroit peut-être ſe reſſentir des mauvais traitemens qu'on lui a faits. Il eſt vrai, dît la Comteſſe, que les Princes du Sang ne ſont pas fort à la mode: mais le Roi connoît la généroſité de celui-

celui-ci, & par conséquent n'a pas lieu d'en rien craindre ; d'ailleurs, en lui aidant à monter sur un Trône, il répare assez bien tous les sujets de plaintes qu'il peut lui avoir donnez ; & tout ce qui me fâche dans cette afaire-ci, c'est que le pauvre *Gravel* qui a été la partie soufrante ne soit point récompensé : car quoi qu'il semble que l'Amour est cause de son malheur, il n'a pourtant servi que de prétexte, & c'est le zéle qu'il a eu pour les intérêts de son Maître qui le lui a atiré. Cependant, il est sûr que cela l'a ruiné : tous ses meubles & la plûpart de ses éfets ont été perdus : il a été obligé de faire de grandes dépenses pour échaper aux piéges qu'on lui avoit tendus ; & je doute qu'il puisse de long-tems répares le dérangement que cela a causé dans ses afaires ; il est fran-

franchement la Cour devroit bien l'en dédommager : mais c'eſt un Païs ingrat, nous le pouvons dire entre nous. Après cela elle me dit que toute cette intrigue avoit été ſecrette, & que le Roi n'avoit pas voulu faire paroître de reſſentiment là deſſus : ainſi elle me pria de n'en pas parler, & je vous demande la même grace. Comme perſonne n'a ſû la vérité de cette Hiſtoire, perſonne n'a raiſonné juſte là deſſus ; les uns diſoient que Monſieur de *Granmont* avoit eu la témérité d'en conter à la Reine de *Pologne*, & en avoit été puni ; j'avouë même que je l'avois crû bonnement ; je m'étonnois pourtant que cette Princeſſe, qui avoit ſi-bien reçû les vœux du Cardinal de *Bonzi*, fût devenuë plus fiére ſur ſes vieux jours, puis que d'Ambaſſadeur à Ambaſſadeur il n'y a que la

main,

main ; & que d'ailleurs, le Marquis de *Gravel* eſt un fort joli homme ; ainſi chacun conjecturoit à ſa mode, comme on fait ſur toutes les choſes qu'on ne fait qu'à demi Mais il me ſemble que j'avois voulu m'éloigner de la Cour ; m'y voici pourtant revenuë ſans y penſer. Et puis que l'affaire de Monſieur de *Gravel* nous ramène en *Pologne*, je crois que je dois finir ma Lettre par où je l'ai commencée. Je vous donnerai des nouvelles du Prince de *Conti* dès que je pourrai en aprendre : cependant je vous prie de faire des vœux pour lui : vous aurez cela de commun avec tous ceux qui le connoiſſent. Jamais Prince n'a été plus aimé, & jamais Prince auſſi n'a eu les inclinations plus Roiales. Il y a quelque tems qu'un de ſes domeſtiques lui vola deux mille écus. La choſe

étoit

étoit avérée, & le voleur convaincu auroit sans doute été puni s'il avoit eu à faire à une Maître moins généreux ; mais le Prince de *Conti* le prenant en particulier lui dit ; mon ami, comme vous m'avez servi fidélement par le passé, je crois qu'il n'y a que la nécessité qui ait pû vous faire oublier vous même ; il est triste pour moi de ne pouvoir pas, par des bien-faits, mettre mes domestiques à l'abri de pareilles tentations : cependant je vous donne les deux mille écus que vous m'avez pris, parce que je suppose que vous en avez besoin, puis que vous avez pû vous porter à cette extrémité : partez avec cet argent ; car après l'éclat que cela a fait vous ne pourriez pas rester avec agrément chez moi. Avouez, Madame, qu'il y a quelque chose de bien grand

dans

dans le procédé de ce Prince, & qu'il mérite bien qu'on s'intéresse pour lui. Faites, s'il vous plaît mes complimens à l'Evêque de *Nîmes*. J'ai vû des Vers qu'il a faits sur le Quiétisme, & je sai bon gré au Sécrétaire qui les lui a volez pour les donner au Public. Monsieur de *Nîmes* a fort mauvaise grace de vouloir nous cacher de si belles choses.

Je suis.

LET-

LETTRE XV.

DE TOULOUSE.

JE n'étois plus à *Montpellier*, lors que vôtre Lettre y eſt arrivée, Madame, & je ne l'ai reçûë qu'ici où l'on me l'a renvoiée, & où mon ambulante deſtinée m'a encore conduite. Comme vous voulez que je vous parle de tous les lieux où je paſſe, je vous dirai, que de *Montpellier* je fus coucher à *Pezenas*, après avoir côtoié la Méditérannée, ou du moins un Etang à gauche qui la joint, & laiſſe à gauche l'Iſle de la fameuſe *Maguelonne* Maîtreſſe de Pierre de *Provence*. Vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de vous conter leur Hiſtoire, pour peu que vous ſoïez curieuſe de la ſavoir,

voir, vous la trouverez infailliblement dans la Bibliotéque de quelqu'un de vos laquais. *Pezenas* eſt à mon gré la plus jolie petite Ville du monde : les dehors en ſont charmans : ce ne ſont que prairies coupées par de petits ruiſſeaux, jardins enchantez, & ce ſéjour me paroît fort agréable. Le Prince de *Conti* en eſt Seigneur, & on l'y traite déja de Majeſté Polonoiſe. J'aurois voulu de tout mon cœur reſter plus long-tems dans ce petit lieu, que je ne connoiſſois que par la Comédie du Baron de *la Craſſe*, & que je trouvai fort agréable : mais comme mon Mari avoit des ordres de la Cour qui l'obligeoient à preſſer ſon Voiage pour ſe rendre inceſſamment à *Toulouſe*, nous continuâmes nôtre route par *Beziers*. Cette Ville ne remplit point l'idée que je m'en étoit

faite

formée. J'avois ouï parler d'un certain Proverbe qui dit, que si Dieu habitoit en terre il habiteroit à *Beziers*. Je ne sai sur quoi on se fonde, & je le trouverois beaucoup mieux logé à *Pezenas*. Tout l'agrément qu'on peut avoir à *Beziers*, c'est que généralement tout le monde y a la voix belle, ce qui est l'effet des bonnes eaux; car on y boit la meilleure eau du monde. Je quittai mon carrosse à *Beziers*, & je m'embarquai sur le Canal qui fait la jonction des deux Mers, & qui fait partie des merveilles de ce Régne, quoi que le Roi ait sans doute moins de part a ce dessein que Monsieur *Colbert*, & que toute la gloire de l'éxécution en soit dûë à Monsieur de *Riquet*, Pére du Président *Riquet* qui vient d'épouser la Fille du Comte de *Broglio*, Niéce de Monsieur de

Baville, Intendant de cette Province. Ce Canal eſt aſſurément quelque choſe de très beau, & Monſieur de *Vauban* a dit qu'il voudroit n'avoir jamais fait que cela. Ce que j'y ai remarqué de plus curieux, c'eſt une Montagne qu'on a percée, ſous laquelle coule le Canal, & ſous laquelle par conſéquent les Barques ſont obligées de paſſer: ce chemin dure près d'une heure, & j'aurois voulu qu'il eût duré toute la journée; on y reſpire un air fraix: & comme j'avois avec moi des perſonnes de *Beziers* qui chantent toutes naturellement à merveilles, c'étoit un plaiſir d'entendre raiſonner leurs voix ſous cette Grotte. Une choſe qui me ſurprit encore, c'eſt que dans un autre endroit où une Riviére paſſe, on a bâti un Pont ſur lequel on a fait monter le Canal; ſi bien que je fus

toute

toute étonnée lors qu'on me fit remarquer un Pont & une Riviére sous nos piez. Il y a encore bien d'autres endroits que les connoisseurs, comme Monsieur de *Vauban*, peuvent trouver admirables, & sur lesquels je n'ai pas fait d'attention. Comme il regnoit un grand froid, on a été obligé de faire des Eclufes, & c'eſt là la ſeule incommodité que je trouve à cette route, qui d'ailleurs eſt fort agréable. On y trouve tous les ſoirs de bons Gîtes; le premier eſt un Cabaret qu'on a bâti exprès, mais le ſecond jour nous fûmes coucher à *Carcaſſonne*, où il n'y a de rare qu'un Saint Suaire qu'on m'aſſura être le véritable, & que je n'eus pas la curioſité d'aller voir, parce que j'en avois déja vû d'autres en d'autres endroits dont on m'avoit dit la même choſe. En traverſant cette Ville qui

me parut très jolie, on me fit remarquer que de la Place qui en est comme le centre, on voit les quatre portes; & on me dit là, depuis que c'étoit un jaloux qui avoit bâti *Carcassonne*, & qui l'avoit bâtie de cette matiére, afin que sa femme n'en pût pas sortir sans qu'il le vît; car c'est à la Place que les Messieurs de *Carcassonne* tiennent leurs assises. Mon Mari y en rencontra qu'il avoit connus autrefois dans le Service, & qui en vertu de cette ancienne connoissance vinrent sans façon me voir au Cabaret où j'étois logée; mon Mari me pria de leur faire honnêteté: c'étoient tous Gens de qualité. J'en priai quelques-uns à souper, & je fus toute étonnée sur la fin du repas de voir entrer des violons dans ma chambre & commencer un Bal dans les formes, que ces Messieurs don-

donnérent, & où tout ce qu'il y avoit de plus jolis gens se trouvérent. Comme on chante à *Beziers*, on danse aussi très bien à *Carcassonne*, & on y est de fort belle humeur : le Bal dura une partie de la nuit, & le lendemain matin nous continuâmes notre route jusques à *Castelnaudari*. On me montra l'endroit où Monsieur de *Montmorency* perdit la Bataille qu'il avoit donnée contre les troupes du Roi, ou plûtôt contre le Cardinal de *Richelieu*, & je ne pûs m'empêcher de savoir mauvais gré à ceux qui avoient fermé les portes de la Ville à ce Prince infortuné, lors qu'il fut obligé de fuïr devant ses Ennemis, entre les mains desquels il eut le malheur de tomber, & qui, comme vous savez, ne lui firent point de quartier. J'ai vû à *Toulouse* l'endroit où il fut éxécuté & où

on voit encore les marques de son sang contre la muraille. Le Parlement le condamna la larme à l'œil. J'ai vû des gens qui étoient de ce tems là qui m'en ont conté bien des particularitez dont je n'avois jamais ouï parler. Madame la Marquise de Saint *Yoüi* me disoit il y a quelque tems, que Monsieur de *Montmorency* fut mené chez elle avant que d'être conduit à *Toulouse*, & qu'il étoit soigneusement gardé dans son Château, où Madame la Princesse de *Condé* avoit aussi un apartement. Cette Princesse après avoir fait tout ce qu'elle avoit pû pour obtenir la grace de son Frére, voiant bien que le Cardinal avoit juré sa perte, résolut pour le sauver de se défaire de ce Ministre. Elle fit part de son dessein à la Marquise de Saint *Yoüi*, & la pria de lui aider à l'éxécuter. La

Mar-

Marquise étoit encore toute jeune, & n'étoit mariée que depuis fort peu de tems : cependant elle garda le secret & promit son secours à Madame la Princesse. Le projet étoit que la Princesse auroit un poignard sous sa jupe, & que lors que le Cardinal, qui étoit amoureux d'elle, viendroit lui rendre visite elle le mèneroit dans le Jardin ; que Madame de Saint *Foiri* ; avec quelques autres femmes de confiance, se tiendroient à la porte, aiant aussi chacune un poignard, pour au premier signal de la Princesse, entrer tout d'un coup & venir fondre sur cette Eminence, qui auroit sans doute subi le sort d'Orfée, si son bon génie ne lui eût fait parer le coup. Je ne sai s'il eut un pressentiment de ce qu'on lui préparoit ; mais lors que la Princesse l'eut conduit dans un

cabinet de verdure, ce maître fourbe sût si bien se déguiser, & lui promit la vie de son frére avec tant de sermens, que cette Princesse abusée se laissa persuader & perdit le dessein de lui ôter la vie, par conséquent il n'y eut point de signal donné. Les Dames renguainérent leurs poignards, & cette occasion de sauver Monsieur de *Montmorency* étant manquée, elle ne pût plus se retrouver, puis que le Cardinal se fit transférer dès le lendemain à *Toulouse* où on l'enferma dans les prisons de l'Hôtel de Ville. Madame de Saint *Joiri* me contoit encore, que dans le tems qu'il étoit dans son Château, elle fut priée par Madame la Princesse de lui aller donner un avis important. La chose étoit difficile; mais la petite Madame de Saint *Joiri* en vint pourtant à bout. Elle fut dans la nuit piez nuds & en

en chemise dans sa chambre, se coucha doucement sur son lit de peur qu'en se réveillant en sursaut, il ne fit connoître à ses Gardes ce qui se passoit. Lors qu'elle s'apperçût qu'il ne dormoit pas, elle lui dît doucement à l'oreille ce qu'on l'avoit chargée de lui dire, & s'en retourna sans qu'on y prît garde, quoi qu'elle fût obligée de passer & repasser dans la salle où ceux qui le gardoient dormoient par terre sur des paillasses. Madame de Saint *Yori* qui est à présent fort vieille, m'a conté mille circonstances de cette nature, & j'ai beaucoup plus de plaisir à parler de ces sortes des choses avec des gens de cet âge, qu'à lire ce que les Auteurs en ont écrit: car les premiers parlent pour avoir vû. Un Prêtre qui acompagnoit le Confesseur de Monsieur de *Montmorency*, lors

qu'on menoit ce Prince au supplice, me contoit l'autre jour qu'en sortant de sa chambre il s'étoit fait tâter le poulx pour qu'on vît qu'il n'étoit point ému, & qu'il avoit conservé cette tranquillité jusques à l'échaffaut: mais, ajoûta-t-il, Madame, à cet aspect il ne fut plus le même; & quoi qu'il ne donnât aucune marque de foiblesse, son Confesseur lui dit qu'il ne trouvoit plus en lui Monsieur de *Montmorency*. Comme l'échaffaut étoit, dit-on, fort bas, le sang rejallit contre la muraille, & la marque y est toûjours restée. Pendant qu'on l'éxécutoit *incognito* dans la cour de l'Hôtel de Ville, on avoit, par les ordres du Cardinal, dressé un échaffaut tendu de velours noir dans la Place de Saint *George*, afin d'amuser toute la journée le populace, car on craignoit avec raison qu'en

ne

ne fit des efforts pour l'enlever. Madame de *Gramond*, Mére de l'Evêque de Saint *Papoul*, & Femme d'un des Juges de Monsieur de *Montmorency*, qui savoit où se passoit cette sanglante scéne, fut à la porte de l'Hôtel de Ville dans un carrosse du deuil pour prendre le corps de ce malheureux Prince, qui l'avoit priée par son Testament de vouloir bien s'en charger. Elle attendit long tems dans la ruë : mais lors que l'éxécution fut faite, on ouvrit toutes les portes, le carrosse entra & cette Dame fondant en pleurs y fit mettre le corps & le porta dans l'Eglise des Cordeliers, où il a resté en dépôt jusques à ce que sa Veuve l'a reclamé pour le mettre dans le superbe Mausolée qu'elle lui fit dresser dans l'Eglise des Religieuses de *Moulins*, chez lesquelles cette Dame a fini ses

jours. L'Evêque de Saint *Papoul* me disoit sur ce sujet, que quelque tems avant que Monsieur de *Montmorency* se déclarât ouvertement, il avoit dit à Monsieur de *Gramond*, Pére de cet Evêque : Monsieur, si j'étois accusé de crime devant vôtre Tribunal, pourriez-vous bien vous résoudre à me condamner ? Oui, Monsieur, lui dit Monsieur de *Gramond*; car si vous étiez coupable, je suis sûr que vôtre Alteſſe se condamneroit elle-même. Vous avez raison, dit-il, il ne faut jamais faire d'injustices : mais j'espére, ajoûta-t-il, que le cas n'arrivera pas; aussi bien loin de savoir mauvais gré à Monsieur de *Gramond* qui avoit été forcé par les Loix à prononcer contre lui, il confia, comme je viens de le dire, son corps à la Femme de ce Magistrat, & lui fit présent du

beau

beau Diamant qui eſt encore dans cette Famille, & que j'ai vû à Madame de *Lanta*. Voila bien des circonſtances particuliéres que vous n'avez aſſurément pas trouvées dans l'Hiſtoire, & que je tiens d'Original. Mais il me ſemble que ces circonſtances m'ont un peu déroutée, & que je vous parle de ce que j'ai vû & ouï à *Toulouſe* avant de vous dire que j'y ſuis arrivée. Cela peut bien s'entendre : mais cependant, il faut, pour la forme, que je ſuivi ma route pas à pas. Je fus donc de *Gaſtelnaudari* à *Toulouſe* toûjours ſur le Canal. En arrivant dans cette grande Ville à laquelle on a donné le nom de *Sainte*, je trouvai le petit *Samſon*, fils du Receveur des Conſignations, que vous connoiſſez ; il vint d'abord à moi, & après les prémiers complimens, j'appris de

lui qu'il venoit d'épouser une niéce de Madame de *Pontchartrain*, à laquelle l'Intendance de *Montauban* avoit servi de Dot. Je fus la voir; elle me fit mille honnêtetez & me prit d'une Fête que les Capitouls lui donnérent dans l'Hôtel de Ville. Les Capitouls de Toulouse, c'eſt ce qu'on appelle ailleurs Echevins. Le nom de Capitoul vient, à ce qu'on dit, du Capitole de *Rome*: ces Charges annoblissent, & Monsieur le Duc de *Noailles*, lors qu'il a été obligé de faire ſes preuves pour devenir Cordon bleu, s'eſt contenté de produire le Capitolat d'un de ſes Ancêtres. Quoi qu'il en ſoit, la Fête que ces Meſſieurs donnérent à Madame *Samſon* fut des plus magnifiques. Après la Collation il y eut Bal dans la Salle du Conſiſtoire, qui eſt le lieu où l'on rend la Juſtice. On

nous

nous fit voir ensuite tous les beaux endroits de cette Maison, qui étoit autrefois le Palais des Comtes de *Toulouse*, & où il y a encore de très belles Peintures de ce tems là. Madame *Samson* partit bien-tôt après pour *Montauban*; nous nous separâmes fort bonnes Amies, & elle me fit promettre de l'aller voir dans son Intendance, à quoi je n'ai eu garde de manquer: mais avant cela j'ai été à l'Eglise des Cordeliers. J'y ai vû le Charnier dont j'avois tant ouï parler où les corps se conservent en leur entier pendant des Siécles. Celui de la Belle *Paule* garde encore des marques de beauté. Je demandai à ces bons Péres par quel moien ils pouvoient garantir ces corps de la corruption? Ils me dirent qu'ils les enterroient d'abord dans une certaine terre qui en consu-

moit

moit la chair ; qu'après cela ils les exposoient à l'air, & que lors qu'ils étoient suffisamment desséchez, on les rangeoit dans le Charnier. Dans le tems que ce Moine me parloit, j'en vis venir d'autres qui descendoient du Clocher avec des corps morts sur leurs épaules, auxquels le grand air avoit entiérement ôté tout ce qu'ils auroient pû avoir de mauvaise odeur, & je jugeai par là que le bon Cordelier m'avoit accusé juste. Des Cordeliers je fus à l'Eglise de Saint *Sernin* ; c'est dans ce lieu là que reposent les corps Saints, & c'est de là que *Toulouse* tire le nom de *Sainte*. On me fit voir une quantité prodigieuse de Saints, tant Apôtres que premiers Martirs. Je ne sai comment *Rome* se peut accommoder de cela ; car il me semble qu'elle se vante d'avoir les mêmes ;

peut-

peut-être ſe ſont-ils multipliez, je n'en ſai rien : ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils ſont dans des Chaſſes magnifiques. Après les avoir vûs à Saint *Sernin* je les vis encore paſſer en revûë a une Proceſſion qu'on fit quelque tems après, pour célébrer le jour de la délivrance de la Ville : c'eſt à dire celui auquel les Albigeois en furent chaſſez, & que l'on extermina tous les Proteſtans. J'avois crû juſques ici que ces derniers nous en impoſoient, quand ils nous accuſoient d'adorer les Images & les Reliques : mais j'ai été convaincuë ici de la vérité de cette accuſation ; puis que dès que la Sainte *Epine* paſſe, tout le monde ſe met à genoux devant elle, parce qu'on dit que cette Sainte *Epine* a été tirée de la Couronne de nôtre Seigneur. J'ai encore vû tout le monde ſe proſterner devant une Ima-

ge de la Vierge qu'on appelle *Nôtre Dame la Noire*. L'on me dit, pour autoriſer cette adoration, que cette Image étoit miraculeuſe; & l'on me conta qu'un jour le feu avoit pris dans un des Fauxbourgs de *Toulouſe*, & que toute l'Eau-benite du Païs n'aïant pû l'éteindre, on y porta le Saint Sacrement; mais que tout cela étant inutile, il fallut avoir recours à *Nôtre Dame la Noire* dont la préſence fit tout d'un coup ceſſer l'incendie. On m'aſſura qu'on lui avoit vû verſer des larmes, & l'on me fit cent contes de cette nature. Les Péres Bénédictins poſſeſſeurs de ce Tréſor ne le mettent pas à tous les jours & tirent de groſſes rétributions des perſonnes qui ont recours à cette Image. Les jours qu'on fait ces belles Proceſſions à *Toulouſe*, on voit une quantité prodigieuſe d'E-

d'Etrangers qui viennent en foule des lieux voisins, les uns par devotion, & les autres par curiosité. Un de ces Pélerins en arrivant ici tomba malade & mourut dans le Cabaret où il avoit mis pied à terre. L'hôte en donna avis au Curé de sa Paroisse qui étoit la *Dalbade*, & le mort fut mis en dépôt dans cette Eglise jusques au tems marqué pour l'enterrer. Le lendemain une bonne dévote qui faisoit ses prières dans la même Chapelle, crut entendre remuer dans le cercueil, & courut toute épouvanté apeller les Prêtres: on la traita d'abord de visionnaire; mais comme elle s'obstina à dire qu'elle avoit ouï quelque chose, on ouvrit la biére & l'on trouva le prétendu mort encore vivant. Il fit signe, & l'on comprit qu'il demandoit à être saigné; il le fut, mais tous les secours qu'on

qu'on lui donna furent inutiles, & il exprira peu de tems après. Voila ce que j'ai vû il n'y a pas encore quinze jours, & ce qui me fait frémir quand j'y penſe : car je m'imagine qu'on enterre ſouvent des perſonnes vivantes, & je vous avouë que je ne voudrois pas avoir un pareil ſort ; mais laiſſons ces triſtes réfléxions. Je fûs témoin dans le même tems d'une Avanture qui n'eut rien de ſi funeſte, mais qui auroit pourtant pû avoir des ſuites fâcheuſes pour la perſonnes à qui elle arriva. Une de ces Dames campagnardes que la dévotion attiroit à *Toulouſe*, fut loger dans un Cabaret où il y avoit beaucoup d'Etrangers, entr'autres deux Marchands de *Bordeaux* qui couchoient dans une chambre attenant celle qu'on lui avoit donnée. Cette Dame s'étant levée dans la

nuit

nuit pour quelque petit beſoin, au lieu de rentrer dans ſa chambre, donna par mégard dans celle des deux Marchands, & ſe coucha dans leur lit, croïant que ce fût le ſien: ce qui contribua encore à ſon erreur, c'eſt qu'elle couchoit avec une de ſes parentes; ainſi entendant des perſonnes qui dormoient, & ne diſtinguant pas s'il y en avoit une, ou deux, elle ne douta point que ce ne fût ſa compagne, & s'endormit avec beaucoup de confiance: mais ſa ſurpriſe fut grande lors que s'éveillant au matin elle ſe trouva entre deux draps avec des jeunes éveillez qui avoient tout l'air de ne lui pas faire de quartier. Sainte Vierge! dit-elle alors, tirez-moi du péril où mon imprudence vient de me jetter; en diſant cela elle ſongea à ſe tirer du lit le plus doucement qu'il lui fut

toutes les formalitez néceſſaires pour prouver la juſtice de ſon accuſation. Enfin, après une longue procédure, le Mariage fut caſſé, & il lui fut permis d'épouſer qui bon lui ſembleroit. Elle choiſit Monſieur de *Lanta*, qui, à ce qu'on prétend, avoit commencé de lui en conter avant qu'elle intentât le procès à Monſieur de *Cornuſſon*. Ce pauvre Monſieur de *Cornuſſon* eut tant de regret de ſe voir abandonner par ſa Femme, qu'il ſe fit d'Egliſe, & mourut quelque tems après. Monſieur de *Lanta* eſt Neveu de l'Evêque de Saint *Papoul*, & l'on dit, que lors que ce Prélat communiqua le Mariage de ſon Neveu à l'Archevêque de *Toulouſe*, celui-ci lui dit; Monſieur de *Lanta* eſt bien hardi de prendre la Femme d'autrui, & l'argent de la Province. Il prétendoit, en diſant

l'ar-

l'argent de la Province, que la Dote de Madame de *Lanta* venoit de ce que ſon Pére avoit volé en faiſant le Canal. Quoi qu'il en ſoit, ce Mariage a été fort heureux. Madame de *Lanta* a de beaux Enfans; & quoi qu'elle ait fait une démarche un peu ſcabreuſe, elle n'en eſt pas moins eſtimée. Sa Maiſon eſt ici comme celle de Madame de *Blauvac* à *Avignon*; l'on y joüe gros jeu, & il y a tous les jours fort bonne Compagnie. Mademoiſelle de *Riquet* ſa Sœur eſt auprès d'elle, & Monſieur de *Monteſpan* eſt ſi amoureux de cette Demoiſelle, qu'il a écrit au Pape pour lui demander la permiſſion de l'épouſer. Il allégue là deſſus les meilleures raiſons du monde; & je ne doute point que le Pape ne lui eût accordé ſa demande s'il avoit reçû cette Lettre, qui eſt aſſurément la plus belle que

j'aie jamais vûë : mais Monſieur de *Louvois* à qui Monſieur de *Monteſpan* en fit voir la minute l'aſſura, que s'il l'envoioit au Pape, & qu'il pouſſât la patience du Roi à bout, il étoit un homme perdu, & qu'il perdroit par là la fortune du Marquis *Dantin* ſon Fils. Le pauvre Monſieur de *Monteſpan* intimidé par ces menaces, craignit pour la premiére fois, & renguaina ſa Lettre, qu'il a pourtant toûjours gardée, & qu'il m'a fait l'honneur de me montrer. Monſieur de *Monteſpan* eſt le meilleur Seigneur qu'on puiſſe voir ; dernierement il jouoit, & comme il s'agiſſoit d'un coup fort conſidérable, Madame de *Frauts* qui étoit préſente lui dit, qu'elle ſouhaitoit qu'il gagnât ; il gagna effectivement & fit préſent en même tems d'une Montre de cinquante louïs à cette

Dame, pour la remercier de ſon ſouhait: je crois que j'aurois eu de la peine à l'accepter; mais Madame de *Frauts* ne fit pas tant de façons. Monſieur voit bien, dit-elle tout haut, que je ſuis une femme fort dérangée, il veut me mettre en régle, & je n'ai garde d'en refuſer les moïens. Quoi que Monſieur de *Monteſpan* ne ſe taſſe pas une peine de parler de la conduite de ſa Femme, il n'aime pourtant pas à être raillé là deſſus; & tout honnête & poli qu'il eſt, il n'a point ménagé les Dames qui ont voulu faire les agréables ſur ce chapitre. Il y a quelques tems qu'il jouoit au *Lanſquenet*, ſa carte, qui étoit un Roi de cœur, fut la premiére priſe; & comme il peſtoit un peu, une Préſidente voulant faire le bel eſprit, lui dit. Ah! Monſieur, ce n'eſt pas le Roi de

cœur qui vous a fait le plus de mal. Monſieur de *Monteſpan* aigri par ſa perte, & par le mauvais bon mot de cette Préſidente, lui répondit : ſi ma Femme eſt à *un Louïs*, vous êtes à *trente ſous*. Après cela il fit une partie de Maſque avec quelques-uns de ſes Amis, & fut avec eux à un Bal dont cette Préſidente étoit la Reine, où il lui donna le fouet en préſence de tout le monde, après quoi il ſortit du Bal ſans être reconnu. On a bien compris que c'étoit lui qui avoit fait le coup ; mais comme on n'a pû le prouver, & que d'ailleurs la Dame s'étoit attiré cet affront, il n'en a pas été parlé. Cet éxemple a rendu les autres Femmes plus circonſpectes. Nous avons ici le Fils du Roi de *Dannemark*, c'eſt à dire, le Cadet de ce Prince Royal que nous avons vû à *Paris* : il a auprès

près de lui des Perſonnes de mérite qui parlent fort bon François, & qui ſont de fort bon Commerce. Il y en a un qu'on appelle Monſieur *Pleich*, dont le Pére eſt Plénipotentiaire à *Ryſwick*, qui me dît hier au ſoir que le Parti de l'Electeur de *Saxe* ſe fortifioit tous les jours, & que ſelon toutes les apparences, Monſieur le Prince de *Conti* n'auroit pas un fort bon ſuccès dans ſon voiage. Il me dît en même tems que ce Prince avoit déja doublé le *Sond*, & que le Roi de *Danemark* l'avoit régalé à ſon paſſage; voila tout ce que je ſçai là-deſſus. On dit encore que le Coffre de la Chaize de Poſte du Prince de *Conti* s'étant rompu, on avoit trouvé ſur le chemin quantité de Tabatiéres que ce Prince portoit en *Pologne*; ce qui fit dire à un jeune Homme de la

Compagnie : ah ! *Cadedis*, il veut les prendre par le nez. Le ton & la maniére dont il dît cela me penſa faire mourir de rire. On a bien raiſon de parler de la vivacité des *Gaſcons* ; je n'ai jamais vû de gens avoir la repartie ſi prompte : & je n'aurois jamais fini ſi je voulois vous conter ce que je leur entens dire tous les jours. On les accuſe d'avoir avec un eſprit fin, un cœur très faux ; c'eſt ce que je n'ai pas encore éprouvé, ainſi je ne puis parler que de leur eſprit. Les Dames ſont ici comme par tout ailleurs, c'eſt à dire, un peu coquettes ; elles n'ont pas les maniéres ſi libres qu'à *Montpellier* ; mais on prétend qu'elles ne ſoûtiennent pas leurs airs réſervez, lors qu'elles ſont dans le têtе à têtе : ainſi tout cela revient au même. Il y a ici de fort belles Promenades,

un

un Cours où on voit quantité de Caroſſes, & un beau Jardin qu'on appelle *Freſcati*, où l'on ſe proméne à pié comme à *Paris* dans les *Tuilleries*. Dès que j'eus un peu reconnu ici le terrain, je fus à *Montauban*, comme je l'avois promis à Madame *Samſon*: elle me régala à merveilles, & pria même, à ma conſidération, quantité de Dames & de Meſſieurs. Monſieur de *Grillon* qui commande les Troupes de ce Païs là fut de nôtre Souper: nous paſſâmes enſuite toute la nuit au Jeu; & comme je n'étois pas tout à fait la maîtreſſe de mon tems, je fus obligée de prendre congé de la Compagnie le lendemain, & de m'en revenir ici. Avant de partir on me fit voir le Cours de *Montauban* qui eſt très joli, & l'on me mena au Jardin de l'Evêque, qui eſt la belle Promenade. Je

vis ce Prélat avec lequel j'avois fait déja connoiſſance à *Montpellier*; il s'appelle *Nemond*, & eſt proche parent du Gendre de Madame de *Miramion*. Il me dît que, preſque tout ſon Troupeau étoit compoſé de nouveaux Convertis qui lui donnoient beaucoup de peine à conduire, ſur tout à préſent qu'ils ſe ſont mis en tête, que le rétabliſſement de leur Religion ſera un Article dans la future Paix, & que le Prince d'*Orange* ne la ſignera qu'à ces conditions: je crois que ces pauvres gens s'abuſant bien, & que le Prince d'*Orange* ſongera plûtôt à ſes propres affaires, & à aſſurer ſur ſa tête les trois Couronnes qu'il a ſçû y camper. Voila, Madame, tout ce que j'ai vû à *Montauban*; on ne peut pas vous rendre un compte plus éxact que celui que je vous

rends

rends de ma conduite ; quand je ſaurai un peu mieux la Carte de *Toulouſe*, je vous la donnerai. Il y à l'heure qu'il eſt ici Opéra & Comédie ; quantité de Maiſon de Condition où l'on va jouer, & beaucoup de priſes d'Habit des Religieuſes ; des Meſſes en Muſique ; des Saluts, & autres Actes de Religion, qui ſont ici nombre parmi les parties de Plaiſir ; ainſi chacun peut en prendre ſelon ſon goût. Adieu, Madame, je crois que je vous écrirois juſques a demain, ſi mon papier ne m'obligeoit à finir.

Je ſuis.

LETTRE XVI.

DE PARIS.

NE vous plaignez pas, s'il vous plaît, Madame, d'être obligée à voiager. La vie ambulante eſt, ſelon moi, la plus jolie choſe du monde, ſur tout quand on voiage avec autant d'agrément qu'il me paroît que vous en avez eu juſques ici dans vôtre route. Vous voiez les plus charmans Païs du monde : vos plaiſirs ſont tous les jours diverſifiez, pendant qu'ici on nous donne ſix mois durant le même Opéra, & que nous ſommes réduits aux fleurettes des Abbez auxquels le Champ de Bataille de la Galanterie eſt demeuré, depuis que la Guerre nous enlevé les Officiers. Eufin, ſi la Paix n'y

n'y met ordre, il n'y aura plus moien d'y tenir, & il faudra déserter *Paris*. Vôtre Danois, à ce que je vois, a de très bons Almanacs: le Prince de *Conti* revient de *Pologne*, & des prétentions qu'il pouvoit y avoir; l'Electeur de *Saxe* l'emporte sur lui, & le Roi vient de disgracier l'Abbé de *Polignac* qu'on accuse de n'avoir pas fait tout ce qu'il auroit dû faire dans cette occasion; peut-être a-t-il trop bien fait son devoir. On ne sçait pas les ordres particuliers qu'il peut avoir eu de la Cour, & il se pourroit bien que sa disgrace ne seroit qu'une feinte. On fait d'avance de grands préparatif pour le Mariage de Monsieur le Duc de *Bourgogne*: la petite Princesse de *Savoye* n'est pas belle: mais il y a de la ressource en une jeune personne, & elle pourra embellir. Elle a beaucoup

d'eſprit : le Roi l'aime à la folie, & tout le monde l'a vuë arriver avec plaiſir, parce qu'elle vient cimenter la Paix. On eſpére que ſon Himen ramenéra les plaiſirs à la Cour, & que la Paix générale les rendra durables. Cependant, la Dévote qui tient toûjours le haut bout, & Monſieur de *Mollé Champlatrus*, firent l'autre jour éxiler la Marquiſe de *Lancé*, ſous prétexte que ſa conduite n'étoit pas réguliére : mais la grande raiſon eſt qu'on jouoit chez cette Dame, comme on jouë chez Monſieur de *Champlatrus*, dont elle étoit voiſine, & que bien des gens aimoient mieux aller chez elle, que chez le dévot Magiſtrat. Cela a fait un peu crier les Amis de Madame de *Lancé*; mais leurs murmures n'ont pas empêché l'effet d'une Lettre de Cachet qui lui ordonnoit de

partir

partir dans vingt quatre heures. Comme je n'avois pas connu cette Dame, je demandai au Duc de la *Ferté*, qui étoit un de ces tenans, ce que c'étoit, & voici ce qu'il m'en a dit. Madame de *Lancé* étant fille avec de la beauté, beaucoup d'esprit & très peu de bien, voulut se donner un nom, sans pourtant se donner un Maître; pour cela elle fit habiller sa Mére en Cavalier: cette Mére complaisante, conta sous cet habit, & sous le nom du Marquis de *Lancé*, ses raisons à sa Fille & l'épousa en fort peu de tems: les Nôces se firent au sçû de tout le monde: après quoi le faux Marquis de *Lancé* fut obligé de partir, & la Mére aiant repris sa premiére forme, revint auprès de la nouvelle Marquise de *Lancé*, qui par le prétendu Mariage se vit dispensée des ménage-

mens qu'une Fille eſt obligée d'avoir. Elle prit d'abord une belle maiſon, un train de Marquiſe, & donna à jouer pour pouvoir en faire les frais. Après cela elle eut ſoin de ſe faire annoncer la mort de ce fantôme d'Epoux; elle prit un grand deuil, & comme Veuve de Marquis, & avec le ſecours du jeu, elle a toûjours fait ici une fort belle figure. Elle avoit auprès d'elle deux ou trois Demoiſelles auxquelles elle donnoit la vie & le logement, ſur la conduite deſquelles elle déclaroit ne vouloir point avoir d'inſpection, & qui contribuoient à l'agrément de cette Société, dans laquelle tout ce qu'il y avoit de Gens d'eſprit à la Cour & à la Ville, ſe faiſoient un plaiſir d'être agréyez. On alloit chez elle à cinq heures du ſoir, & chacun donnoit d'entrée de jeu ſa piſtole: on jouoit juſ-

juſques à minuit ; à minuit on avoit un ſouper magnifique. Comme c'étoit une Aſſemblée de beaux Eſprits, plûtôt que de Joueurs, il ſe diſoit à table les plus jolies choſes du monde, & le tout ſans ſcandale & ſans bruit. La Marquiſe avoit trouvé le ſecret de ſe faire reſpecter, & l'on avoit autant d'égards pour elle, que ſi l'on eût été chez la Reine. D'ailleurs, elle ne recevoit que des Perſonnes de diſtinction, qui ſe faiſoient un plaiſir de pouvoir, pour leur piſtole, faire très bonne chére, & avoir l'agrément de la converſation : Car outre que Madame de *Lanté* avoit de l'eſprit infiniment, ceux qu'elle raſſembloit chez elle en aïant auſſi beaucoup, les uns faiſoient le plaiſir des autres. La Compagnie ſe ſéparoit ordinairement a quatre heures du matin ; la Marquiſe ſe cou-

couchoit à cinq, à midi elle prenoit un bouillon, & avec cela elle attendoit le ſouper. Le même train de vie revenoit tous les jours, & cela dureroit encore, ſi Monſieur de *Champlatrus*, jaloux de ce qu'elle lui enlevoit tous les jours quelque Joueur, n'eût perſuadé au Roi, que c'étoit une maiſon de deſordre. Le Roi l'a crû, & cette pauvre Femme, qui, par ſes manœuvres, avoit ſû ſe faire un revenu conſidérable, eſt préſentement ruinée. Tous ceux qui alloient chez elle ſe trouvent auſſi fort deſœuvrez, & c'eſt quelque choſe de fort plaiſant que la maniére dont ils peſtent contre le Peuple dévot. J'ai trouvé quelque choſe de ſi extraordinaire dans l'Hiſtoire de cette prétenduë Marquiſe, que j'ai crû que vous ne ſeriez pas fâchée de la ſavoir; je vous la donne pour

très

très véritable, c'eſt ſur quoi vous pouvez compter, en attendant tous les jours la nouvelle de la concluſion du Traité de Paix. On croit que les conditions ne ſeront pas avantageuſes à la France : mais qu'eſt-ce que cela nous fait ? Il nous importe fort peu que le Roi étende ou reſſerre les limites de ſon Royaume, pourvû que nous puiſſions manger nôtre pain en repos dans nos maiſons ſans être accablez tous les jours par de nouvelles taxes, dont le Peuple commence d'être fort ennuié. On me fit voir l'autre jour des Vers aſſez plaiſans au ſujet d'un Impôt qu'on a mis ſur les Armoiries : vous y trouverez quelques obſcénitez ; mais c'eſt la faute du Poëte, & non pas la mienne ; ainſi je m'en lave les mains : les voici.

Vous

Vous qui mordez sur tout par mille Voleries,
Marchands d'Edits, de Sceaux, & d'Armoiries :
Infames Maltotiers, vous paie qui voudra,
Malgré vous & vos dents, & toute vôtre race,
Je veux porter de Gueulle à trois étrons de face.
Voions qui de vous y mordra.

Je gagerois quasi que c'est un Gascon qui a fait ces Vers : peut-être en trouverez-vous l'Auteur à *Toulouse* ; car c'est là une saillie qui sent le voisinage de la *Garonne*. Ce n'est pas que la Riviére de *Seine* n'ait aussi la vertu de faire versifier. Et puis que nous sommes sur la friperie des Maltotiers, voici des Vers qui ont été faits pour la femme d'un Fermier général accusée de coquetterie, & d'a-

d'avoir un tein poſtiche. Cette Dame parloit un jour devant des perſonnes moins opulentes qu'elle de ſa maiſon de ville, & de ſa maiſon de campagne; & comme elle regardoit toute la Compagnie en pitié, en faiſant la deſcription de tous ſes beaux apartemens, & d'un eſcalier dont la peinture avoit coûté dix mille écus; une de vos bonnes Amies qui étoit préſente, fit ces Vers & les gliſſa dans la poche de l'orgueilleuſe Maltotiére.

Il ne vous eſt pas difficile.
De bien bâtir aux Champs, de même qu'à la Ville;
Tout céde au gré de vos deſirs,
Vous vivez de nos déplaiſirs,
La fortune vous idolâtre.
Helas! qui peut bâtir plus aiſément que vous,
Le bois croît ſur le chef de Monſieur vôtre Epoux,
Et vous ne manquez pas de plâtre.

La

La Fermiére générale n'eut garde de ſe vanter de ces Vers; mais celle qui les avoit faits eut ſoin d'en donner des copies à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance, & c'eſt par là que je les ai ſçûs : je ne ſçaurois pour le coup vous en dire davantage. C'eſt ici la dixiéme Lettre que j'écris aujourd'hui, il eſt plus de minuit, & je n'en puis plus d'envie de dormir. Adieu donc, écrivez-moi le plus ſouvent que vous pourrez: ſur tout aimez-moi, & croiez que de mon côté cela va toûjours.

Je ſuis.

LETTRE XVII.

DE TOULOUSE.

L'Hiſtoire de vôtre prétenduë Marquiſe de *Lancé* eſt ſi extraordinaire, que ſi je la tenois d'un autre que de vous, Madame, je la traiterois aſſurément de fable. On dit qu'il n'y a plus rien de nouveau ſous le Soleil : mais j'oſerois bien aſſurer que ce cas ici eſt nouveau, & qu'on n'avoit jamais ouï dire qu'une Fille eût épouſé ſa Mére. Le Païs où je ſuis ne produit pas de pareilles Avantures, ni celui d'où je viens non plus : car vous ne devez pas croire que j'aie toûjours reſté à *Toulouſe*. J'ai fait depuis que je vous ai écrit, la plus jolie tournée du monde, quoi que ce ſoit dans un Païs

ſi

ſi rude, qu'on n'y avoit jamais vû de caroſſe avant le mien, encore m'en a-t-il penſé coûter la vie pour avoir voulu l'y mener : car comme les chemins ſont fort étroits, le Cocher prit la peine de nous verſer dans une Riviére. On nous en tira par miracle, & nous arrivâmes fort en deſordre à *Quillian*, petite Ville dans les *Pirenées*. On m'avoit fait tant de peur de ce Païs là qu'on diſoit n'être habité que par des Ours, que j'y fus en robe de chambre & en cornette de *nuit*, ne croiant pas que ce fût la peine de me coëfer & de m'habiller pour ne voir que des bêtes féroces : mais je fus bien ſurpriſe quand je vis la quantité de Nobleſſe dont les Montagnes ſont comme la pépiniére. Les Marquis de *Leren*, de *Chalabre*, & de Sainte *Colombe*, vinrent à *Quillian* nous voir, &

& nous donnérent quantité de ſangliers, chévreuils, & autres bêtes fauves. J'en ai apporté ici dont j'ai fait préſent au Prince de *Dannemark*, & je lui ai donné entr'autres choſes, un petit marcaſſin vivant qui lui a fait un grand plaiſir. Au reſte, il n'eſt rien de plus faux que ce que les Naturaliſtes nous content des ours : ils viennent au monde tout comme les autres animaux, & non pas comme une maſſe informe ; c'eſt ce que j'ai vû, ainſi vous pouvez m'en croire. Outre les Meſſieurs que j'ai vûs à *Quillian*, j'y ai encore fait connoiſſance avec une très jolie Perſonne qu'on appelle Madame *Deſcouloubre*. Elle eſt Fille du Marquis de *Chalabre*, & mariée à un homme ſi jaloux, qu'il ne lui permet pas de parler à qui que ce ſoit. Il s'eſt pourtant humaniſé en ma faveur :

il

il ſa ſouffert qu'elle ſoit venuë chez moi, & qu'elle y ait mangé : & la pauvre petite Femme regardoit ce tems là comme le plus beau de ſa vie, & auroit bien ſouhaité qu'il eût duré. Je vous avouë auſſi que je l'ai quitté avec regret, & qu'elle me fait grand pitié. Vous jugerez de la jalouſie de ſon Mari par ce que je m'en vais vous dire. Un jour qu'ils alloient enſemble voir un de leurs Voiſins, & qu'elle étoit montée en croupe derriére lui, il la jetta par terre parce qu'il entendoit chanter un Coucou, & courut le piſtolet à la main après cet oiſeau pour ſe vanger ſur lui du malheur qu'il lui annonçoit Outre le danger que je courus en verſant dans la Riviére, mon carroſſe fut encore expoſé à un autre. Je vous ai déja dit qu'on n'en avoit jamais vû à

Quillian. J'y arrivai juſtement dans un tems où l'on avoit beſoin de pluie, & où l'on faiſoit tous les jours des Proceſſions pour tâcher de l'obtenir: ſi-bien que ces Proceſſions étant inutiles, les Habitans de ce lieu, gens ſuperſtitieux & habiles, comme vous allez voir, s'imaginérent que c'étoit mon caroſſe qui empêchoit que leurs vœux ne fuſſent éxaucez. Là deſſus on aſſembla le Conſeil de Ville, & après avoir éxaminé la choſe avec mûre délibération, la machine roulante fut condamnée à être jettée dans la Riviére. Vous croiez-bien, Madame, que cette Sentence ne me fut pas ſignifiée, on trouvoit même quelque difficulté à l'éxécuter: mais enfin, il fut réſolu qu'on uſeroit d'adreſſe, & qu'on prendroit le tems que tout le monde ſeroit endormi; de ſorte qu'un beau ſoir, lors que j'étois dans mon

premier ſommeil, je fus éveillée par le bruit qu'on fit en tirant ce pauvre carroſſe de l'endroit qui ſervoit de remiſe, & je fus toute étonnée de l'entendre rouler dans une heure auſſi induë. J'apellai d'abord mes domeſtiques, qui trouvérent une trentaine de ces idiots qui le traînoient, & qui prirent la fuite dès qu'ils virent qu'on alloit à eux. Un moment plus tard c'étoit fait de mon carroſſe; & depuis ce tems là j'ai toûjours fait faire ſentinelle auprès. Vous croiez bien que la Nobleſſe *du* Païs n'avoit pas été apellée à ce ridicule Conſeil. Tous les Gentilshommes en ont ri avec moi, & c'eſt d'eux que j'ai ſû cette plaiſante délibération. Ils me firent encore cent contes qui font voir le génie de ce Peuple là. De *Quillian* j'ai été à *Perpignan* où mon Mari avoit ordre de conférer avec Monſieur le Duc de

Ven-

Vendôme. Cette Ville eſt la Capitale du *Rouſſillon*. Tout le monde y parle François, & j'y ai trouvé de fort jolis gens. Je fis d'abord connoiſſance avec un *Catalan* qui étoit Capitaine de Dragons ; & qui venoit d'être fait priſonnier de guerre. C'étoit un homme très bien fait : il avoit la taille belle, la jambe de même, un viſage ovale, le nez aquilin, & de grands ïeux noirs les plus beaux du monde ; ſon teint étoit fort brun, ſa bouche un peu grande, mais ornée de deux rateliers de dents plus blanches que l'ivoire : avec cela un eſprit fort doux, beaucoup de politeſſe & de ſavoir vivre ; enfin tout le mérite qu'il faut pour faire un Cavalier accompli : On l'apelloit Don Franciſco de *Benavides*. Il me vint voir dès que je fus arrivée, & quand nous eûmes fait connoiſſance, il me pria d'intercéder pour lui

auprès de Monsieur de *Vendôme* pour lui obtenir un Congé. Je priai mon Mari de lui rendre ces bons offices, & je m'emploiai de bon cœur pour lui dès qu'il m'eut fait confidence des raisons qu'il avoit de souhaiter sa liberté ; car il m'avoua qu'il aimoit depuis cinq ans une *Catalane* dont il ne voulut jamais me dire le nom ; il eut même d'abord beaucoup de peine à me conter cette Avanture, & les ménagemens qu'il gardoit là dessus marquoient qu'il avoit une vraie considération pour la Dame : cependant, le plaisir qu'il avoit à parler d'elle, & le besoin qu'il avoit de moi l'engagérent insensiblement à me conter ce que j'avois envie de savoir. Il me dît donc, que le devoir de sa Charge l'aiant obligé d'aller en une Ville de *Catalogne* où le Mari de cette Dame commandoit, il lui rendit le devoir que la civi-

lité

lité & la bienſeanc éxigent, & qu'enſuite aiant remarqué que la Commandante avoit tout pouvoir ſur l'eſprit de ſon Epoux, il l'avoit prié de le lui rendre favorable. La Dame étoit généreuſe, ainſi il n'eut pas de peine à la mettre dans ſes intérêts; & en lui contant toutes les traverſes qu'il avoit euës, il trouva le ſecret de la toucher & d'entrer dans ſon cœur par la porte de la compaſſion, ce qui n'eſt pas, ſelon moi, la plus mauvaiſe route. Cette Dame qu'il ne m'a jamais nommée que la *Signora Marguareta*, s'intéreſſa vivement pour lui, ſans éxaminer quels étoient les motifs qui la faiſoient agir: *Don Franciſco* de ſon côté croioit n'avoir d'abord que de la Politique, enſuite de la reconnoiſſance: mais il trouva que ſon cœur étoit allé plus loin, & que les maniéres douces & engageantes de la *Signora* l'avoient

fortement engagé. C'étoit une femme d'environ vingt-ſix ans, mais qui paroiſſoit plus jeune; ſa taille étoit au deſſous de la médiocre, & un peu chargée d'embonpoint, quoi que ce ne ſoit pas le défaut des *Catalanes*: mais enfin, ce défaut étoit réparé par un air de ſanté qui la rendoit fort apétiſſante. Elle avoit la gorge, le bras, & la main, très bien taillées, mais la peau brune, comme la plûpart des femmes de ſon Païs. Le tour de ſon viſage étoit beau; tous ſes traits réguliers: les yeux & la bouche étoient ſur tout d'une grande beauté; elle avoit les dents blanches: & avec un autre teint, & une taille plus fine, elle auroit pû paſſer pour belle Femme. Un tour d'eſprit & de délicateſſe donnoit de l'agrément à tout ce qu'elle faiſoit. Elle avoit du panchant à la mélancolie; mais c'étoit une mélancolie douce & rectifiée

par

par la raiſon, qui bien loin de la rendre de mauvaiſe humeur, répandoit un air de tendreſſe dans toutes ſes maniéres. C'étoit une Femme toute occupée du ſoin de ſa Famille, toûjours renfermée dans ſon Domeſtique, qu'on auroit crû n'être propre qu'à cela, & qu'on trouvoit pourtant propre à toute autre choſe. Lors qu'elle avoit paru à la Cour, elle s'y étoit fait diſtinguer d'une maniére fort avantageuſe, & avoit par là contribué à l'avancement de ſon Mari qu'elle avoit épouſé par un effet de l'étoile, ſans que l'intérêt, ni l'amour y euſſent de part. Le Mariage fut fort heureux. La *Signora* qui n'étoit point coquette & qui avoit l'ame tendre, ſe donna toute entiére à ſon Mari; & le Mari de ſon côté ſe piquoit d'une fidélité ſi éxacte ſur le chapitre de ſa Femme, qu'elle ſe croioit par là dédommagée de

tout ce qui pouvoit manquer d'ailleurs à ſa fortune. Ils eurent de beaux enfans qui furent l'objet de leur tendreſſe, & de leur ſoin; & les ſept premiéres années de leur Mariage furent comme les ſept premiéres du Régne de *Néron*. Il ſembloit que l'innocence des premiers Siécles fût reſſuſcitée dans ce ménage où l'on voioit régner la bonne foi & l'amitié: mais comme il n'eſt point de bonheur durable, celui de ces Epoux arriva à ſon terme: le Mari s'ennuia d'une vie douce & tranquille: l'ambition s'empara de ſon ame, & l'obligea à ſe donner mille mouvemens: il formoit tous les jours de nouveaux projets, faiſoit des voiages à la Cour pendant que ſa Femme qui n'imaginoit aucun plaiſir éloignée de lui, paſſoit les jours dans une mélancolie à faire pitié. Comme elle étoit avec diſtinction dans

ſon

ſon Païs, bien des gens s'offrirent à la conſoler des fréquentes abſences de ſon Mari. La *Signora* n'avoit garde d'accepter leur ofres. Le Mari de ſon côté lui faiſoit entendre que la tendreſſe qu'il avoit pour elle l'obligeoit à travailler à ſa Fortune : il la prioit d'y conſentir, & de ne pas s'abandonner, comme elle faiſoit à la triſteſſe. La *Signora* déſeſpérant de pouvoir l'obliger à ſe fixer, prit enfin patience ; & comme il n'y avoit pas moien de vivre toûjours en recluſe, elle s'accoûtuma peu à peu à voir le monde pour diſſiper ſes chagrins. Son Mari aprouvoit ſa conduite, & lui recommandoit toûjours en partant de ſe bien divertir. Les Femmes ont beaucoup plus de liberté en *Catalogne* que dans les autres Provinces d'*Eſpagne*, & la *Signora Marguareta* avoit des ma-

nières aisées qui plaisoient infiniment à ceux qui s'attachoient à elle. Un jeune Abbé de son voisinage parut le plus empressé: il étoit d'une des meilleures Familles du Païs, bien fait, & comme il étoit voisin il avoit occasion de voir souvent la *Signora*. Tout son soin fut donc de chercher à la desennuier, & à se rendre agréable. Comme il savoit qu'elle n'avoit d'atachement que pour ses enfans, il les caressoit, jouoit avec eux, & fit tant enfin par ses complaisances & ses assiduitez, qu'il engagea la *Signora* à quelqu'espéce de reconnoissance. On crut s'appercevoir qu'il étoit mieux que les autres dans son esprit: cette préférence lui fit des envieux: & quand le Mari fut de retour, il se trouva des gens charitables qui l'avertirent de l'atachement que Mon-

Monſieur l'Abbé avoit pour ſa Femme. Il prit l'allarme là deſſus : il éxamina les choſes ; & ne trouvant rien de blâmable dans la conduite de ſa Femme, il étoit jaloux ſans oſer ſe plaindre ; il ſe repentoit de toutes ſes courſes, qui d'ailleurs n'avoient pas eu un ſuccès heureux : & comme il étoit obligé de faire encore un voiage en Cour, il réſolut de mener avec lui la *Signora*, qui fut charmée de le trouver dans ſes ſentimens. Ils partirent enſemble pour *Madrid*, où elle ſe fit beaucoup d'Amis. Son Mari fut obligé de s'en retourner en Province quelque tems après, & la laiſſa à la Cour pour travailler à ſa Fortune. La *Signora* y travailla ſi utilement ; qu'en ſix mois de tems elle lui proçura un établiſſement conſidérable, n'épargnant pour cela ni ſon bien, ni ſes ſoins. Char-

mée du succès, elle revint triomphante retrouver son Mari. En approchant de son Païs elle croioit le recontrer partout, ne doutant pas qu'il ne vint au devant d'elle : mais elle ne le trouva nulle part, non pas même dans sa maison lors qu'elle arriva, quoi qu'elle eût eu soin de lui marquer le jour. Ce sang froid allarma la délicatesse de la *Signora* : elle ne savoit que penser d'un pareil procédé. Tout le Monde vint la féliciter sur son retour, & sur l'heureux succès de son Voiage. Le pauvre Abbé y courut des premiers, & le Mari n'entra qu'après tous les autres. On le railla là dessus, & la *Signora* ne disoit pas tout ce qu'elle en pensoit. L'Abbé cependant recommença de plus belle ses assiduitez, & le Mari sentit renouveller sa jalousie ; il en donna même des marques

marques à l'Abbé, qui chagrin de cela, & du peu de progrès qu'il faiſoit auprés de le *Signora*, l'avertit un jour des infidélitez que ſon Mari lui avoit faites pendant ſon abſence, avec une créature qui lui étoit inférieure en tout. L'Abbé croioit que la *Signora* pourroit être ſuſceptible de quelque ſentimens de vangeance ; & comme il auroit fort ſouhaité d'en être l'inſtrument, il lui fournoit des témoins & toutes les preuves néceſſaires : ainſi le fait ne fut que trop avéré. Le Mari le nia pourtant, & fit là deſſus des ſermens horribles ; mais il fut enſuite obligé de l'avoüer aïant été ſurpris en flagrant délit. Cette Avanture à laquelle il ſemble que toutes les Femmes devroient s'attendre, cauſa un ſenſible chagrin à la *Signora*, qui ne faiſoit conſiſter ſon bonheur que dans la fidélité d'un Epoux,

qui prétendoit par là ſe diſtinguer du reſte des hommes, & qui parloit là deſſus comme un Saint. Le tems qu'il avoit choiſi pour lui faire infidélité agravoit encore ſon crime, puis que c'étoit pendant qu'elle ſacrifioit le bien que ſes Parens lui avoient laiſſé, & qu'elle donnoit tous ſes ſoins pour ſon avancement : elle vouloit ſur le champ quitter un homme auſſi ingrat; mais il lui témoigna un ſi grand repentie, & fit tant de choſes pour l'appaiſer, qu'elle conſentit encore d'aller avec lui pour prendre poſſeſſion du nouvel Emploi qu'elle lui avoit procuré; mais elle n'y conſentoit qu'à condition qu'elle ne ſeroit plus la dupe de ſa bonne foi, & qu'elle ne refuſeroit plus de ſe faire un amuſement comme tous les autres Femmes du Païs, afin de tâcher par là d'être moins ſenſible aux chagrins qu'il lui avoit donnez.

Le

Le Mari qui ſe voioit dans ſon tort, conſentit à tout. Le pauvre Abbé ne fut pourtant pas païé de ſon droit d'avis. La *Signora* partit avec ſon Epoux, & *Don Franciſco* qui le trouva dans l'heureuſe diſpoſition dont je viens de parler, profita de la conjoncture. Ils n'avoient pas encore démêlé les ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre, lors que le Mari s'en apperçut; & la *Signora* n'y auroit pas pris garde, ſi une de leurs Amies ne le lui eût fait remarquer. *Don Franciſco* n'oſe vous regarder, lui dit-elle, un jour qu'ils dînoient enſemble; d'où vient, dit la *Signora*, avec précipitation? C'eſt, répondît l'autre, qu'il craint que vôtre Mari n'en ſoit jaloux. Cela ſurprit la *Signora*: elle éxamina mieux les choſes, & elle s'aperçût en éfet que ſon Mari étoit de mauvaiſe humeur. Tout le monde comprit bien-tôt qu'il

qu'il avoit martel en tête. *Don Francisco* en parla à la *Signora*, & prit de là occasion de lui faire une espéce de déclaration de la maniére du monde la plus fine & la plus délicate. La *Signora* ne fut pas fâchée d'avoir un moien de se vanger de son Mari en lui donnant un peu d'inquitude : & enfin, elle commença à goûter plus de douceur qu'elle n'en avoit imaginé dans la vangeance. Le Mari qui craignoit qu'elle ne poussât le ressentiment trop loin, donna à *Don Francisco* permission de retourner chez lui, afin de l'éloigner de sa Femme. La clairvoiante Amie qui avoit pénétré la prémiére les sentimens de ces trois personnes, avertit la *Signora* de ce qui se passoit, elles furent ensemble à la Messe, où *Don Francisco* les vint joindre : car en Espagne toutes les affaires de galanterie se traitent

tent dans les Egliſes. *Don Franciſco* leur apprit qu'il venoit de recevoir ſon Audience de Congé. Cette nouvelle frappa la *Signora Marguareta*. Vous partez donc, Monſieur, dit-elle à *Don Franciſco*! Il le faut bien, Madame, répondit-il, puis que Monſieur vôtre Epoux me le permet: ce ſeroit faire peu de cas de ſes graces que de n'en pas profiter; & vous ſavez les meſures que j'ai à garder avec lui: mais, ajoûta la *Signora*, ſi quelqu'un vous prioit de reſter, que feriez-vous? c'eſt ſelon les gens qui m'en prieroient, Madame, répondit-il. J'en connois, dit-elle, qui ne voudroient pas s'expoſer au refus: & j'en connois, dit *Don Franciſco*, qui je ne ſaurois refuſer, quand il faudroit riſquer ma vie, pour leur donner cette marque de mon obéiſſance. Reſtez donc, dit la *Signora*, il ne vous en coû-

coûtera pas tant ; imaginez pour cela quelque prétexte, & je me charge de faire goûter vos raiſons à mon Mari. En diſant cela elle monta dans ſa litiére. *Don Franciſco* qui avoit la fiévre quarte éxagéra un peu ſon mal & dît, qu'il n'étoit pas en état de ſe mettre en chemin. La *Signora* appuia cela, & le Mari qui avoit de grands égards pour elle n'oſa être d'un autre avîs, ni trouver mauvais qu'elle prît ſoin de ce malade. Elle lui faiſoit faire des bouillons : & comme le Commandant tenoit table, *Don Franciſco* mangeoit chez lui les jours qu'il n'avoit pas la fiévre ; & quand on faiſoit quelque revûë, il ſupoſoit toûjours quelqu'indiſpoſition pour reſter auprès de la *Signora*, & profiter de l'abſence du Mari. *Don Franciſco* ne pouvoit vivre un nomment ſans la *Signora*, qui de ſon côté s'ennuioit par tout

où

où il n'étoit pas. On n'a jamais vû des perſonnes avoir des ſentimens ſi pareils. Lors que *Don Franciſco* expliquoit le ſien à la *Signora*, elle croioit qu'il avoit pénétré ſes penſées, & il lui ſembloit que c'étoit elle qui parloit: jamais ſimpathie ne fut ſi forte, & ne fit d'éfet ſi prompt. Comme la *Signora* n'aimoit point le déguiſement, elle ne laiſſa pas ignorer à *Don Franciſco* le progrès qu'il avoit fait dans ſon cœur; mais en même tems elle lui fit connoître qu'il devoit borner là tous ſes deſirs. Il eut beau tenter de pouſſer ſon bonheur plus loin, il n'y eut pas moien, & il comprit qu'il perdroit tout s'il s'obſtinoit à vouloir tout gagner. Il fallut donc qu'il ſe contentât de ce qu'on vouloit lui donner, puis que la vertu de la *Signora* mettoit des bornes à la vangeance. Elle lui promit tout ſa tendreſſe, &

exiga

éxigea de lui qu'il ne demanderoit pas autre choſe. Les conditions de ce Traité furent ſi bien obſervées, que *Don Franciſco* m'a juré, que s'étant trouvé dans les ſuites tête à tête avec cette Dame, il n'avoit jamais oſé faire la moindre tentative. Après avoir reſté quelque tems dans le lieu où elle étoit, il fut obligé d'en partir: leurs adieux furent tendres; la *Signora* lui promit de l'aimer toûjours, & avec cette eſpérance il partit un peu moins affligé. Quelque tems après il eut ordre d'aller ſervir en *Allemagne*. Ce fut un ſurcroît de chagrin pour lui; & ne pouvant pas ſe réſoudre à s'éloigner ſi fort de ſa *Signora* ſans la revoir encore une fois, il fut encore dans le lieu où elle étoit, ſous prétexte de conférer avec le Commandant ſur des choſes qui regardoient l'éxercice. *Don Franciſco* trou-

trouva la *Signora* toûjours auſſi tendre & auſſi ſincére; mais toûjours auſſi vertueuſe. Elle étoit même ſi délicate là deſſus, qu'elle auroit trouvé très mauvais qu'il eût ſouhaité de la trouver moins rigide. Elle prétendoit que lors qu'on aime véritablement on doit ſacrifier tous ſes deſirs à la perſonne aimée, & les étouffer même, de peur de lui déplaire. *Don Franciſco* tâchoit de lui perſuader qu'il avoit moins en vûë de chercher ſon plaiſir, que de s'aſſûrer de ſon cœur par quelque marque réelle de ſa tendreſſe. Cette diſpute dura long tems; la *Signora* n'étoit par d'humeur à donner de certaines marques de confiance; elle ne vouloit pas non plus le laiſſer partir mécontent, il falloit trouver un milieu à cela, qui fut d'établir un commerce de Lettres. La *Signora* permit à *Don Franciſco* de lui écrire tout

ce

ce qu'il auroit ſur le cœur, & lui promit de lui répondre ſur le même ton : il fallut qu'il ſe contentât de cela ; & pendant trois ans d'abſence, ils s'écrivirent les plus jolies Lettres du monde. J'en ai vû quelques-unes : tout rouloit ſur les beaux ſentimens exprimez avec beaucoup de délicateſſe, & l'on y remarquoit un fonds de vertu au travers d'une grande tendreſſe. Après trois ans d'abſence ils eurent le plaiſir de ſe revoir, mais toûjours ſur le même pié, quoi que l'abſence du Commandant qui étoit allé en Cour, leur laiſſât une entiére liberté ; & ce fut dans ce tems là que ſe trouvant ſeuls à la Campagne, *Don Franciſco* m'a juré qu'il avoit paſſé des nuits entiéres, pendant les ardeurs de l'Eté, à prendre le frais avec la *Signora*, ſans avoir jamais oſé riſquer la moindre propoſition

ſca-

ſcabreuſe, parce qu'il en connoiſſoit l'inutilité, & qu'il ne vouloit pas la fâcher, ni rompre les conditions de leur marché, & elle l'avoit ſi-bien accoûtumé à ſes maniéres, qu'il étoit plus content lors qu'elle lui permettoit de baiſer ſa main, que s'il avoit obtenu les plus grandes faveurs de quelqu'autre. Il étoit ſûr d'être aimé, & il ſentoit une ſi grande joie de l'être d'une Perſonne de cette vertu, que cela augmentoit ſon eſtime pour elle & ſon attachement. Il me contoit qu'un jour qu'ils entendoient la Meſſe enſemble dans l'Egliſe des Jacobins, il lui prit un ſi grand entouſiaſme de tendreſſe, que lors qu'on leva le Saint Sacrement, il lui dit, Madame, je vous jure devant le Dieu que je crois là préſent, que je n'aimerai jamais que vous, & que je vous aimerai toute ma vie. Vous trouvérez

rez ſans doute extraordinaire qu'on ait de pareilles converſations dans une Egliſe : mais, comme je vous l'ai déja dit, en *Eſpagne*, les Scénes les plus tendres ſe paſſent dans les lieux les plus Saints. *Don Franciſco* fut encore obligé de s'éloigner de la *Signora* : le commerce des Lettres recommença, & ce manége dura cinq ans, ſans que le Mari en eût le moindre ſoupçon. Il ſavoit bien que ſa Femme eſtimoit *Don Franciſco* ; mais il ne ſavoit pas qu'elle eût des correſpondances avec lui, tant les meſures qu'elle avoit priſes étoient juſtes. Il arriva pourtant un accident qui penſa tout gâter. La *Signora* ſe trouva ſi mal un ſoir, qu'elle crût n'avoir plus qu'un moment à vivre, Dans cet état, ſa plus grande inquiétude étoit de penſer qu'après ſa mort on trouveroit les Lettres de *Don Franciſco* ; c'eſt pour-

pourquoi faiſant un effort ſur ſa foibleſſe, après avoir prié ſon Mari de la laiſſer un moment ſeule, elle ſe leva & les brula toutes, après quoi elle ſe remit au lit pour y attendre la mort qui lui fit quartier ce coup là. Sa ſanté ſe rétablit; elle écrivit & reçut encore d'autres lettres: & enfin, malgré toutes ſes précautions, un jour qu'elle avoit oublié ſes clefs en allant à la Meſſe, une de ſes ſuivantes voulant faire ſa Cour au Mari, l'avertit que le Cabinet de Madame étoit ouvert. Le Mari curieux fouilla dedans, & trouva une lettre dont le ſtile réveilla ſa premiére jalouſie. Il en fit reſſentir les éfets à ſa Femme qui lui avoua ingénûment qu'elle n'avoit d'abord regardé *Don Franciſco* que comme l'inſtrument de ſa vangeance: que dans les ſuites elle n'avoit pû ſe deffendre de l'aimer; mais que ſa

vertu ne lui permettant pas d'aller plus loin, elle n'étoit pas Femme à pouſſer la vangeance à bout en uſant de repréſailles avec lui. Le Mari ſentit la force de ce reproche, & diſſimulant ſon chagrin, réſolut d'obſerver ſa Femme, & de ſurprendre les Lettres qu'elle écrivoit à *Don Franciſco*, pour voir s'il ne trouveroit pas quelques preuves de ſa prétenduë infidélité. De ſorte qu'un jour qu'il fut qu'elle avoit écrit, il fut lui-même de ſon autorité enlever la Lettre à la Poſte, quelque danger qu'il y eût à faire un coup auſſi hardi, puis que les Bureaux des Poſtes ſont des lieux Sacrez. Cependant, il ne trouva pas dans cette Lettre ce qu'il craignoit : au contraire, la *Siguora*, après avoir avertit *Don Franciſco* de ce qui ſe paſſoit, lui diſoit; que comme elle ne

ſe reprochoit rien, elle ne craignoit rien non plus, que le témoignage de ſa conſcience la rendoit tranquille, & lui faiſoit attendre ſans inquiétude le ſort qu'on lui préparoit : elle le prioit de ne ſe point allarmer ſur ſon ſujet, & de n'être pas ſurpris s'il ne recevoit plus de ſes Lettres, puis qu'elle ne pouvoit lui écrire ſans riſquer. Après cela elle lui donna mille tendres aſſurances d'une conſtance éternelle. Le Mari fut ſurpris de trouver dans cette Lettre tant de ſujets de plaintes & d'admiration. Il ne pouvoit penſer ſans fureur à l'attachement de ſa Femme ; mais ſa vertu le charmoit, & lui faiſoit connoître le mérite d'un cœur, qu'il ſe reprochoit de n'avoir pas aſſez bien ménagé. Enfin, après avoir bien penſé à ce qu'il devoit faire dans une occaſion ſi délicate, il rejetta toutes les

réſolutions violentes, & prit celle de mener encore une fois ſa Femme à la Cour. Pour cela il fit promptement atteler un Carroſſe; & comme le Cocher ſe trouva mal dès la premiére journée, plûtôt que d'attendre qu'il en fût venu un autre, il ſe fit mener par un de ſes Valets qui les verſa d'un Pont en bas dans un foſſé, & tout cela pour ne pas donner le tems à *Don Franciſco* d'être averti de leur marche. Ce pauvre Amant de ſon côté ne recevant point de réponſe, étoit dans une fort grande peine; & ne ſachant que penſer de ce ſilence, il riſqua le tout pour le tout, prit la Poſte & ſe rendit chez le Commandant. On lui dît qu'il étoit parti: il demanda d'abord Madame, & il fut fort ſurpris d'aprendre qu'elle étoit partie auſſi: il parut même ſi ſaiſi, qu'un Domeſtique à qui il fit

pi-

pitié, tâcha de le conſoler en lui diſant qu'ils étoient allez à *Madrid*. *Don Franciſco* courut après ſans pouvoir les joindre, parce que le Commandant prenoit des routes détournées; ſi bien que le pauvre Amant que ſon devoir apelloit auprès de *Barcelone*, fut obligé d'y aller, pendant que le Commandant ne ſongeoit qu'à dépaïſer ſa Femme. Dès qu'ils eurent fait quelques journées, il tâcha de ſe racommoder avec elle; il lui conta qu'il avoit ſurpris la Lettre qu'elle avoit écrite à *Don Franciſco*, & qu'il y avoit trouvé de quoi calmer toutes ſes craintes & détruire ſes ſoupçons; qu'une vertu comme la ſienne méritoit des trophées, puis qu'il n'eſt rien de ſi difficile que de réſiſter à ce que l'on aime; qu'il admiroit ſa ſageſſe; mais qu'il avoit crû qu'il étoit de la prudence de la tirer des ocaſions,

sions, & en ne se séparant jamais plus d'elle, lui faire oublier par ses tendresses, les sujets de chagrin qu'il lui avoit autre fois donnez, & qu'il devoit avoir expié par tout ce que sa jalousie lui avoit fait soufrir. La *Signora* qui avoit un bon cœur, fut fort aise de le trouver d'humeur à composition, & ils arrivérent fort bon Amis à la Cour. *Don Francisco* n'osoit plus écrire, & ne savoit que devenir, quand il s'avisa d'écrire en droiture au Commandant sur quelques affaires qui regardoient le Service, & de lui donner son adresse, espérant que la *Signora* pourroit peut-être voir cette Lettre & en faire son profit. La chose arriva comme il l'avoit pensé : la *Signora* fut par là instruite du lieu où il étoit, & elle lui écrivit une Lettre qui lui a été renvoiée ici, dans laquelle elle lui rendoit compte de son Voiage, &

des

des raiſons qui l'avoient cauſé ; & c'eſt là le motif qui lui fait ſouhaiter ſa liberté avec tant d'empreſſement : c'eſt auſſi celui qui fait que je m'intéreſſe pour lui. J'eſpére qu'il ſera bien-tôt échangé, & je me fais un plaiſir de pouvoir y contribuer. C'eſt quelque choſe de ſi beau qu'une femme qui aime véritablement, & qui aime ſans foibleſſe, que je ne puis aſſez admirer la *Signora Margueareta*. Après cela, que nos petits Maîtres, & ceux qui à leur éxemple ſe donnent de faux airs, viennent nous dire qu'on ne peut pas aimer ſans crime ; que cela n'a jamais été que dant l'imagination de *Calprenede* & de *Scuderi* ; que les hommes n'ont jamais été aſſez fous pour ſe repaître de fumée ; voici un éxemple qui dément tous ces diſcours ; & malgré la dépravation du Siécle, il eſt encore des femmes qui ſavent ſe

tenir dans les bornes que la vertu preſcrit, & des hommes aſſez raiſonnables pour connoître le mérite d'un bon cœur, & pour ſe contenter de le poſſéder : mais par malheur ces exemples ne ſe trouvent gueres à *Paris*, où l'on ne voit plus de belle paſſion. Après avoir obtenu de Monſieur de *Vendôme*, que *Don Franciſco* ſeroit échangé à la premiére occaſion, & après que mon Mari eut fini les affaires qui l'avoient obligé d'aller à *Perpignan*, nous en partîmes pour revenir ici. Nous paſſâmes au *Mont-Louïs* où Monſieur d'*Urban*, Oncle de Madame d'*Urban* d'*Avignon*, qui eſt Gouverneur de cette Place, nous régala parfaitement bien. Monſieur de *Mellian* Evêque d'*Alet*, Succeſſeur de cet illuſtre Monſieur *Pavillon*, dont la piété & la fermeté ont fait tant de bruit, nous traita auſſi magnifiquement

gnifiquement dans ſon Palais Epiſcopal. Enfin, après avoir paſſé par des chemins impratiquables & impratiquez, grimpé des Montagnes où les ſeules chévres ont droit d'aller, nous ſommes arrivez tombant, levant ici, avec quantité de bêtes féroces que nous avons amenées avec nous, & une grande abondance de gibier. Je voudrois être à portée de vous envoier non ſeulement des Perdrix rouges, mais auſſi des Perdrix blanches; je n'en avois encore vû que dans les Pirenées: j'ai auſſi des Faiſans. Enfin, le Païs d'où je viens eſt un Païs très propre à faire bonne chére, mais non pas à faire rouler le carroſſe. J'ai été obligée de faire aller le mien par un autre chemin, & de prendre des litiéres. Comme cette Lettre eſt déja aſſez pleine, je ne vous ferai pas un plus long détail de tout

ce que j'ai vû dans ce Païs si raboteux, ni de la Ville de *Perpignan*; car outre que je n'y ai pas fait un long séjour, l'Histoire de la *Signora Margueareta* & de *Don Francisco*, m'a menée un peu trop loin, & je ne dois pas abuser de vôtre patience, ni de mes forces: car après un Voiage comme celui que je viens de faire, je dois naturellement avoir besoin de repos: il n'y a pourtant pas moien d'en prendre. Je suis accablée de visites; le Prince de *Dannemark* m'a fait l'honneur de me venir voir avec les Seigneur de sa Cour; ils m'ont assurée que la Paix seroit bien-tôt concluë: & jusqu'ici j'ai remarqué que toutes les nouvelles qui me sont venuës par eux ont été véritables. Il y a ici une Académie de beaux Esprits où l'on donne tous les ans des Bouts rimez qu'il faut remplir à la louange du Roi, & qui doivent

être

être ſuivis d'une Priére en quatre Vers pour Sa Majeſté, & d'une Sentence Latine qui convienne au ſujet. On envoie ces Bouts rimez par tout le Roiaume, afin d'éxercer les perſonnes d'eſprit; & celui qui réüſſit le mieux emporte le prix. Voici les Vers qui viennent d'être trouvez les meilleurs : on dit que c'eſt une Femme de Condition qui les a faits; & la maniére dont elle s'y prend pour louer le Roi dans ce qui eſt véritablement à lui, a quelque choſe de nouveau & de délicat, qui lui a atiré le ſufrage de tous les connoiſſeurs; vous m'en direz vôtre ſentiment. C'eſt un Sonnet au moins.

Que ne ſuis-je, Louïs, *plus belle que* l'Aurore!
Que ne puis-je compter des Rois pour mes Aïeux!
Je te préférerois au plus brillant

des Dieux;
Je le dis hautement, perſonne ne l'ignore.

Dans ces vaſtes Jardins les de-
lices de Flore,
Où la Nature céde à l'Art ingénieux,
Je ferois mon plaiſir d'un regard
de tes ïeux,
Sans ſonger à l'éclat que ta gran-
deur arbore.

Grand Roi, lors que mes ïeux
te trouvent ſans pareil,
C'eſt moins par ta Couronne & ton
riche apareil,
Que par tant de vertus dont tu
ſers de modéle.

Ah! que n'és tu touché de mes
tendres accens,
Mon cœur toûjours rempli d'une
flame fidele,
Brûleroit pour t'offrir un précieux
encens,

VOICI LA PRIERE.

Seigneur, fais que Louïs, *dans une Paix profonde,*
Soit toûjours craint, aimé, de tout cet Univers:
Conserve le, grand Dieu, pour le bonheur du monde,
Et permets pour le mien, qu'il approuve ces Vers.

Et la Sentence.

Me plus virtus quam Sceptra movet.

Je ne puis mieux finir cette Lettre que par des vœux pour Sa Majesté. Et en vous assurant que je suis toûjours, Madame, vôtre très humble.

LETTRE XVIII.

DE PARIS.

ENfin, Madame, nous avons la Paix : le Roi reçut hier cette nouvelle par Monſieur de *Celly*, fils du Plénipotentiaire de *Harlay* : & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'il la ſavoit déja avant l'arrivée de cet Envoié, qui ne voulant pas fatiguer ſa petite perſonne, ſe repoſoit de tems en tems ſur ſa route, & répandoit en chemin faiſant la nouvelle qu'il étoit chargé d'apporter. Le Roi ſurpris de ne le voir pas arriver, dît un ſoir à table, qu'il ne comprenoit pas ce qui pouvoit arrêter Monſieur de *Celly* en chemin. Ah ! Sire, s'écria *Monſieur*, Vôtre Majeſté ne connoît donc pas *Celly*, *c'eſt le plus mauvais Courier du monde. La*

Du-

Ducheſſe de Choiſeul *en pourroit dire des nouvelles : car il n'y a pas long tems qu'il lui fit l'affront de la laiſſer en chemin, après s'être engagé de courir avec elle.* On rit un peu du Panégyrique que *Monſieur* fit du pauvre *Cully*, qui arriva enfin après coup. Comme on prétend que cette Paix n'eſt pas avantageuſe à la *France*, on n'en a pas marqué beaucoup de joïe. Elle a fourni matiére à quantité de Satires contre les Plénipotentiaires, & même contre la Cour : cela a fait de la peine au Roi qui s'étoit attendu à voir de grandes réjoüiſſances : & comme il a témoigné ſon étonnement là deſſus ; on a fait les Vers que voici :

Le Roi, dit-on, *eſt fort ſurpris*,
En donnant la Paix à la France,
De voir le Peuple de Paris
Témoigner tant d'indifference.
Pour calmer un peu nos eſprit

La

La Paix n'eſt pas la ſeule voie
Qu'il traite ſes Sujets comme ſes
Ennemis :
Qu'il rende ce qu'il leur a pris,
Il verra de beaux Feux de joie.

Le Roi d'*Angleterre* que l'on appelle le Roi *Guillaume*, pour le diſtinguer de celui de *Saint Germain*, a envoié ici ſon Favori Mylord *Portland*, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire : & Monſieur d'*Odyck* eſt venu de la part des Etats Généraux. On a fait des Entrées magnifiques à ces Miniſtres, & c'eſt à préſent quelque choſe de beau à voir que *Paris* : il y a une quantité prodigieuſe d'Etrangers qui ont tous des équipages magnifiques & qui font beaucoup de dépenſes. Le Roi *Jaques* que l'on avoit flatté de la douce eſpérance de remonter ſur le Trône, & qui ſemble à préſent devoir y renoncer, trou-

ve-

ve le ſecret de ſe réjoüir d'une Paix faite à ſes dépens, parce qu'on pourra, dit-il, avoir préſentement ſans peine des chevaux Anglois. Que dites-vous de cela? Eſt-ce fermeté? Eſt-ce indolence? Je n'en ſai rien, & je vous laiſſe la liberté de louër, ou de blâmer, ſuivant que vous le trouverez à propos. Je louë avec vous les ſentimens de la *Catalanne* dont vous avez bien voulu me conter l'hiſtoire: c'eſt un caractére de femme qui me plaît beaucoup: mais ce ſont des exemples qu'il vaut mieux admirer qu'imiter. Il y a ici trois ou quatre Procès qui font grand bruit: on n'entend autre choſe dans les ruës que crier des *Factums*, & des *Arrêts* pour les Monnoies dont le prix hauſſe & baiſſe tous les jours ſelon le bon plaiſir de Sa Majeſté. A l'égard des procès, outre celui de *Boiſſergent* qui n'eſt pas encore

core vuidé, il y en a d'autres qui ne ſont pas moins extraordinaires. Madame de la *Pivardiére* atteinte & convaincuë d'avoir fait aſſaſſiner ſon Mari, après avoir été condannée dans ſon Païs, à la peine dûë a ſon crime, a été menée ici pour y voir confirmer ſa Sentence, & le Prieur de *Miſeré* que les Témoins ont dit avoir été l'aſſaſſin, a été auſſi conduit à la Conciergerie tout chargé de fers. Le crime étant avéré on ſe préparoit à voir ces deux perſonnes en Gréve, lors qu'il a paru tout d'un coup un homme ſe diſant Monſieur de la *Pivardiére* Mari de la dite Dame. Cet homme s'eſt venu mettre en priſon de ſon pur mouvement: & comme on prétend que Monſieur de la *Pivardiére* a été maſſacré depuis pluſieurs années, on a demandé à celui-ci où il s'étoit tenu pendant ce tems-là? Il a ré-

répondu que s'étant marié à une autre femme, il n'avoit plus osé se montrer dans son Païs; que la même raison l'avoit obligé à changer de nom; mais que dès qu'il avoit sû que l'on accusoit sa femme de l'avoir fait mourir, il s'étoit crû obligé en conscience de venir lui sauver la vie en déclarant la vérité. Cependant les Témoins déposent avoir vû Monsieur de la *Pivardiére* percé de coups: celui-ci assure n'avoir jamais eu aucun mal: & ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il répond à toutes les questions qu'on lui fait. Madame le *Camus* qui avoit été à l'école avec Monsieur de la *Pivardiére*, eut la curiosité d'aller voir celui-ci en prison, & fut surprise de ce qu'il lui conta tous leurs petits jeux d'enfans. Enfin, les Juges n'y comprennent rien. On est assuré que Madame de la *Pivardiére* a fait assas-

siner

ſiner ſon Mari ; cependant on ne peut pas éviter de l'abſoudre. C'eſt ſur cette affaire que *Dancourt* a pris le modéle de ſon *Mari retrouvé*. L'autre Procès eſt celui des Juges de *Mantes* qui ſont auſſi en priſon, pour avoir fait une injuſtice bien criante. Un bon Gentilhomme de ce Païs là avoit une Terre qu'un de ces Juges convoitoit, parce qu'elle étoit, comme on dit, à ſa bien ſéance. Ce Juge lui fit propoſer de la lui vendre : & comme le bon homme ne voulut point tauper à ſa propoſition, le Juge lui fit dire qu'il s'en repentiroit ; & en éfet il lui tint parole. Il fit une éxacte recherche de la vie & des mœurs de ce Gentilhomme ; & enfin après avoir bien cherché, il a trouvé des gens qui ont déclaré que vingt ans auparavant il avoit volé un Cochon à ſon Curé. Sur cette dépoſition on le fit arrêter, & on lui fit enſuite

ſuite offrir la liberté à condition qu'il feroit bon marché de ſa Terre. Le pauvre homme avoit, un jour de Mardi-gras, faît enlever le Cochon du Curé, mais ç'avoit été par plaiſanterie ; & pour avoir ocaſion de ſe divertir de l'avarice du Prêtre qui fut prié d'en manger ſa part, & qui n'avoit jamais fait la moindre plainte là-deſſus, ainſi il n'y avoit pas la moindre aparence d'en faire un cas pendable ; les Juges de *Mantes* l'ont pourtant fait. Monſieur de *Serriéres* qui eſt le Gentilhomme dont je parle, fut condanné là-deſſus par ces Juges iniques ; & quoi qu'il en apellât ici, on le pendit toûjours par proviſion à l'âge de quatrevingt ans. Cette afaire eſt ſi criante, que la Nobleſſe de ſon Païs eſt venuë en pourſuivre la vangeance, & Monſieur de *Cléodoret* Capitaine dans *Champagne* eſt à leur tête. Les

Ju-

Juges de *Mantes* ſont en priſon & ont déja fait offrir quarante mille francs à la fille du défunt: on dit qu'ils ont mis Madame de *Pontchartrain* dans leurs intérêts; il n'en falloit pas moins pour ſauver leur vie; mais cette protection ne ſauroit garantir leurs Charges, ni les garantir eux-mêmes de l'éxil à quoi, tout au moins, ils ſeront condamnez. La mémoire du mort a été réhabilitée, & les malheureux Juges ſeront obligez de faire Amende-honorable ſur ſon tombeau, la torche au point. Cela ne le fera pas revenir, & je crois que la peine du Talion ſeroit bien dûë a ceux qui l'ont ſi injuſtement condanné. On ne voit dans la vie que des injuſtices. Madame de *Nemours* ſe plaint de celle qu'elle prétend que le Parlement lui a faite en faveur du Prince de *Conti* au ſujet de l'afaire de *Neufchâtel*, & elle

s'en

s'en plaint ſi haut qu'elle n'a pas fait de façon de dire au Roi, que ſi Sa Majeſté avoit un Procès contre le Prince de *Conti* elle le perdroit infailliblement. Il court là-deſſus une Chanſon que les uns croient venir de cette Ducheſſe irritée, & que d'autres diſent ſortir de l'Hôtel de *Vendôme*.

Conti *avoit par ſes malheurs,*
Dès ſa tendre jeuneſſe,
Des Courtiſans gagné les cœurs,
Des Peuples la tendreſſe:
Aujourd'hui ſes fauſſes grandeurs
Font voir ſa petiteſſe.
Ce grand Prince, à ce que je voi,
Enfin ſe rend juſtice,
Et lui qui pouvoit être Roi
Eſt Courtiſan du Suiſſe.
Plaider la Veuve eſt moins l'emploi,
*D'*Achilles *que d'*Uliſſe.

Le Prince de *Conti* eut diſpute avec Monſieur le Grand *Prieur* au ſujet du jeu. Le Roi informé de

de cette afaire, fit mettre le Grand *Prieur* en priſon & l'obligea à demander pardon à ce Prince, qui comme Prince du Sang, pouvoit devenir ſon Roi, & pour lequel par conſéquent il doit avoir du reſpect: le Grand Prieur n'eut pas de peine à faire cette démarche, ou du moins ne témoigna pas qu'elle lui en fit. Cependant, comme les Meſſieurs de *Vendôme* ont à leurs gages des Poëtes fameux, on croit que la Chanſon que je viens de vous dire pourroit bien être une ſuite de cette affaire, & l'Ouvrage de *Campiſtron*, ou de *Palaprat*. La brune *Loiſon* vient d'épouſer un Gentilhomme nommé Monſieur *Cornu*. Ce nom paroît fait exprès, & convient parfaitement bien au ſujet. La Demoiſelle eſt belle; & comme elle a ſû mettre à profit ſes atraits, elle a ramaſſé de grands biens dont elle a ébloüi le bon hom-

homme *Cornu*. Ce Mariage a donné lieu à bien des plaiſanteries. Vous ſavez qui ſont les *Loiſons*, ainſi je ne vous en dirai pas davantage. Le Mariage de Mademoiſelle avec le Duc de *Lorraine*, qui a été le Sceau de la Paix, a cauſé ici de la joie, & de la triſteſſe : cette Princeſſe eſt ſi aimable & ſi aimée, qu'on n'a pû ſans douleur la voir éloigner, quoi qu'on doive ſe réjouïr de ſon établiſſement. Monſieur le Duc d'*Elbeuf* l'a épouſée pour le Duc de *Lorraine*, qui comme vous ſavez eſt ſon proche parent. Madame a beaucoup pleuré en ſe ſéparant de cette chére fille : Le Roi lui avoit fait eſpérer autrefois qu'elle reſteroit en France, & qu'on la marieroit avec *Monſeigneur* ; mais la politique veut que ce Prince paſſe ſa vie en viduité, & Mademoiſelle a été obligé de prendre Parti ailleurs. Je ne ſai comment la con-

ſcience s'accommode de tout cela : c'eſt au Pére la *Chaiſe*, qui dirige celle du Roi, à décider de pareils cas, à nous de nous taire, & à *Madame* à prendre patience, quand on lui manque de parole ; on prétend même que le Roi n'avoit jamais eu deſſein de lui tenir celle-là, & qu'il ne la lui avoit donnée que pour adoucir le chagrin que cette Princeſſe avoit du Mariage de ſon fils. J'aurois encore mille choſes à vous dire, mais la Poſte va partir. Ce ſera pour une autre fois, cependant,

Je ſuis.

LETTRE XIX.

DE TOULOUSE.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, de la bonté que vous avez de me mander ce qui ſe

ſe paſſa à *Paris* : vous ne ſauriez croire le relief que cela me donne ici, où l'on ne juge des gens que par la quantité de correſpondances qu'ils entretiennent. Cela eſt ſi vrai qu'il n'y a point de Femme de Condition qui ſe laiſſe voir chez elle les jours de Poſte : un laquais a toûjours ordre de dire dans ce tems-là, que Madame fait ſon ordinaire : & ces animaux s'expriment quelque fois là deſſus en des termes qui font faire les plus plaiſantes équivoques du monde. La Sœur de Monſieur d'*Hermenonville* qui eſt ici mariée au Préſident de *Monbrun*, voulut ſe laiſſer voir dans un de ces jours où les Dames veulent qu'on les croie occupées à écrire : celle-ci étoit nouvelle venuë à *Toulouſe*, & ne ſavoit pas encore les Us & Coûtumes du Païs : mais ſon Mari la redreſſa bien vîte. Fi donc, Madame, lui dit-il,

une Femme de vôtre rang ne doit pas recevoir de visites aujourd'hui : & là dessus il donna ordre qu'on dît à la porte, que Madame faisoit ses dépêches. Jugez après cela si je ne dois pas me faire honneur à tous égards des Lettres que je reçois de vous : chacun me fait la Cour pour les voir, & j'ai, à l'heure qu'il est, un double intérêt à souhaiter d'en recevoir plus souvent. Cependant, elles deviennent tous les jours plus rares, & je n'ose quasi m'en plaindre, parce que je m'imagine que vous avez quelque occupation plus agréable. Celles des Dames de *Toulouse* est de se divertir aux dépens les unes des autres : c'est à qui se déchirera le mieux ; & comme elles ont beaucoup d'esprit, elles donnent là dessus des Scénes qui réjouïssent les Spectateurs. Il y a quelque tems qu'une Dame de Campagne nom-

nommée Madame de la *Riviére*, vint ici pourſuivre un Procès: elle fut voir les Femmes de ſes Juges, & Madame de *Frauſt*, & quelques autres, qui, comme elle ne ménagent pas le prochain, jugérent à propos d'en faire leur jouet. Madame de la *Riviére* avoit de l'eſprit, mais plus de lecture que d'uſage du monde, ainſi il ne fut pas difficile de la faire donner plus le paneau. Ces Dames lui donnérent rendez-vous à *Freſcati*, & ne manquérent pas de l'y aller joindre. La Campagnarde qui ne connoiſſoit pas le Prince de *Dannemark*, pria ſes bonnes Amies de le lui montrer: elles lui firent voir le Chevalier de *Benac*, & lui dirent que c'étoit le Prince. Le Chevalier de ſon côté ſoûtint fort bien le perſonnage qu'on vouloit lui faire jouër: il aborda ces Dames comme un homme qui ſe dérobe à la foule

importune de ſa Cour, & leur dît qu'il avoit été bien aiſe de venir un peu reſpirer en repos. Ces Dames voulurent ſe retirer par reſpect : mais le faux Prince les retint & demanda avec empreſſement le nom de celle qu'il voioit pour la premiére fois. Les Dames lui dirent que c'étoit Madame de la *Riviére :* il parut tout d'un coup charmé de ſes agrémens ; & comme Madame de *Frauſt* étoit groſſe, il la pria de le faire Parain de ſon enfant, & de lui donner cette belle Etrangére pour Commére. Là deſſus voulant ſoûtenir le caractére de la Nation dont il empruntoit le nom, il envoia chercher du vin, & but à la ſanté des Dames, qui burent auſſi à leur tour. Madame de la *Riviére* ne pût s'en. deffendre, puis que c'étoit elle qui étoit l'Héroïne de la Piéce. Le Prince lui donna rendez-vous pour le lendemain

main chez Madame de *Montaigu*, femme du Procureur Général. On eut ſoin cependant qu'elle ne vît perſonne qui pût la détromper, & on mit des gens auprès d'elle qui la gardérent à vûë juſques à ce qu'elle ſe mit au lit. Le lendemain deux de ces Dames charitables furent la prendre en caroſſe pour la mener dans le lieu marqué : elle y trouva le prétendu Prince dans un fauteuil qu'on avoit placé ſous un Dais. Quantité de Dames toutes fort parées qui formoient un cercle autour de lui, des Meſſieurs fort dorez qu'on diſoit être les Seigneurs *Dannois*, ſembloient compoſer la Cour de ce Prince, & étoient tous debout autour de lui. Dès que Madame de la *Riviére* entra, le Prince témoigna une grande joie ; il la fit aſſeoir auprés de lui, & lui adreſſa toûjours la parole. Un moment aprés qu'elle fut entrée, on vint

annoncer un Courier qui demandoit à parler au Prince de la part du Roi. Ce Courier ſe jetta à genoux, préſenta ſes dépêches & dît au Prince, que Sa Majeſté aïant eu avis que les Polonois le demandoient pour leur Roi, Elle avoit été bien aiſe de lui donner cette bonne nouvelle, & de l'aſſurer en même tems, qu'Elle étoit dans les ſentimens d'entretenir toûjours la bonne intelligence entre les deux Couronnes. Le Prince fit relever le Courier & tira un Diamant de ſon doigt dont il voulut lui faire préſent pour le récompenſer de ſa bonne nouvelle: mais le Courier le refuſa, & dit que le Roi ſon Maître ne lui laiſſoit manquer de rien. Après cela le Prince ſe tourna du côté de Madame de la *Riviére* & lui dît, qu'il mettroit ſon Sceptre & ſa Couronne à ſes piez, & qu'il ne les acceptoit que pour par-

partager avec elle la dignité Roiale. On dît alors au Prince que cette Dame avoit un Mari : le Prince en fut fâché ; mais enfin, il ſe retrancha à en faire ſa Maîtreſſe, & la pria de ſe diſpoſer à faire le Voiage de *Pologne*. Cette pauvre Dame qui connoiſſoit mieux la Cour de *Cirus* & celle d'*Aléxandre*, qu'elle ne connoiſſoit le monde, ſe crut d'abord *Mandané*, ou *Statira* ; & ne doutant point de ce qu'on lui diſoit, elle allégua pour ſe défendre d'accepter ces offres, des raiſons de vertu, & tout ce qu'on fait dire à ces bonnes Princeſſes. Cependant, le Prince vouloit ſavoir à quoi s'en tenir, & toutes les Dames qui aplaudiſſoient à ſon choix, firent comprendre à Madame de la *Riviére*, que ſes ſcrupules n'étoient pas de ſaiſon, & pour la déterminer lui citérent l'éxemple de Madame de *Monteſpan*, &

lui dirent que les Rois étoient des Perſonnes privilégiées, & qu'on devoit traiter avec eux autrement qu'avec les autres Hommes. Madame de la *Riviére* parut ſe rendre à leurs raiſons, & alors chacun lui demanda ſa Protection auprès du nouveau Roi: l'une la prioit de faire donner une Charge à ſon Mari, l'autre à ſon Frére. Le Prince accordoit tout à ſa Maîtreſſe, & dans un moment on diſpoſa des plus grands Emplois de la Cour de *Pologne*. Cependant, le Courier qui avoit paru de Verſailles, étoit allé changer d'habit pour jouër encore un autre rôle, & l'on vit entrer tout d'un coup quantité de Gens de Robe, qu'on dît être Meſſieurs du Parlement. Celui qui un moment auparavant avoit fait le Courier, déguiſé par une robe, une grande perruque brune & un emplâtre, que pour plus de pré-

précaution, il s'étoit mis sur un œil, porta la parole pour tout le Corps, & harangua le Prince, le traitant de Majesté *Polonoise*. Ce qu'il y a de plaisant c'est qu'il fit la plus belle Harangue du monde: le Prince le pria d'adresser son discours à Madame de la *Riviére*, pour laquelle il étoit prêt de sacrifier toutes choses. Le Haranguer loua son choix au nom de l'Assemblé, & fit un fort joli discours à la Favorite. Je revenois de me promener au Cours dans le tems que cela se passoit, & je fus toute surprise de la quantité de carrosses que je vis à la porte du Procureur Général. Je fis arrêter le mien pour savoir ce que c'étoit: on me dît qu'on jouoit en haut une Comédie. Comme je suis en liaison avec toutes ces Dames, j'y montai & je fus témoin oculaire de tout. On m'avertit à l'oreille du sujet de la Piéce,

& on me pria de ne rien dire qui pût déconcerter le miſtére. Quoi que ce jeu ne fût pas de mon goût, je ne voulus pas leur rompre en viſiére, & je pris le parti de ſilence. Dès que le Parlement fut retiré, on pria la Cour de paſſer dans un Cabinet, où on trouva une collation & un canapé, ſur lequel le nouveau Roi s'aſſit avec ſa Maîtreſſe. On ſervit quantité de liqueurs ; & dès qu'on avoit bû on ſortoit du Cabinet ſous prétexte qu'il étoit trop petit, & qu'il ne falloit pas ſufoquer le Prince. Enfin, on le laiſſa ſeul avec ſa Maîtreſſe : mais quelques Dames reſtérent dans l'antichambre par bienſéance. Le Prince ſe voiant ſeul pouſſa les beaux ſentimens : la Dame ſe deffendit, & celles qui étoient de garde entrérent lors qu'elles jugérent que leur ſecours étoit néceſſaire. Le dérangement de la coëfure de Madame

de

de la *Riviére*, marquoit que la diſpute c'étoit échauffée: on dit même que ſa vertu avoit été fort ébranlée, & que ſi l'on ne fût pas entré à propos, le Prince auroit pû triompher de ſa foibleſſe. Il vint nous joindre dans un autre appartement où l'on avoit commencé une partie de Baſſette, & où on rit tout ſon ſaoul de l'Avanture. Madame de la *Riviére* après s'être un peu remiſe, ſortit du Cabinet où le Prince l'avoit laiſſée, & demanda où étoit la Cour: un valet qu'on avoit laiſſé exprés dans l'antichambre, lui dit que tout le monde étoit ſorti, & qu'elle pouvoit ſe retirer quand elle voudroit. Alors elle connut qu'on l'avoit jouée: elle dit mille choſes qui marquoient ſon deſeſpoir, & ſortit dans le deſſein de tirer raiſon de cet outrage. Ce qu'il y avoit encore de plus plaiſant là dedans, c'eſt que le Chevalier

de *Benac* a plus de ſoixante ans, & que le petit Prince de *Dannemark* n'en a que dixſept. Enfin, de tout cela il en eſt arrivé que le Mari de Madame de la *Riviére* eſt venu en poſte pour ſe couper la gorge avec les principaux Auteurs de la Piéce; que le Comte d'*Aſfeld* Gouverneur du Prince, s'eſt plaint hautement, qu'on ſe ſoit diverti aux dépens de ſon Maître, ou du moins qu'on ſe ſoit ſervi de ſon nom pour ſe divertir; il a même dit qu'il en écriroit en Cour a l'Envoié de *Dannemark*; & cette afaire pourra avoir des ſuites fâcheuſes, ſi le Procureur Général ne trouve le ſecret de l'aſſoupir. Il y a le plus grand intérêt; puis que la Scéne s'eſt paſſée chez lui. Ce qu'il y a d'heureux pour moi, c'eſt que je n'y ſuis pour rien: ainſi j'attens tranquillement le dénoûment de la Piéce: au reſte, celui

lui qui a fait le rôle de Courier, & qui a enſuite harangué à la tête du Parlement, eſt le Baron de *Cabanac* que nous avons vû à *Paris*, & qui étoit fort bien auprès de *Monſeigneur*. Il me ſouvient même qu'un jour à l'Opéra ce Prince dît qu'il mouroit de faim. *Cabanac* prit la balle au bond, courut chez un Patiſſier & revint avec une ſerviette pleine de tartelettes, de petits choux, & autres piéces de four. *Monſeigneur* témoigna qu'il lui avoit fait plaiſir, mangea comme quatre, & ordonna enſuite qu'on rendît une piſtole à *Cabanac*, qui fut au deſeſpoir de ce qu'on lui déroboit la gloire d'avoir régalé *Monſeigneur* : il voulut jetter la piſtole dans le Parterre, mais on lui conſeilla de rengainer ſon reſſentiment. Cette Avanture n'eſt pas heureuſe pour *Cabanac*, & entre nous elle ne fait pas honneur au Prince.

ce. On ne parle ici que du Mariage de Monſieur le Duc de *Bourgogne* : chacun prétend ſavoir les choſes d'original. J'eſpére que vous aurez la bonté de me marquer ce qui s'eſt paſſé à cette Fête. J'attens une Relation de vôtre façon là deſſus ; je vous prie auſſi de vouloir bien me faire l'hiſtoire de la Maréchale de l'*Hôpital*. Je la connois : je ſai qu'elle eſt Veuve d'un Maréchal de *France*, je l'ai même vûë très ſouvent chez *Madame* au Palais Roial, mais je n'en ſai pas davantage : cependant on m'en a conté des choſes qui ſentent le *Roman*, & je ſuis toute honteuſe d'apprendre les nouvelles de la Cour en *Gaſcogne*. Mandez-moi donc ce que c'eſt, & croiez, s'il vous plaît, Madame, que je ſuis toûjours avec les mêmes attachemens, vôtre.

RE-

RE' PONSE.

J'Ai été ſi long tems ſans écrire que j'en ſuis toute honteuſe: ce n'eſt pas pourtant ma faute; & quand vous ſaurez les raiſons qui ont cauſé mon ſilence, je m'aſſure, Madame, que vous ne le trouverez pas criminel. Diſpenſez-moi d'entrer à l'heure qu'il eſt en juſtification: il faudroit pour cela entrer dans un trop long détail d'affaires, qui ne pourroit que vous ennuier. Je crois que vous devez me diſpenſer auſſi de vous donner une Relation du Mariage de Monſieur le Duc de *Bourgogne*, puis que je ne pourrois vous rien apprendre de nouveau là-deſſus, & que vous aurez pû voir dans le Mercure Galand, tout ce qui s'eſt paſſé à cette Cérémonie. Tout y fut magnifique, & lors qu'il fut queſtion de conſommer la

la Fête, on mit ces jeunes Epoux dans un lit qu'on avoit dreſſé exprès dans le milieu d'une ſalle; on en tira les rideaux, & on les laiſſa une heure enſemble, après quoi Monſieur de *Bavillier* vint prendre le Marié, & Madame la Ducheſſe du *Lude* la Marié. On les mena chacun dans ſon appartement. Le Pavillon ſous lequel ils avoient eu la liberté de ſe voir de plus près, fut abattu un moment après & diſparut auſſi vîte que le Palais d'*Armide*. Depuis ce tems-là il n'eſt plus permis à ces nouveaux Mariez d'uſer de leurs droits: on les garde à vûë, & l'on dit que c'eſt la mauvaiſe ſanté de Mr. le Duc de *Bourgogne* qui cauſe ce régime. Il tâche pourtant de tromper la vigilance de Madame du *Lude*, & la petite Princeſſe eſt portée de fort bonne volonté pour cela. Il y a quelque tems qu'avec l'aide d'une femme

de

de chambre, Mr. de *Bourgogne* trouva le ſecret de ſe cacher dans la chambre de ſa Femme & de ſe mettre dans ſon lit, lors qu'il crut que Madame du *Lude* étoit endormie : mais cette Dame qui couche dans la même chambre s'éveilla fort mal à propos & obligea le Prince à ſe retirer chez lui. Le lendemain elle fut dès le matin faire ſes plaintes au Roi là deſſus, & le Roi dit fort ſéchement à Monſieur le Duc de *Bourgogne :* j'ai appris Monſieur, qu'il s'eſt paſſé des choſes qui pourroient nuire à vôtre ſanté ; je vous prie que cela n'arrive plus. Le Prince répondit avec précipitation, Sire, je me porte fort bien, & l'on ne parla plus de cela. Je crois qu'on ſera obligé de leur donner bien-tôt une entiére liberté, & ce ſera peut-être un moien de faire qu'ils en uſent moins. Je vous ai marqué ces petites circonſtances,

conſtances, parce que je crois que les nouvelles publiques n'en parlent pas. Mr. le Duc de *Berri* devient tous les jours plus charmant; il a des ſaillies les plus plaiſantes du monde. Il y a quelque tems que dînant avec les Princes ſes Freres, on leur ſervit trois lapereaux. Mr. le Duc de *Bourgogne* les ſentit tous trois, & prit celui dont il trouva le fumet le plus agréable. Mr. le Duc d'*Anjou* fit de même à l'égard des deux qui reſtoient: & Mr. le Duc de *Berri* qui n'avoit point à choiſir s'accommoda du troiſiéme & dît, en le mettant ſur ſon aſſiette: pauvre lapereau tu es bien malheureux de ce qu'il y a trois Princes en France, car ſans cela tu n'aurois pas été mangé! Comme il eſt extrémement vif il faît ſouvent de petites fredaines, & le Roi lui fait ordonner les arrêts dans ſa chambre. Un jour que le cas étoit apparemment plus grave que de coûtume,

tume, ſon Sous-gouverneur ordonna qu'on fermât les fenêtres, diſant que les priſonniers ne devoient pas voir le jour. Vous me faites bien plaiſir, lui dît le jeune Prince, puis que vous me garantiſſez par là d'une viſion auſſi deſagréable que la vôtre: après cela il ſe mit à badiner & à battre du tambour avec ſes doigts ſur une table. Le Sous-gouverneur trouva encore cela mauvais, & pria le Prince de ne point toucher à cette table puis qu'elle ne lui appartenoit pas, & que tous les meubles étoient au Roi. Ah! dit il. pour le coup, vous ne me diſputerez pas que ceci ne ſoit à moi, & en même tems ſe mit à battre ſur ſes feſſes: le Sous-gouverneur eut toutes les peines du monde à garder ſon ſérieux, & le Roi rit beaucoup du rapport qu'on lui fit de cette ſcéne. Mr. le Duc de *Bourgogne* eſt plus ſombre, & il y a des gens qui augurent mal de ſon Regne:

ce-

cependant il a paru de fort bonne humeur ce Carnaval-ci, & s'eſt même fort humaniſé. Madame ſon Epouſe aime extrémement la Danſe: & comme on n'eſt pas fâché qu'elle donne plûtôt dans ce plaiſir que dans d'autres dont les ſuites ſeroient plus à craindre, on la laiſſe danſer tout ſon ſaoul. Le Roi lui donne ſouvent le Bal, & tous les Princes ſe ſont fait une Loi d'imiter l'exemple de Sa Majeſté, ſi-bien que tant que le Carnaval a duré il y a eu preſque tous les jours Bal à *Verſailles*. Madame la *Chancelière* en a donné un qui lui coûte cinquante mille francs. Au reſte, une grande nouvelles que vous ne ſavez peut-être pas, c'eſt que l'Empereur de *Maroc* a fait demander en Mariage Madame la Princeſſe de *Conti*, qui, comme vous voiez, porte ſes Conquêtes plus loin que celles d'*Hercule*, puis que le Royaume de *Maroc* eſt au

delà

delà des Colomnes de ce *Héros*. On dit que cet Empereur *Basané*, sur le rapport qu'on lui fit de nôtre belle Princesse, fit dessein de venir lui-même *incognito* en *France*, & qu'il étoit un de ces *Mergegeas* que nous avons vû à la suite de l'Ambassadeur de *Maroc*. Quoi qu'il en soit, il paroît fort amoureux, & offre des conditions très avantageuses, que le Roi n'a pourtant pas envie d'accepter. Madame la Princesse de *Conti* a encore moins d'envie d'aller en *Afrique*. Elle aime beaucoup mieux faire les délices de nôtre Cour, que de Régner sur les monstres de ce Païs-là ; & je trouve qu'elle n'a par tort. Cette Avanture a bien fait rire la Cour & la Ville : cependant, comme le Roi veut ménager le Prince *Maroquin*, il l'a refusé fort honnêtement, & s'est retranché sur la difference des Religions. A l'égard de l'Histoire

que

que vous me demandez, je vous dirai, pour ſatisfaire vôtre curioſité, que la Maréchale de l'*Hôpital* eſt fille d'une Lingére de *Grenoble*; que le Secrétaire d'un vieux Conſeiller de ce Parlement-là en devint amoureux; & qu'après une longue recherche, ce Secrétaire ſe détermina à l'épouſer: mais il arriva un accident qui fit rompre l'affaire, & c'eſt la plus plaiſante choſe du monde que le ſujet de cette rupture. Les Amans étoient accordez: on n'étoit occupé que des réjouïſſances de la Noce qui devoit ſe faire le lendemain, lors qu'en danſant la Fiancée eut le malheur de lâcher un de ces ſoûpirs qui choquent le nez & l'oreille. Son futur Epoux en rougit pour elle & en eut tant de confuſion, qu'il ne voulut point achever ſon Mariage. Il falloit que ſon ardeur ne fût pas bien forte, puis qu'un ſi foible vent

put

pût l'éteindre. Quoi qu'il en soit, comme la chose étoit risible on en rit beaucoup dans la Ville; & le vieux Conseiller eut la curiosité de voir cet Amante délaissée: il la vit & la trouva fort à son gré: il blâma la folie de son Sécrétaire, & en fit une bien plus grande: car il épousa lui même cette petite *Grisette*, qui dès qu'elle se vit Madame la *Conseillére*, prit des maniéres convenables à son rang, & travailla à aquérir, à force de soins, ce que sa naissance & l'éducation de ses Parens n'avoient pû lui donner. Elle eut toute sorte de Maîtres; elle aprit toutes les sciences, & elle emploia à se former l'esprit tout le tems qu'elle fut auprès de ce vieux Mari. Comme elle avoit sû le bien ménager, il lui donna en mourant tout son Bien qui étoit fort considérable. Dès qu'elle se vit haute & puissante Dame, elle ne voulut plus

retter dans un Païs où ſon origine étoit connuë : elle vint à *Paris* avec pluſieurs centaines de mille livres & le nom de Veuve d'un Conſeiller au Parlement. Comme elle étoit fort bien faite de corps & d'eſprit, & qu'elle avoit de quoi faire une belle dépenſe, elle trouva bientôt le ſecret de ſe faire remarquer. On ne parloit ici que de cette charmante Veuve ; & le Maréchal de l'*Hôpital* dont les affaires étoient fort découſuës, crut qu'il pourroit les racommoder en l'épouſant ; il ſe mit ſur les rangs, & le rang qu'il tenoit lui-même obligea la Dame à le préférer à tous les autres Prétendans. Le Maréchal de l'*Hôpital* au lieu de racommoder ſes affaires, gâta celles de ſa Femme, & mourut après lui avoir mangé tout ſon Bien. Il eſt vrai que l'honneur d'être Veuve d'un Maréchal de France la dédommageoit

mageoit un peu de la perte de ſon Bien. Elle avoit encore le ſecours de ſes attraits pour en aquérir, & ils lui valurent la conquête de *Caſimir* Roi de *Pologne*, qui après avoir abdiqué la Couronne, vint, comme vous ſavez ſans doute, ſe retirer ici, où le Roi lui donna l'Abaïe de Saint *Germain des Prez*. Ce Roi dépouillé, charmé des agrémens de la Maréchale, ſe donna à elle; & quoi qu'il ſe fût fait d'Egliſe, comme il n'eſt point de Loi dont les Souverains ne prétendent pouvoir ſe diſpenſer, il l'épouſa ſécrettement, mais non pas aſſez ſécrettement pour que la Dame n'ait pû le faire ſavoir; il lui a même fait tout le bien qu'il a pû en mourant. Elle n'eſt pourtant pas ſi riche qu'elle l'étoit après la mort de ſon vieux Conſeiller; mais auſſi elle eſt Veuve d'un Roi, & c'eſt monter bien haut pour ſortir d'un endroit ſi bas. Je ne ſai ſi

ce que je vous dis là se trouvera conforme à ce qu'on vous en a conté à *Toulouse*; c'est pourtant ici la véritable Histoire de la Maréchale de l'*Hôpital*. J'étois chez Mademoiselle d'*Aleirac* avec elle, & je remarquai qu'en parlant du Roi *Casimir*, elle dit toûjours, le Roi Monseigneur, pour faire voir par là qu'il étoit son Epoux. Elle est bien aise que personne ne l'ignore: mais il ne lui est pas permis de prendre la qualité de Reine, qu'elle ne pourroit pas non plus soûtenir. L'humeur de nos *Toulousaines* est tout à fait réjoüissante, & pourvû qu'elles ne s'avisassent pas de vouloir se réjoüir à mes dépens, j'aimerois assez leur commerce. Faites-moi part quelque fois de leurs plaisirs; & si vous voulez m'en causer un véritable, parlez-moi de vôtre retour pour lequel j'ai une extrême impatience: vous ne me paroissez

pas

pas en avoir autant de revenir ici, & ma délicateſſe s'en offenſe. Songez un peu à m'appaiſer & à répondre à ma tendreſſe par des marques de la vôtre. Adieu.

Je ſuis.

Comme j'allois fermer ma Lettre, je me ſuis ſouvenuë que vous me priez dans vôtre derniére, de vous envoier quelques Chanſons de la façon de Madame la Ducheſſe : voici celles dont je me ſouviens préſentement. Prémiérement, pour Mr. le Duc ſon Epoux, vous ſavez qu'il eſt le Fils de Mr. le Prince, & qu'elle eſt Fille du Roi & de Madame de *Monteſpan*. Vous connoiſſez auſſi la Perſonne de Mr. le Duc ; en voila aſſez pour comprendre le ſens de la Chanſon.

Gendre d'une Samaritaine,
Cocu d'un mince Capitaine,*
Prince, grace à la Faculté;
Petit fils d'une Gourgandine,
D'où diable prens-tu ta fierté?
Seroit-ce de ta bonne mine?

Pour le même, sur l'Air *des Folies d'Espagne.*

Doux soûpirs qui partez de mes F.....
Volez, volez, au nez de mon Mari,
Exprimez-lui l'excès de ma tendresse,
Et dites-moi ce qu'il aura senti.

Pour Monsieur le Prince son Beau-Pére, sur ce que l'on disoit qu'il n'avoit pas été tourmenté de ses vapeurs depuis un mois.

Quelle fortune, n'être ni loup, ni lapin

* Le Prince de C.... Pen-

Pendant le cours d'une Lune,
Quelle fortune!

Pour Madame la Ducheſſe de Chartres ſa Sœur, ſur le même *Air.*

Belle Princeſſe, *
Belle Princeſſe,
Eh! qui diable a donc placé
Vôtre nez entre deux feſſes?

Pour Madame la Douairiére de C.... ſa Sœur conſanguinaire, ſur ce que cette Princeſſe l'accuſoit d'aimer un peu trop à boire, ſur l'Air, *Tout céde à vos doux apas Déeſſe.*

Pourquoi vous en prendre à moi,
Princeſſe.
Pourquoi vous en prendre à moi?
Vous ai-je ôté la tendreſſe.
De quelque garde du Roi.

* Elle a les jouës groſſes.

Pourquoi vous en prendre à moi,
Princeſſe,
Pourquoi vous en prendre à moi?
Ce goût rempli de baſſeſſe
Vaut-il le vin que je boi?
Pourquoi vous en prendre à moi,
Princeſſe,
Pourquoi vous en prendre à moi?

Pour la même à qui elle prétendoit reprocher d'aimer le Marquis de *Saſſenage*, faiſant alluſion au nom, ſous prétexte du Fromage de ce Païs-là.

VOus y viendrez, Belle, à la fin,
Un jour vous aimerez le vin;
Déja vous êtes au Fromage
De Saſſenage.

Pour Madame de *Florenſac* qu'elle croïoit en intrigue avec Mr. le Duc ſon Epoux.

LA Florenſac ſe croit jolie.
Il n'en eſt rien,

Cepen-

Cependant ſa plus forte envie,
Soir & matin,
C'eſt de loger mon Grimaudin
Dans ſon Château de Gaillardin.

Sur le même *Air*, pour certaine Dévote fameuſe.

SI les prudes vouloient nous dire
La vérité,
Et que chez elles l'on pût lire
En liberté,
On verroit peint le Grimaudin
Sur la porte du Gaillardin.

Sur le Carillon, *Orléans*, *Boigenſis*, lors que Madame de *Florenſac* accoucha, & qu'une Perſonne demanda tout bas à Madame la Ducheſſe, qui elle croïoit qui fût le Pére de cet enfant, elle chanta en faiſant dandiner un Tabouret avec ſon pié.

Mon-

Monſeigneur, le Conti,
Le petit Duc mon Mari,
Tant d'autres là, tant d'autres ici,
Tant d'autres, tant d'autres.

Pour le Marquis de *Laſſé* qu'elle accuſe d'être le Mercure de ſon Mari, ſur l'Air de *Tranquilles cœurs préparez-vous.* Je crois vous avoir déja fait l'hiſtoire de ce Marquis, ainſi vous n'aurez pas de peine à voir que cette Chanſon eſt un Portrait d'après nature.

Devot, Impie, Guerrier, Amant,
Courtiſan, Héros de Province,
Tu n'es encore à quarante ans
Que M. d'un jeune Prince:
Le mérite à la Cour eſt mal recompenſé,
N'eſt-il pas vrai Laſſé?

Pour

Pour le Roi Jaques, sur l'Air de *Lampon.*

A Jaques, disoit Louïs,
A Jaques, disoit Louïs,
De Galle est-il vôtre fils,
De Galle est-il vôtre fils?
Oui, dit-il, *ne vous déplaise,*
Comme vous de Louïs Treize,
Lampons, lampons.

Pour le Roi sur le même *Air.*

Louïs ne choisit pas mal,
Louïs ne choisit pas mal,
Témoin Monsieur l'Amiral,
Témoin Monsieur l'Amiral,
Témoin le boiteux du Maine,
Témoin Maintenon la Reine,
Lampons, lampons.

Elle en a fait quantité d'autres dont il ne me souvient pas présentement, & dont je pourrai vous faire part une autre fois.

J'ou-

J'oubliois la plus jolie Chanſon que Madame la Ducheſſe ait faite : je n'en ſai pas l'Air, mais elle la fit en frappant à la porte de la chambre de Madame de *Maintenon* où le Roi étoit, & où Madame la Ducheſſe, Madame de *Chartres*, Madame de *Conti*, & trois autres Dames que l'on croit Filles de l'Amour comme ces Princeſſes, ſouhaitoient d'entrer : voici la Chanſon.

Nous ſommes demi-douzaine
Qui avons paſſé quinze ans,
Nous valons bien la peine
Qu'on nous mette dedans :
Ouvrez-nous donc, c'eſt l'Amour
qui nous méne,
Nous ſommes ſes Enfans :
Ouvrez-nous donc, nous valons bien
la peine
Qu'on nous mette dedans.

C'eſt

C'eſt encore à la Princeſſe de Conti à qui elle en veut dans cette Chanſon : on feroit un Vôlume ſi l'on vouloit écrire toutes ſes petites malices : une autre fois vous en ſaurez davantage. Adieu encore un coup.

Au reſte, il y auroit quelque choſe à corriger aux rimes : mais il faudroit être bien hardie pour oſer corriger les Ouvrages d'une Princeſſe, outre qu'en fait de Chanſons, on peut ſe diſpenſer de ſuivre rigidement les régles & que c'eſt la penſée qui y donne le prix. De la maniére dont vous me parlez de vos Dames *Toulouſaines*, je ſuis ſûre qu'elles ſeront fort aiſes d'aprendre par là toutes les petites intrigues de Cour dont elles parleront en tems & lieu, comme de choſes qu'elles ont ſû par les correſpondances qu'elles ont dans ce Païs où elles veulent qu'on croie qu'elles écrivent

deux.

deux fois la semaine. En vérité c'est là une plaisante manie, & j'ai bien ri de leurs ordinaires, & des *qui pro quo* que des laquais mal instruits dans les Us & Coûtumes du Païs, peuvent faire là dessus : on riroit bien ici de ces Provinciales, & j'espére que vous m'en ferez de bons contes à vôtre retour. *Si* je n'avois peur de faire une trop grosse apostille, je vous conterois une Avanture qui vient d'arriver à une Marquise de ces quartiers-là ; c'est la plus plaisante chose du monde, mais il faut la renvoier à une autre fois. Adieu. Je vous avois envoïé la Chanson de la fille à *Dangeau*, en voila assez pour le coup. Je suis de tout mon cœur toute à vous.

FIN.

73793029

7 LoCo
J. Thornton
9, 6, 79
20.00

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NATIO
NUS ILLU MEA

Vol. Fr. I A. 1360